

VEAU!
S LES 2 MOIS

N° 8 - Bimestriel - Août 2012

MONDADORI FRANCE

Exclusif!

Ardennes 1944:
entre les crocs
du Jagdtiger
Un tankiste US
raconte

GUERRES & Histoire



névent,
te à la Pyrrhus



ance-Thaïlande
941: la guerre
oublée



stème Gribeauval,
une artillerie
révolutionnaire



Dossier

Viêt Nam 20 idées fausses qui ont la vie dure

L 17103 - 8 - F: 5,95 € - RD



"DEVENEZ L'HOMME LE PLUS PUISSANT
DU NOUVEAU MONDE"

"CAPITAINE, VOTRE BUT EST DE
DEVENIR L'HOMME LE PLUS
PUISSANT DES CARAÏBES.
CHOISISSEZ L'UNE DES DEUX VOIES
QUI S'OUVRENT A VOUS : DEVENIR
AVENTURIER OU MARCHAND !"

Port Royale 3

Plus d'un
million d'exemplaires
vendus à travers le
monde pour la série
Port Royal !

Games for Windows DVD

XBOX 360

PS3



POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR CONSOLE !

12
www.pegi.info

Deux campagnes en solitaire:
Aventurier et Marchand,
proposant 2 façons de jouer
distinctes et complémentaires.

Gérez le commerce entre plus de 60 villes
différentes, comme Port-au-Prince ou
Tortuga, et parcourez les mers à l'aide des
16 types de navire différents.

Mode multijoueur compétitifs
à 4 joueurs
pour s'affronter entre amis.

Games for Windows

XBOX 360. XBOX LIVE.

PS3

PlayStation Network

GAMING MINDS

kalypso

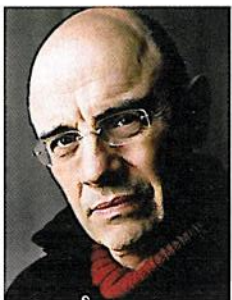
EDITORIAL

Ami(e)s lecteurs et lectrices, *Guerres & Histoire* est sur tous les fronts, ce qui est bien le moins pour le numéro 1 des magazines d'histoire militaire en langue française. Je salue ici les lecteurs belges, suisses et québécois qui nous rejoignent par milliers maintenant que les problèmes de distribution à l'export sont réglés. Et je remercie tous ceux qui sont entrés dans notre collection de DVD et qui apprécient les livrets de 16 pages attachés à chaque film. Je rappelle que ces livrets sont entièrement réalisés par la rédaction, que leur contenu est neuf et que vous y trouverez, notamment, des interviews absolument inédites. Sans parler des films, parmi lesquels se cachent de vraies pépites.

Ce numéro 8, pour y venir, reste fidèle à notre ligne : démythifier, revisiter, réapprécier. Cette guerre du Viêt Nam, nous croyons tous la connaître. Mais, sans le savoir, l'immense production d'Hollywood sur le sujet nous a inculqué une masse de clichés devenus idées reçues. Nous avons tenu à donner la parole à Pierre Journoud, LE spécialiste français de la guerre vue par les Vietnamiens. Pierre signe aussi un papier sur un conflit peu connu qui opposa la France à la Thaïlande en 1941. L'autre angle de ce numéro concerne la « périphérie » de la guerre, ce qui n'est pas de l'ordre de la bataille. Avec le V-Disc et l'incroyable aventure de la star Hedy Lamarr, nous entrons dans le domaine de la « culture de guerre », qui fait partie intégrante du territoire de ce magazine. Le papier de notre ami Roger Crowley, éminent historien britannique de Venise, se situe dans le domaine de l'économie et de la technique. Il montre à quel point la guerre a été un des plus puissants moteurs de l'histoire occidentale. On reste pantois d'apprendre que, trois siècles avant la révolution industrielle, l'arsenal de la Sérénissime employait jusqu'à 16 000 ouvriers ! Les lecteurs « techniciens » seront servis avec l'enquête minutieuse de Pascal Guy sur le système Gribeauval, une des clés des succès de Napoléon. Le portfolio de Susan Meiselas confirme notre engagement à publier les plus belles images des reporters de guerre. Et le récit du tankiste de Patton, le major Albin Irzyk, témoigne de la fraîcheur de l'aventure vécue et de l'angoisse d'une rencontre peu banale : un Jagdtiger dans la neige des Ardennes... Enfin, n'oubliez pas que vous pouvez dialoguer avec nous sur notre page Facebook : www.facebook.com/guerresethistoire. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Rédacteur en chef.
Scrute les deux
guerres mondiales
depuis qu'il sait lire.
Un des spécialistes
français de l'Armée
rouge et du conflit
germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef
adjoint. N'aime rien
plus que les ponts
d'envol des porte-
avions et l'odeur
du kérosène. Autre
centre d'intérêt :
les rapports entre
guerres, sciences
et techniques.



■ **Yacha MacLasha**
Ancien diplomate,
fin connaisseur
du monde russe,
écumeur des steppes
et des archives.
Capable d'interviewer
en six langues.



■ **Michel Goya**
Colonel, directeur
de recherches
à l'Irsem, l'Institut
de recherche
stratégique
de l'École militaire,
titulaire de la chaire
d'histoire militaire
à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études
à l'Irsem,
organisateur
d'innombrables
colloques savants
sur la guerre à travers
les âges, accoucheur
d'idées, militant
de la nouvelle histoire
bataille.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en
études stratégiques,
rédacteur en chef
adjoint de la revue
Histoire & Stratégie.
Explore l'évolution
de l'art de
la guerre et plus
particulièrement
de l'opérative.

SUR LE FRONT

18 → **Caméra au poing**
Nicaragua : aux armes, muchachos !

En 1979, la révolution sandiniste renverse le dictateur Somoza. Derrière l'image romantique des « *muchachos* », ces jeunes guérilleros urbains, se cachent de vrais combattants saisis par la photographe américaine Susan Meiselas.

60 → **À la loupe**
Bénévent, défaite à la Pyrrhus

Victoires trop cher payées ? Sans doute ! Pyrrhus d'Épire n'en a pas moins été l'un des plus brillants tacticiens de l'Antiquité. Mais il faut voir plus loin que l'horizon pour vaincre Rome sur son terrain...

68 → **La guerre oubliée**
Face à la France, une victoire de Thaïs

En janvier 1941, profitant du soutien tacite des Japonais et de la faiblesse de l'État vichyste, l'armée thaïe tente de récupérer ses provinces orientales cédées au Cambodge et au Laos. Malgré une brillante victoire navale à Koh Chang, les Français ne peuvent que s'incliner.

76 → **Effort de guerre**
Arsenal de Venise, première usine du monde

Superpuissance navale méditerranéenne pendant quatre siècles, Venise doit sa domination à un outil extraordinaire : son arsenal, capable de sortir des galères à la chaîne comme on sort aujourd'hui les automobiles. Henry Ford n'a rien inventé !

84 → **Combattants**
Hedy Lamarr, la bombe à tête chercheuse

Beauté sulfureuse, actrice sublime, Hedy Lamarr était aussi une ingénieure surdouée. L'astucieux système de guidage qu'elle a conçu pour les torpilles reste encore aujourd'hui un pilier des technologies de télécommunications.

88 → **Aux armes !**
Gribeauval : une révolution dans l'artillerie

Plus léger, plus costaud, plus mobile, plus précis... Inventé pour le roi de France au cœur du XVIII^e siècle, le canon imaginé par l'ingénieur Gribeauval va dominer les champs de bataille pendant près de cent ans et contribuer largement aux succès de la Révolution et de l'Empire.

RUBRIQUES

14 → **Actualités...**
 ... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

28 → **Vos questions à la une !**
 Écrivez-nous, nous répondons.

66 → **L'évocation**
Chevaliers ailés : foudroyants archanges de la Pologne

82 → **1 image, 1 histoire**
V-Disc, la victoire en chantant

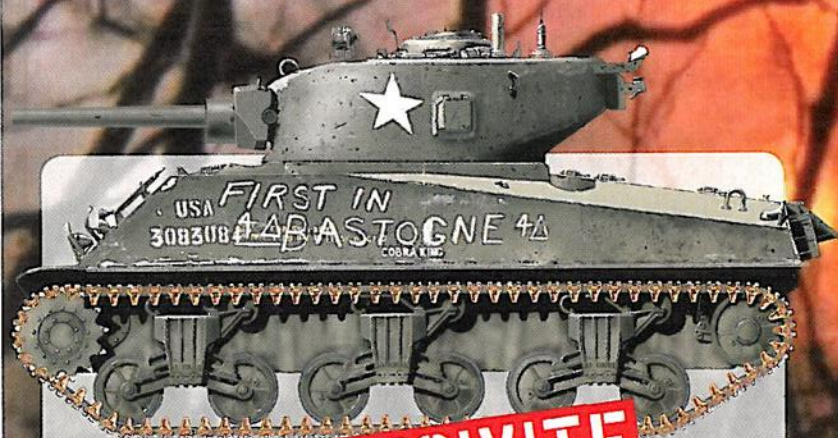
96 → **L'œil du cinéma**
14-18, le pacifisme sort des tranchées

98 → **Interview de Lennart Samuelson**
Tankograd, l'arsenal de Staline

100 → **À lire, à voir, à jouer**
 Actualités de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame. Et un article sur les coulisses des jeux vidéo guerriers où des militaires sont aux manettes.

111 → **Quiz**
Connaissez-vous l'histoire de l'Armée rouge ?

112 → **Courrier des lecteurs**



EXCLUSIVITÉ

6-12 → **Ardennes 1944 : entre les crocs du Jagdtiger**

Le général Patton avait parié qu'il libérerait les paras américains encerclés dans Bastogne avant Noël. Hélas pour les Sherman du major Albin Irzyk, à la pointe de l'assaut, les sombres forêts ardennaises réservent aux assaillants une bien mauvaise surprise...

CHRONIQUES

5 → Opérations spéciales
par Jean-Dominique Merchet
et les obus de Bertha

5 → La chronique de Laurent Henninger
sur le wargame, machine à remonter
le temps militaire

14 → D'estoc et de taille par Charles Turquin
sur le protocole de Karakorum



DOSSIER

34-57 →

Viêtnam

20 idées fausses qui ont la vie dure

36 → **Le piège de la surenchère**

Pour tous, la guerre du Viêtnam débute en 1965 avec le débarquement des marines à Da Nang. Mais en réalité, l'engagement de Washington remonte quinze années plus tôt quand le Président Truman envoie ses premiers dollars et conseillers au secours des Français...

40 → **Pourquoi l'Amérique ne pouvait pas gagner**

Ils avaient pour eux toutes les ressources de la technologie, des avions et des chars par milliers. Mais ils manquaient de vision politique... Incapables d'analyser et comprendre la guerre en termes autres que militaires, les Américains n'avaient aucune chance de vaincre.

44 → **Oubliez tout ça !**

La guerre du Viêtnam n'a pas grand-chose de commun avec les clichés véhiculés par Hollywood. La drogue omniprésente, les Noirs et les appelés chair à canon, la jungle comme unique champ de bataille, c'est du cinéma ! Les chiffres livrent, eux, une tout autre image du conflit.

50 → **Un bloc communiste uni... en apparence**

Communistes chinois et soviétiques se sont livrés à une lutte d'influence sans merci et sans concessions. Que le régime de Hanoi, tiraillé entre ses allégeances, est péniblement parvenu à contrôler.

54 → **Une victoire au coût exorbitant**

Si le Nord communiste parvient en 1975 à réunifier le pays — son but depuis la partition de 1954 —, le Viêtnam n'en finit pas de payer sa dette à la guerre. Plus de trois millions de morts, mais aussi des dommages permanents et un rendez-vous manqué pendant trente ans avec le développement.

56 → **Les armées US n'ont pas regardé leur échec en face**

Traumatisée par son expérience au Viêtnam, l'armée américaine s'est jurée de ne plus jamais se laisser prendre au piège d'une guerre « non-conventionnelle ». D'où l'accent mis dans les années 1980 sur des forces ultraclasse, lourdement armées. Et très peu adaptées aux conflits que l'Amérique doit gérer aujourd'hui.

Ardennes 1944 : entre les

Propos recueillis par Maurin Picard, correspondance à New York (États-Unis)

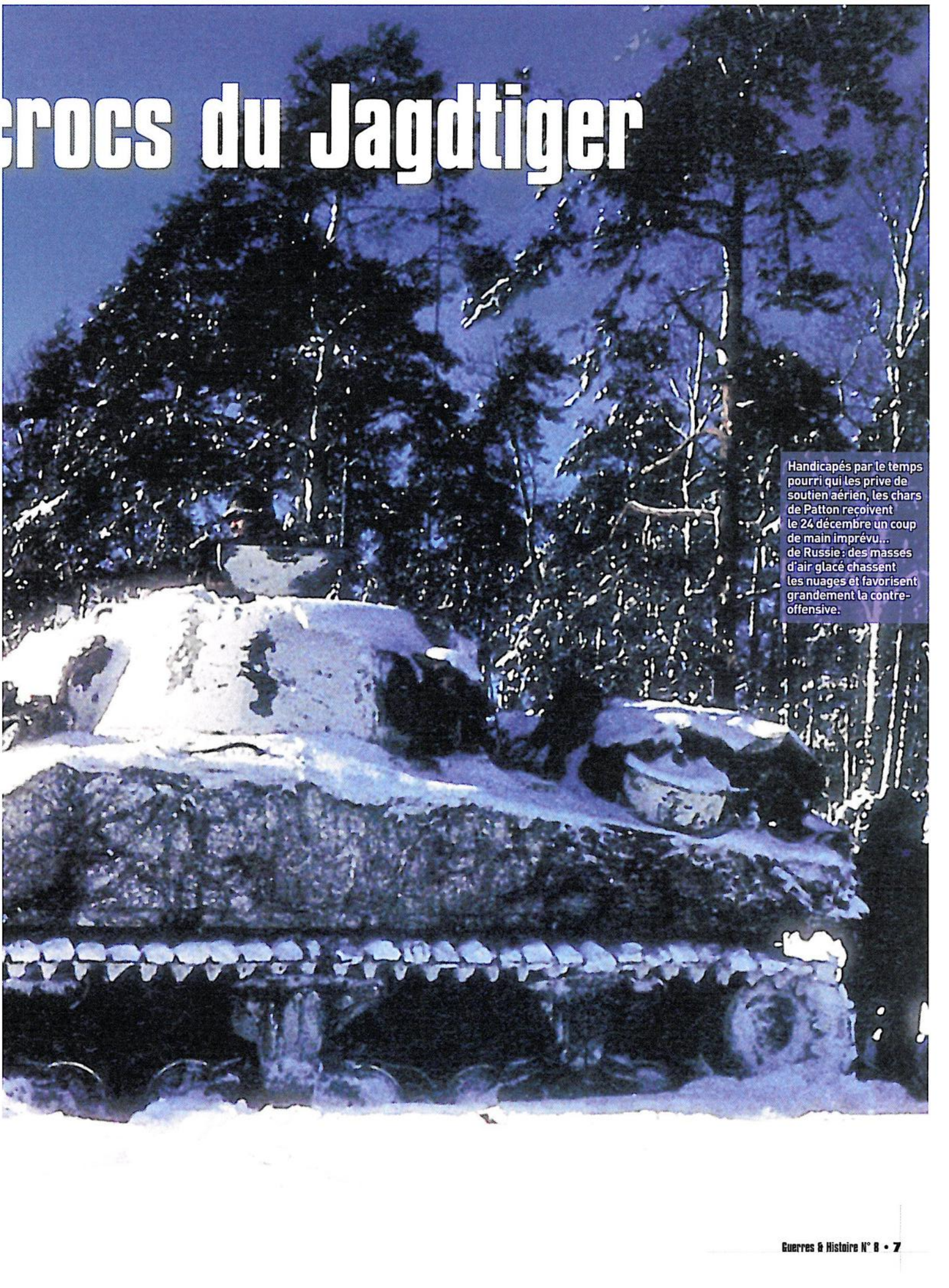
Le 23 décembre 1944, il ne reste que 9 km à parcourir aux tanks du major Albin Irzyk pour tenir le pari de Patton : libérer avant Noël les paras américains encerclés dans Bastogne. Mais les forêts ardennaises sont fréquentées par de monstrueux félins, armés de l'antichar le plus puissant de la guerre... Et bien décidés à faire la peau aux Sherman

A black and white photograph of a Sherman tank in a snowy forest. The tank is partially covered in snow, and the trees around it are also heavily laden with snow. The scene is set in a winter landscape with a clear sky.

« Avec Patton, les consignes sont simples. En général, un unique "Foncez !" nous suffit. »

crocs du Jagdtiger

Handicapés par le temps pourri qui les prive de soutien aérien, les chars de Patton reçoivent le 24 décembre un coup de main imprévu... de Russie : des masses d'air glacé chassent les nuages et favorisent grandement la contre-offensive.

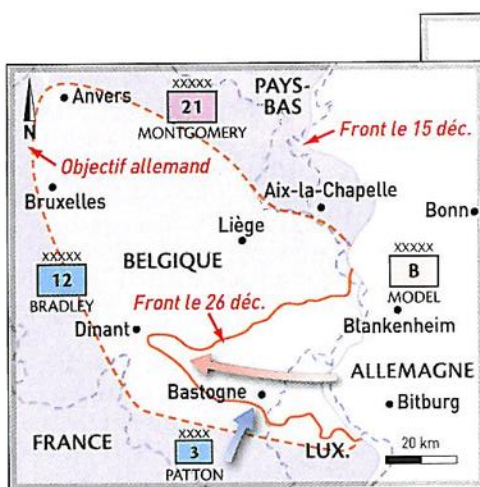




Albin Felix Irzyk est né le 2 janvier 1917, à Salem (Massachusetts). Il a 27 ans lorsqu'il s'embarque pour l'Europe avec la 4^e DB US (ci-dessus en 1944). Deux fois blessé, il reçoit la *Distinguished Service Cross* pour héroïsme extraordinaire. En 1961, il commande le 14^e régiment de cavalerie blindée lors de la crise de Berlin puis, en 1968, les unités de police militaire de Saïgon pendant l'offensive du Têt. Parti de l'armée en 1971 avec le grade de brigadier-général, il réside à West Palm Beach, en Floride. Ses mémoires (voir bibliographie p. 12) restent un classique du combat blindé.

Né à San Gabriel (Californie) en 1885, George S. Patton est un officier de cavalerie apôtre de l'offensive à outrance, le plus brillant et audacieux des généraux américains en Europe en 1944-1945, à la tête de la 3^e armée US. Célèbre pour son franc-parler, anticommuniste partisan d'un affrontement avec l'Armée rouge, il est tué dans un accident de la route le 21 décembre 1945.

Le **Combat Command** est un groupe de combat interarmes de la taille d'une brigade, employé dans l'armée américaine de 1942 à 1963 et constitué en général d'éléments blindés, d'infanterie et d'artillerie de soutien. Chaque division blindée en comprenait trois : CCA, CCB et CCR (pour réserve).

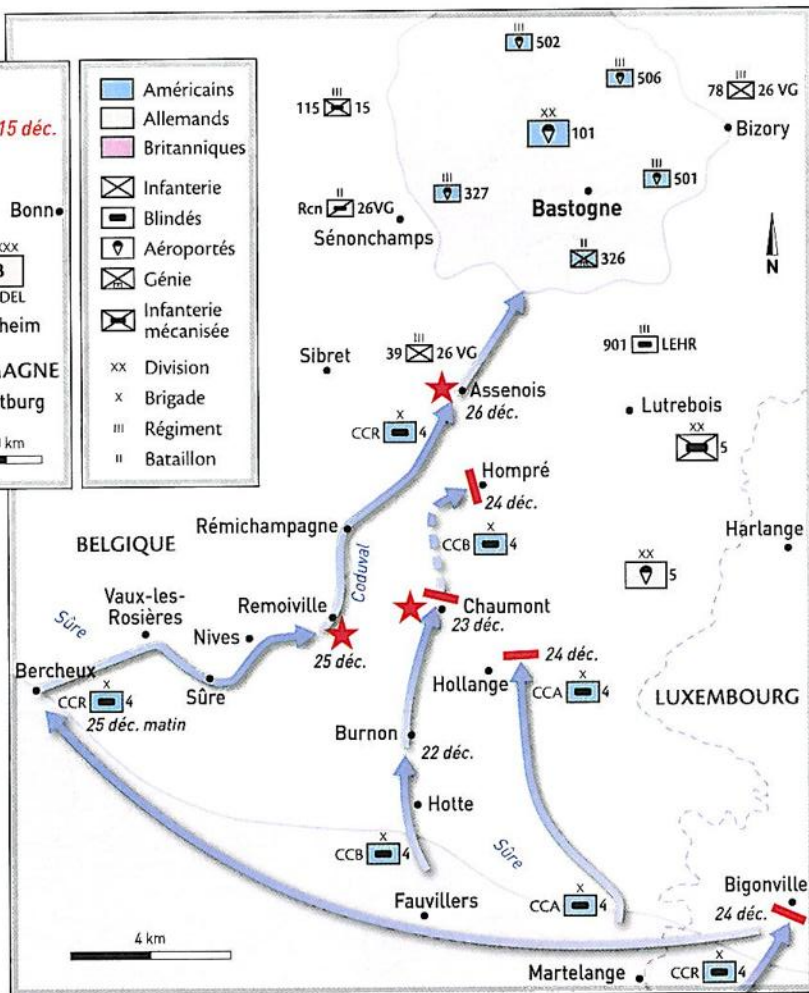


Le 16 décembre 1944, 13 divisions allemandes regroupant 200 000 hommes et plus de 300 chars se ruent dans les Ardennes à l'assaut des lignes défendues par 83 000 soldats américains surpris. Objectif : gagner Anvers et séparer ainsi les groupes d'armées américains et britanniques. Après quelques succès, l'avance allemande s'enlise. Et le 23, Patton lance sa 4^e division blindée à la rescousse de la 101^e division para encerclée dans Bastogne. La manœuvre est un classique : pendant que le CCA et le CCB (où combat Albin Irzyk) concentrent l'attention des défenseurs de la 26^e Volksgrenadier Division, le CCR roque plein ouest le 24 décembre et trouve le point faible à Remoiville : le 26 à 16 h 50, le siège de Bastogne est brisé.

G&H : Comment votre chemin a-t-il croisé celui du Tigre ?

Albin Irzyk : Nous débarquons en Normandie le 13 juillet 1944 après deux ans d'entraînement intensif aux États-Unis. Nous sommes affûtés, nous maîtrisons bien notre arme blindée, nous sommes désireux d'en découdre. Et surtout, nous avons hérité du meilleur général de l'armée américaine : Patton, qui est déjà une légende dans la cavalerie blindée. Maîtres mots : audace et surprise ! J'ai 27 ans et je commande le 8^e bataillon de chars du CCB, un des **Combat Commands** de la 4^e division blindée, qui sera par la suite considérée comme la meilleure unité engagée sur le théâtre européen. En douze jours, nous couvrons 530 km. Le 1^{er} septembre, nous sommes en Lorraine, euphoriques, et certains d'être à Berlin dans dix jours. Au lieu de cela, on nous ordonne de stopper notre progression et nous restons enlisés tout l'automne, par un temps impossible... Jamais vu autant de boue de toute ma vie.

Où vous trouvez-vous lorsque la bataille des Ardennes débute ?



Nous avons été retirés le 8 décembre du front de la Sarre, pour reconstituer nos forces en Lorraine. Depuis un mois, nous n'avons pas eu un repas chaud et nos Sherman (voir p. 9) n'ont reçu aucune maintenance. Il faut changer les chenilles, les moteurs, nettoyer les armes... Dormir au sec. Nous sommes au repos dans un minuscule village, Domnom-lès-Dieuze, à l'est de Nancy.

Puis les événements se précipitent...

Le 17 décembre, nous apprenons que les Allemands ont percé la veille dans le saillant (« bulge » en anglais ; voir carte ci-dessus) des Ardennes. Des rumeurs se répandent : quelque chose de sérieux se serait passé dans le nord, des parachutistes auraient sauté un peu partout... Le 18 va être pour moi la journée la plus confuse de toute la guerre. Du petit matin à la tombée de la nuit, ordres et contrordres se multiplient. Le 19 enfin, nous recevons nos ordres de marche. Patton, à Verdun, a promis à Eisenhower, incrédule, qu'il pourrait lancer trois divisions

sur le « point faible » des lignes allemandes dans le Sud des Ardennes en quarante-huit heures. Et puis il a juré de rallier Bastogne (voir chronologie p. 11) pour Noël, sous les sarcasmes des officiers britanniques présents...

Quelles instructions recevez-vous ?

« Ralliez Bastogne. » Avec Patton, vous savez, les consignes sont simples. En général, un unique « Foncez ! » nous suffit. À ses officiers, il a l'habitude de dessiner un point de départ, une flèche symbolisant l'axe de progression et un gros cercle en forme d'objectif. Dans l'esprit de Patton comme celui de mon supérieur direct, le brigadier-général Holmes Dager, commandant du CCB, je dois atteindre Bastogne le premier. Nous serons en pointe.

Et vous partez...

Nous démarrons les moteurs le 19 décembre à 0 h 50, direction Neufchâteau, en Belgique. Nous allons couvrir 259 km en vingt-deux heures ! Un exploit, vu la météo et l'état des routes, sans compter l'obligation de rouler feux éteints.

ous sommes en terrain hostile : l'ennemi peut surgir des fossés tout moment. C'est l'expérience la plus effrayante de ma vie. Le ciel est gris, le plafond bas, l'atmosphère sinistre et carrément menaçante. Autant que notre axe de progression, une route secondaire qui mène directement à Bastogne, est plus un chemin de campagne défoncé qu'autre chose, car Patton a parié qu'elle serait moins bien défendue. Le 20, nous sommes à Nives, où nous stoppons, tandis qu'ordres

contrordres se succèdent. Le 22 décembre, nous atteignons finalement Chaumont, à 15 km au sud de Bastogne, où la défense devient très progressive. Je réalise que les derniers kilomètres ne seront pas une promenade de santé.

Le pont qui devait nous permettre de passer la Sûre a sauté. Je fais venir le génie et nous finissons par franchir le cours d'eau au soir. Je décide de faire halte pour la nuit, afin de se ravitailler en carburant et en munitions. Si tout se passe bien, nous serons aux abords de Bastogne demain, 23 décembre, et la promesse de Patton à Eisenhower sera tenue. Seul motif sérieux d'inquiétude : l'unité sœur du CCB, le CCA, est bloquée à Martelange, à 10 km au sud-est, par une compagnie de parachutistes allemands forcenés. Nous sommes seuls en pointe, sans protection sur nos flancs. Il est malgré tout décidé de foncer sur Bastogne, sans perdre une minute.

Quel ordre émane-t-il de Patton ?
Oui, car il est mécontent de l'avance des derniers jours, trop lente selon son goût. Il donne pour instruction de pousser sans se soucier de l'obscurité ni de la fatigue, dans l'espoir un peu fou qu'avec de la chance, nous serons à Bastogne au petit matin. « *Avancez toute la nuit !* » Je commande donc à 21 heures par radio le général Dager. C'est un jour pour mes hommes, qui sont sur le pont depuis 3 heures du matin et n'ont pris aucun repos depuis le 19. Patton s'en voudra par la suite d'avoir poussé des hommes épuisés en tête avant un affrontement majeur,

mais pour l'instant, les ordres sont les ordres. Nous prenons la route peu après minuit.

Quelles sont les conditions de ce nouveau mouvement de nuit ?

Sous une tempête de neige, la route est verglacée, le froid polaire. À nouveau, nous circulons tous feux éteints, sur une route secondaire. Le 23 décembre à l'aube, nous approchons de Chaumont, à peine 3 km plus loin dans le brouillard. C'est un petit bourg tapis au fond d'une cuvette d'à peine un kilomètre carré, qui compte une centaine

d'habitants en temps normal. Il semble légèrement défendu. Mais les paras du Fallschirmjäger-Regiment 14 nous harcèlent déjà dans les bois environnants et détruisent plusieurs Jeep.

Et ce n'est qu'un début...

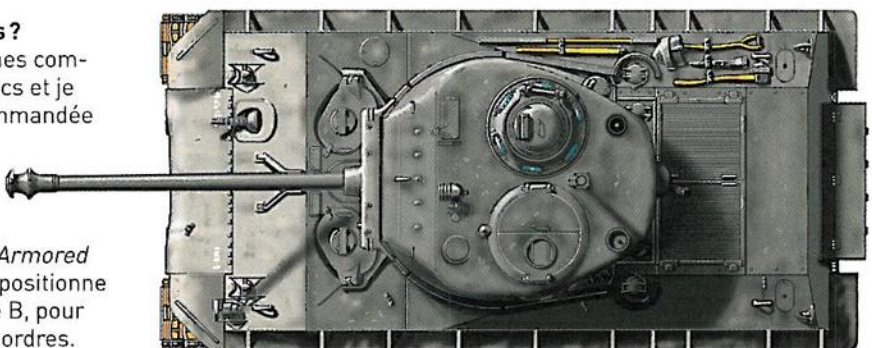
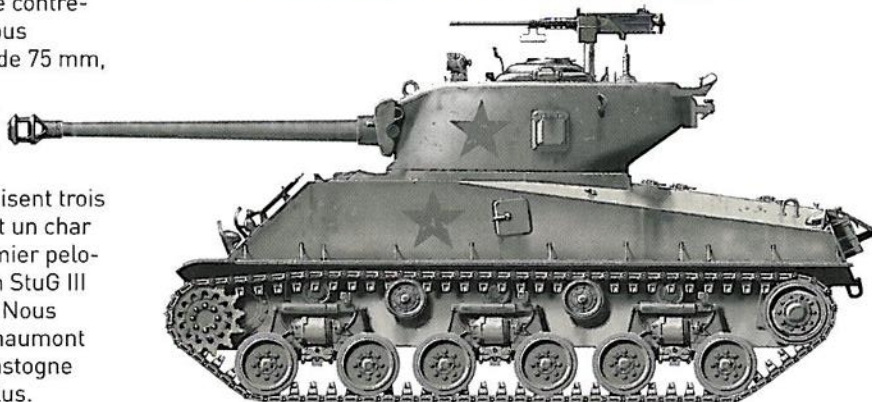
Oui, presque immédiatement, les Allemands lancent une contre-attaque assez violente. Nous recevons cinq tirs directs de 75 mm, tirés par la trentaine de **StuG III** dont disposent les Allemands, en plus de quelques pièces de Flak de 88 mm. Les StuG détruisent trois Jeep du 25^e de cavalerie et un char léger M5 Stuart. Mon premier peloton de Sherman détruit un StuG III et met les autres en fuite. Nous savons maintenant que Chaumont ne sera pas de la tarte. Bastogne s'éloigne encore un peu plus.

Quels ordres donnez-vous ?

Il est 13h30. Je dispose mes compagnies C et A sur les flancs et je lance la compagnie B, commandée par le lieutenant Ben Fischler, sur la route principale, avec des éléments du 10^e bataillon d'infanterie blindée (10th Armored Infantry Battalion). Je me positionne en retrait de la compagnie B, pour mieux communiquer mes ordres.

■ Jagdtiger contre Sherman : la faute à pas de chance

Typique de l'obsession allemande pour les armes d'élite, le Jagdtiger (« tigre de chasse ») – Jagdpanzer VI ou encore Panzerjäger Tiger Ausführung (version) B – est la déclinaison « chasseur de char » du char superlourd Königstiger. Avec sa casemate blindée épaisse de 25 cm et son canon antichar de 128 mm, le plus puissant de la guerre, ce monstre (*ci-contre*) est quasiment invulnérable de face et détruit tout dans un rayon de 2 à 3 km. Mais cette excellence apparente se paye d'un poids excessif – plus de 70 t – sanctionné par une surconsommation (5 l au km), un manque de fiabilité et de mobilité... Son canon, trop complexe, n'est même pas fabriqué en nombre suffisant pour équiper les 77 exemplaires du Jagdtiger construits. Les probabilités de croiser ce monstre sont donc infinitésimales. Hélas, si la rencontre intervient, les M4 Sherman américains (*ci-dessous*) ne font pas le poids. Char moyen (30 t, canon de 75 mm médiocre en antichar), c'est, à la différence de son rival, un engin rationnel, polyvalent, conçu pour des séries gigantesques (près de 50 000 construits, sans compter ses milliers de dérivés). Pour renforcer leur punch défaillant, l'US Army équipe certains M4 d'un canon de 76 mm long (insuffisant contre un Jagdtiger de face), comme le M4A3E8 monté par Albin Irzyk à Chaumont (*en bas, de profil et de dessus*). Décrié pour sa vulnérabilité, le M4 va pourtant faire une belle carrière – il équipe toujours l'armée israélienne en 1973 – et l'ex-commandant du CCB ne tarit pas d'éloge sur sa manœuvrabilité et la facilité de sa maintenance.



Le Sturmgeschütz III (StuG III en abrégé) est, comme son nom l'indique, un canon d'assaut. Ce blindé chenillé porte un canon sous casemate destiné à soutenir l'infanterie. Avec son excellent canon de 75 mm, sa silhouette basse et son faible coût (voir n° 3, p. 92), il révèle son efficacité dans la défense antichar.

Lors de la bataille des Ardennes, le colonel Heinz Kokott (1900-1976) commande la 26 Volksgrenadier Division et reçoit la défense du secteur de Chaumont-Martelange. Officier expérimenté venu du front de l'Est, il a commandé un régiment d'infanterie à Koursk et pendant la retraite en Ukraine.

La Schwere Panzerjägerabteilung 653 (653^e bataillon de chasseurs de chars lourds) est l'un des deux bataillons équipés de Jagdtiger fin 1944. Vétéran de Koursk, l'unité combat jusqu'à l'été 1944 au nord de l'Ukraine avant d'être rapatriée en Allemagne. La 1^{re} compagnie est destinée aux Ardennes, mais détournée de

Pourquoi Chaumont est-il si important ?

Chaumont doit être pris et conservé, car la route servira d'artère vitale pour Bastogne libéré, lorsqu'il s'agira d'acheminer le ravitaillement et d'évacuer les blessés de la 101^e. Mais survient alors une première tuile : le commandant de la compagnie C, le lieutenant Steve Stephenson, sur le flanc gauche, m'annonce que sa première section de cinq Sherman (sur un total de onze), est complètement embourbée. La poisse : malgré les températures polaires de cet hiver 1944, le plus rigoureux en soixante-sept ans dans les Ardennes, le sol légèrement marécageux à cet endroit précis, traversé par un cours d'eau souterrain, n'était pas gelé. Je décide malgré tout de poursuivre l'offensive, prenant le risque d'exposer mes flancs. Les combats durent toute la journée. Les paras sont inexpérimentés mais résistent farouchement.

L'affaire est presque gagnée...

Oui, les parachutistes allemands commencent à lâcher prise, nous sommes en possession de la plus grande partie du village, où nous avons fait une centaine de prisonniers. Nous remontons vers le nord, en direction du prochain village,

perd 65 hommes dans le village, assailli de toutes parts par les paras allemands qui dévalent les flancs de la cuvette.

D'où le danger vient-il ?

Les paras qui se repliaient en désordre viennent de recevoir des renforts inattendus et providentiels : quatre Jagdtiger (voir encadré p. 9), des monstres armés de canons de 128 mm, venus de nulle part. Depuis son QG de Hompré, à 3 km de là, le colonel allemand Kokott [commandant la défense du secteur Chaumont-Martelange, NDLR] les a dirigés plus au sud vers Rémichampagne et Chaumont avec l'ordre de voler au secours des paras. Il leur a adjoint des éléments d'infanterie de sa 26 Volksgrenadiere Division, plus expérimentés, qui déferlent sur Chaumont depuis les crêtes nord-est. L'un après l'autre, les Sherman de la compagnie B sont touchés, explosent, malgré un tir de barrage soutenu. Notre infanterie, submergée, clouée au sol par une

la place pour faire demi-tour et opérer un mouvement circulaire dans ces conditions serait un suicide. Je crie alors à mon conducteur de faire marche arrière, tout en pivotant la tourelle dans le sens de la progression. Il appuie sur les gaz, le dos au mouvement, tandis que je le guide du mieux que je peux de ma tourelle. Nous remontons ainsi,

« Nous sommes en terrain hostile, l'ennemi peut surgir des fossés à tout moment. C'est l'expérience la plus effrayante de ma vie. »

tourelle retournée toute la rue basse de Chaumont et fonçons vers les hauteurs au sud-ouest. Nous sommes presque en haut de la route lorsqu'une énorme déflagration, assourdissante, ébranle le char, le projetant plusieurs mètres en avant, comme balayé par la main d'un géant. Mon conducteur, mon tireur et moi-même sommes

groggy, secoués comme des pruniers, les quatre fers en l'air, au milieu d'un désordre indescriptible.

Que s'est-il passé ?

Je mets quelques secondes avant de réaliser que nous avons été touchés de plein fouet par un obus... et que le char est intact. Stupéfait, je découvre une fissure à l'arrière de la tourelle

sa mission pour participer à l'opération Nordwind. C'est probablement elle qui lutte en passant à Chaumont. Le bataillon fond dans les combats en Bavière en mars 1945. Il lui reste quatre Jagdtiger opérationnels à sa reddition le 5 mai à Strengberg en Autriche.

Irrité par les retards subis dans les Ardennes, Hitler ordonne le 21 décembre le lancement de l'opération Nordwind en Alsace pour le 31 décembre. Objectif : détruire la 7^e armée US en la prenant en tenaille. Bien renseignés, les Alliés se défendent, tandis que de Gaulle garde Strasbourg menacée d'évacuation. Le 25 janvier 1945, l'échec allemand entraîne la retraite.

Grandru, que nous espérons enlever avant la nuit.

Que se passe-t-il alors ?

Il est à peu près 17 heures. Au croisement vers Grandru, à la sortie nord de Chaumont, à l'endroit où la route s'incurve, une grêle de fer et de feu s'abat soudain sur nous, au moment où je suis en train de donner l'ordre au reste du CCB de descendre la route pour nous rejoindre. Les Sherman touchés par des tirs latéraux explosent, tandis que l'infanterie montée (six ou sept fantassins par blindé) se met à l'abri comme elle le peut. Ils ripostent tous azimuts, mais les onze chars de la compagnie B sont mis hors-service les uns après les autres. Le 10^e bataillon d'infanterie blindée

puissance de feu très supérieure, est également en mauvaise posture et bat en retraite vers notre position de départ, les crêtes au sud. La Luftwaffe intervient aussi en soutien. Mais nos pièces antiaériennes descendent deux Focke-Wulf Fw 190.

Où vous trouvez-vous à ce moment ?

Je suis dans la rue principale, juché sur la tourelle de mon Sherman. Les chars flambent telles des torches devant moi, et nous sommes pris en enfilade comme des cibles de foire. Ce n'est plus qu'une question de secondes avant que nous soyons touchés de plein fouet à notre tour. Il faut bouger. Mais il n'y a pas

juste à côté du poste de radio, laissant deviner le jour. Une fissure ! C'est à n'y rien comprendre, une sorte de miracle. L'obus a ricoché à l'endroit exact où il y avait un renfort de 15 cm de blindage, sur un rectangle de 10 sur 12 cm à peine. Un centimètre plus haut ou plus bas, et nous étions réduits en poussière.

Que décidez-vous alors ?

Nous poursuivons notre marche arrière jusqu'à être définitivement hors de portée. Au loin, Chaumont brûle, reconquis par les Allemands. Nous avons essuyé une sacrée dérouillée. Et moi, dans mon char, me sens un peu miraculé. Comme

« Je fait-il que nous soyons encore de ce monde après avoir pris un obus le plein fouet ? Je n'ai pas le temps de me laisser aller à mes pensées, il faut battre le rappel, et constituer rapidement une ligne de défense éphémère sur la crête au sud-ouest de Chaumont. Il reste sept chars sur onze à la compagnie C, six (sur neuf) à la compagnie A et aucun (sur onze) à la compagnie B. J'ai donc 4 chars, le mien compris, sur un total de 32 au départ. Onze ont été touchés dans Chaumont. Six d'entre eux seront ultérieurement réparés.

Est-on sûr qu'il s'agissait de Jagdtiger ?

Cette confrontation inattendue, inédite pour les officiers américains comme pour leurs homologues allemands, a fait couler beaucoup d'encre en soixante-huit ans. Il a toujours été considéré comme un fait établi qu'aucun Jagdtiger n'avait combattu de près ou de loin dans les Ardennes. Que nos rapports concernant Chaumont résultaient d'une confusion avec des StuG III, voire des Panther. Kokott lui-même s'est trompé dans son journal de bord, évoquant l'arrivée de « quatre chars Tigre ». Et pourtant, les Jagdtiger étaient bien là, je vous assure ! Un tir de 75 mm d'un des StuG n'aurait pas pu soulever ainsi mon Sherman, à 1 000 m de distance. Un tir de 128 mm, oui. Certains historiens, comme Charles

l'unité, et seule une portion de la 3^e compagnie du bataillon a pu être déchargée le 21 décembre à la gare de Blankenheim. Pour rejoindre la *Panzer Lehr* engagée plus à l'ouest, la route passait inévitablement au sud de Bastogne, par Hompré, là où Kokott les a vus arriver le 23 décembre.

Sait-on ce que ces quatre chars sont devenus ?

Les informations sont parcellaires. Ils auraient pu regagner la gare de Blankenheim d'où ils étaient venus, pour rejoindre leur unité engagée tout début janvier dans l'opération **Nordwind** en Alsace.

Si vous pouviez revivre cette journée fatidique du 23 décembre 1944, que feriez-vous différemment ?

Rien. Je referais tout exactement comme je l'ai fait. Après, les Jagdtiger qui nous sont tombés dessus font partie de ce que j'appelle « les impondérables du champ de bataille », exactement comme la boue inattendue qui a immobilisé mon flanc gauche le 23 au matin. Même Kokott ne s'attendait pas à recevoir ce renfort. C'était un coup du sort et c'est tombé sur nous.

Vous avez eu un peu de chance aussi, dans votre malheur...

Oui, paradoxalement, car, pour une raison qui m'échappe,

les Allemands n'ont pas poursuivi leur attaque, alors qu'ils auraient pu nous rayer de la carte, et les Jagdtiger se sont évaporés. Sans doute parce que la nuit tombait et que nous avons réussi à nous replier sur les hauteurs plus au sud. Ce jour-là, les vrais professionnels, c'était nous. Les tankistes qui ont évacué leurs chars en flammes, les fantassins blessés, tout ce beau monde s'est replié en bon ordre et a établi une solide position défensive. Nous avons pu comme cela panser nos plaies et repartir à l'attaque de Chaumont le 25 au matin.

■ Dix jours de combats acharnés

16 décembre 1944 : Début de l'opération *Wacht am Rhein* (« Garde sur le Rhin »), offensive allemande dans les Ardennes visant à séparer les armées britanniques et américaines en prenant le port d'Anvers. Les Alliés, incrédules, croient à une percée mineure, tandis que la météo cloue l'aviation au sol.

17 décembre : Les 82^e et 101^e divisions paras US sont dépêchées en renfort dans les Ardennes. 9 000 soldats américains sont faits prisonniers.

18 décembre : Le général Eisenhower stoppe l'offensive alliée sur la frontière allemande et redirige tous les renforts dans les Ardennes, où la situation est critique.

19 décembre : De Verdun, Patton promet à Eisenhower de lancer trois divisions au secours de Bastogne, où la 101^e para est en voie d'encercllement.

21 décembre : La VI^e Panzerarmee SS est stoppée au nord. Au sud, Bastogne est encerclée par la V^e Panzerarmee.

22 décembre : Bastogne concentre les assauts allemands. À l'ultimatum allemand, le général McAuliffe, commandant la 101^e, répond « *Nuts!* » (« Que dalle »).

23 décembre : Bataille de Chaumont, la 4^e DB de Patton est bloquée.

24 décembre : Les Allemands reconnaissent leur échec, d'autant que le retour du beau temps libère l'aviation alliée. Bastogne repousse la dernière offensive du XXXVII^e Panzerkorps.

26 décembre : À 16 h 50, le CCR de la 4^e division blindée fait jonction avec la 101^e dans Bastogne.

McDonald (voir bibliographie p. 12), ont estimé qu'il pouvait s'agir de chasseurs de char Ferdinand ou un chasseur de char surblindé comme le Jagdtiger, mais « seulement » équipé d'un canon de 88 mm, NDLR]. Or, il se trouve que le 653^e bataillon de chasseurs de chars lourds (**Schwere Panzerjägerabteilung 653**) venait juste auparavant d'être rééquipé en Jagdtiger flambant neufs et envoyé en train rejoindre la *Panzer Lehr* division engagée dans les Ardennes. L'état déplorable du réseau ferré allemand a entraîné de nombreux retards dans le déploiement de



Les Ardennes, c'est l'angoisse. Celle d'un brouillard opaque d'où l'ennemi peut surgir à tout moment. Celle, aussi, d'un combat féroce : ce soldat allemand sait, à l'heure de lever les bras, que les SS ont massacré des GI's captifs. Se rendre est devenu plus risqué...



Pour en savoir +

Livres • *He Rode Up Front for Patton*, Albin Irzyk, Ivy House Pub., 1996.
 • *A Warrior's Quilt of Personal Military History*, A. Irzyk, Ivy House Pub., 2011.
 • *A Time for Trumpets: The Untold of the Battle of the Bulge*, Charles MacDonald, William Morrow, 1985.
 • *Patton's Vanguard: The United States Army Fourth Armored Division*, Don M. Fox, McFarland, 2003.
 • *Battle of the Bulge*, Steven Zaloga, Osprey, 2010.
 • « La Bataille des Ardennes 1944, tome 1 », Yann Mahé, *Batailles & Blindés* hors-série n° 17, Éd. Caractère, 2011.
 • *La Campagne des Ardennes*, Lt-col. Émile Engels, Éd. Racine, 2004.
 • *La Bataille pour Bastogne. Le trou dans le beignet*, Guy Franz Arend, Bastogne Historical Center, 1985.
Web • Le blog d'Ivan Steenkiste: http://users.skynet.be/wielewaal/chaumont_journal.htm

Que se passe-t-il le lendemain 24 décembre ?

McAuliffe, depuis Bastogne encerclé, a écrit sa « déception » à Patton de « ne pouvoir lui serrer la main » pour Noël. Mais mon CCB est alors trop faible pour tenter quoi que ce soit.

L'ennemi pourtant ne nous laisse pas tranquilles, vient tâter nos défenses par petits groupes. Mais il a perdu le soutien des StuG III et des Jagdtiger, retirés de la zone des combats. C'est moi qui reçois des renforts providentiels à la tombée de la nuit, le 2^e bataillon du 318^e régiment de la 80^e division d'infanterie. Des troupes fraîches, exactement ce dont j'ai besoin pour m'emparer de Chaumont. Il faut cependant se battre dur les 25 et 26 pour prendre enfin le village puis Grandru.

Trop tard, désormais, pour tenir la promesse de Patton... C'est finalement une de vos unités sœurs, le CCR, qui atteint Bastogne le 26 décembre.

La défense acharnée de Chaumont a offert un répit aux panzers de Manteuffel [*le commandant en chef de l'offensive, NDLR*] qui tentent encore le 25 décembre de prendre Bastogne. Mais le lendemain, le CCR du colonel Wendell Blanchard, parti de Vaux-les-Rosières, déborde les défenses allemandes sur notre gauche et perce (*voir carte p. 8*).

Des renforts américains progressent, arme à la bretelle sur une route ardennaise, fin 1944. Leur insouciance masque des pertes élevées: plus de 100 000 hommes hors combat (dont 19 000 tués) contre environ 85 000 Allemands.

Après une violente bataille à Assenois, un peloton de Sherman atteint le périmètre défensif de Bastogne à 16 h 50. Magnifique manœuvre, tout en sachant que l'essentiel des forces allemandes est engagé contre moi à Chaumont.

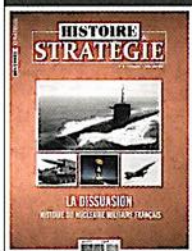
Que ressentez-vous ?

C'est dur, car nous avons fait l'essentiel de la route en tête, encaissé l'essentiel des combats et des pertes et affronté tout ce que les Allemands pouvaient envoyer pour nous arrêter. Mais il faut avouer que la manœuvre de débordement a été brillamment pensée et exécutée. Je me suis souvent demandé qui pouvait l'avoir imaginée. Les historiens en attribuent la paternité au général Hugh Gaffey, tout juste nommé à la tête de la 4^e DB. Soit. Mais je reste convaincu que c'était Patton lui-même. Il fallait un mental comme le sien, celui de l'officier de cavalerie audacieux, prêt à prendre tous les risques pour décrocher la timbale. Mais il n'en a jamais parlé, jusqu'à sa mort dans un accident de la route en Allemagne, en décembre 1945. ■

■ L'avis de la rédaction de G&H

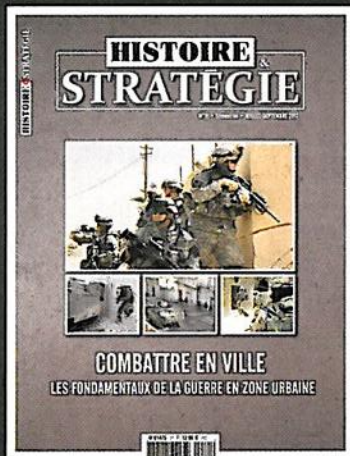
L'affaire de Chaumont montre d'abord que les Américains, souvent accusés d'excessive prudence, ont su prendre des risques, aiguillonnés par un chef hors norme comme Patton : les équipages de la 4^e DB US, « les bouchers d'Eisenhower » comme les appellent les Allemands, affrontent les paras et leurs tigres... comme des lions ! Mais surtout, l'épisode révèle l'ego démesuré de Patton, capable de risquer une division épuisée et transie de froid dans un secteur mal reconnu dans le but de gagner un pari. Rien ne l'y oblige, sinon le scepticisme britannique qui le pique au vif et la symbolique du jour de Noël. Albin Irzyk, toujours ébloui par l'aura de son chef, est bien aimable de ne pas lui tenir rigueur de pertes probablement évitables. L'incident n'a toutefois rien d'exceptionnel. Ainsi, le général Vatoutine sacrifie les troupes du Front d'Ukraine afin de prendre Kiev le 6 novembre 1943, veille de l'anniversaire de la révolution d'Octobre, afin que Staline puisse s'en vanter dans son discours. Mais Vatoutine n'a pas la liberté de Patton... Un mot enfin de la controverse sur la présence des superfélins : si aucun des tankistes américains ne les a vus (ce qui n'est pas surprenant, vu l'allonge de ces monstres), il est à noter que l'historien de la 4^e DB US, Don Fox (*voir bibliographie ci-dessus*), a confirmé en 2003 les dires d'Albin Irzyk.

En vente en kiosque



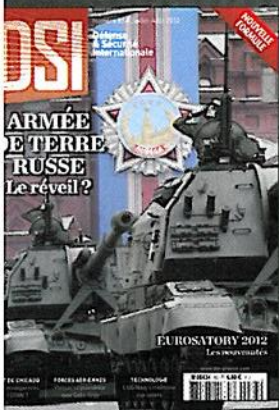
H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475



DSI

Défense & Sécurité internationale
mensuel - 116 pages - 6,80 €
Codification Presstalis 08434



www.GEOSTRATEGIQUE.COM

Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à 40%!

~~77,70€~~ **H&S**

55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**

95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros- 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____
Prénom _____
Profession/Organisation _____
Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

E-mail _____

Paiement :

par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)

par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)

par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

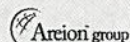
N° de carte _____ / _____ / _____ / _____

Date d'expiration ____ / ____

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) ____

Signature (obligatoire)

(TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 OCTOBRE 2012)



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.

*Count Las Cases. It is two o'clock after
midnight. I go then finish the night in
talking about seven days and nights
give accounts from anything
even to day of first January
you shall have for this
book that shall you learn
well if she had cause
but I take myself*

Le Napoléon en anglais se vend à prix d'or

325 000 euros : c'est le montant atteint par une lettre de Napoléon rédigée en anglais lors d'une vente aux enchères, organisée le 10 juin dernier à Fontainebleau. Le document, daté du 9 mars 1816, est l'une des quatre lettres écrites par l'ex-Empereur dans la langue de ses geôliers, qu'il a commencé à apprendre en août 1815 pendant son transfert vers Sainte-Hélène. Napoléon s'y adresse à Las Cases, son mémorialiste et professeur de langue, après une nuit d'insomnie : « *Count Las Cases, it is two o'clock after midnight, I have enow sleep, I go then finish the night into to cause with you...* » (« *Comte Las Cases, j'ai assez dormi, je veux finir la nuit en causant avec vous...* »). Bon pédagogue, Las Cases répond en anglais en corrigeant les fautes, avant de commenter : « *Il [Napoléon] m'a fort bien compris ; ce qui l'a convaincu de ses progrès, et lui a prouvé qu'il pourrait, à toute rigueur, correspondre dans sa nouvelle langue.* » Cette pièce exceptionnelle a été acquise par le musée des Lettres et Manuscrits de Paris. ■ S. D.

La Suède a aidé les nazis à conquérir la Norvège

En acheminant des renforts allemands camouflés pour la forme en « personnel médical », les trains suédois ont contribué en mai 1940 à la chute de Narvik, port norvégien stratégique que les Franco-Anglais venaient de conquérir. Par la suite, les Suédois ont acheminé des centaines de milliers de soldats de la Wehrmacht, sans compter des déportés norvégiens expédiés vers les camps. Ces révélations viennent d'être publiées à Oslo dans un livre intitulé *Blodsporet* (« *La Ligne de sang* »). Son auteur, le journaliste norvégien Espen Eidum, a travaillé pendant trois ans aux archives norvégiennes, allemandes et suédoises pour exhumer des documents embarrassants. Certes, le rôle pour le moins ambivalent de Stockholm pendant la guerre n'est pas vraiment une nouveauté. On méconnaissait cependant l'ampleur de la collaboration des chemins de fer suédois, apparemment bien payés pour

Il y a 150 ans...

La bataille d'Antietam signait un sanglant tournant de la guerre de Sécession.

Le 17 septembre 1862, cette victoire incertaine du nordiste McClellan sur le sudiste Lee marque d'abord l'histoire américaine par l'ampleur des pertes : 22 717 au total (12 401 nordistes, 10 316 sudistes) dont 3 654 tués, qui en font le jour le plus meurtrier de l'histoire des États-Unis. Ensuite, et surtout, la bataille permet à Abraham Lincoln de signer dans la foulée la Proclamation d'émancipation (*Emancipation Proclamation*), qui fait de l'abolition de l'esclavage un but de guerre de l'Union. L'événement transforme alors le conflit d'une guerre limitée en une guerre d'anéantissement du système économique-politique du « Vieux Sud », fondé justement sur l'esclavage. ■ B. B.

leurs services. Outre les soldats destinés à Narvik, près de 100 000 wagons ont permis à plus d'un million d'hommes de transiter d'Allemagne en Norvège et inversement, avant que les accords ne soient abrogés le 15 août 1943. ■ P. G.

Naufrage du Lusitania : Londres blanchi

Le 7 mai 1915 à 14 h 10, un sous-marin U-20 torpille le paquebot britannique RMS *Lusitania*. Le navire

sombre en dix-huit minutes seulement, tuant 1 198 de ses 1 959 passagers et membres d'équipage. Le naufrage fait depuis l'objet de controverses variées. L'une des plus persistantes concerne la cause de la violente explosion secondaire provoquée par la torpille — les Allemands pendant la guerre et des chercheurs ensuite rendant celle-ci responsable de la rapidité du naufrage et l'attribuant à la détonation d'explosifs qu'aurait transportés le navire en violation des conventions internationales. Les autorités britanniques, accusées d'être en partie responsables de la catastrophe, auraient même voulu dissimuler leur implication en grenadant copieusement l'épave dans les années 1950.

Or, de nouvelles recherches viennent mettre un terme à ces accusations : la seconde explosion était le fait d'une chaudière et la vitesse du naufrage est uniquement due à la brèche créée par la torpille allemande. Londres est donc innocenté, mais le naufrage continuera de faire parler de lui : le *Lusitania*, à bord duquel voyageait un collectionneur d'art, renfermerait encore au moins un Monet, un Titien et un Rubens... ■ B. B.



Let there be Light (« Que la lumière soit »), l'extraordinaire documentaire de John Huston sur les soldats américains traités pour troubles psychiques pendant la Seconde Guerre mondiale, vient d'être restauré. Interdit jusqu'en 1980 car incompatible avec l'image que l'armée voulait donner d'elle, le film souffrait notamment d'une bande sonore quasi inaudible... Soixante-dix ans après son premier raid massif sur l'Allemagne, le Bomber Command de la RAF se voit honoré par une statue représentant



Comment Hoover a fait chanter Nixon sur le Vietnam

En 1969, le patron historique du FBI depuis 1924, J. Edgar Hoover, a assuré sa place menacée en faisant chanter le Président Nixon, tout juste élu après avoir saboté ses efforts de paix au Vietnam. Telle est la thèse défendue par l'historien américain Ken Hughes, spécialiste des écoutes présidentielles au Miller Center de l'université de Virginie. Cette nébuleuse affaire débute en octobre 1968 : après avoir constamment refusé de discuter, les Nord-Vietnamiens, acceptent soudain les conditions exigées par Washington en échange d'un arrêt des bombardements de l'USAF. Rien ne s'oppose plus aux négociations, auxquelles le régime sud-vietnamien du général Thiêu semble favorable. À moins d'un mois des élections présidentielles du 5 novembre 1968, l'idée de la paix séduit le public américain. C'est une percée pour le candidat

démocrate, Hubert Humphrey (vice-président de Lyndon Johnson qui ne se représente pas). Et un sérieux revers pour le candidat républicain Richard Nixon, qui fait alors proposer un marché à Thiêu par l'intermédiaire d'Anna Chennault*, son contact avec Saïgon : torpiller la campagne de Humphrey en refusant les pourparlers, en échange d'un soutien plus ferme une fois les républicains aux affaires. Informé par des fuites juste une semaine avant l'élection, le Président Johnson, furieux, ordonne au FBI de placer l'ambassade du Sud-Vietnam et Anna Chennault sur écoute. Mais le Bureau se méfie des retombées post-électorales et n'exécute que la première partie de l'ordre présidentiel. Une conversation interceptée accable bien les républicains, sans toutefois mouiller nommément Nixon. Et Johnson

se tait... « Toute révélation sur les écoutes aurait compromis une source de renseignement capitale, explique Ken Hughes. En outre, Johnson n'aimait pas Humphrey, qu'il considérait comme un mou. Et il ne tenait pas à rester dans l'histoire comme le Président qui a envoyé à la mort 30 000 Américains pour défendre à Saïgon un gouvernement capable d'interférer dans une élection américaine. » Le 2 novembre, Thiêu annonce donc boycotter les négociations. Et Nixon est élu trois jours après avec moins de 1 % d'avance. C'est alors que le patron du FBI entre en scène. « Hoover craint pour sa place, note Ken Hughes. À 73 ans, il a dépassé la limite d'âge et doit impérativement obtenir une dispense présidentielle. Il sait en outre que son second, Cartha DeLoach, veut prendre sa place. Dès le 14 novembre, Hoover assure à Nixon que DeLoach,

sur ordre de Johnson, a fait placer son avion personnel — et Anna Chennault — sur écoute. » Hoover ment, bien sûr, mais Nixon l'ignore et cède au chantage implicite : le vieux flic va tenir jusqu'à sa mort en 1972 les rênes du FBI (ici, à droite, avec Nixon en mai 1969). Mais son coup de bluff va avoir des conséquences capitales, souligne Ken Hughes : Nixon est obsédé par l'idée d'effacer ses conversations avec Chennault, qu'il croit consignées dans un dossier abrité à la Brookings Institution, à Washington. Un cambriolage est ordonné (sans suite) dès 1971, une équipe de « plombiers » recrutée. Les mêmes qui seront pincés dans l'immeuble du Watergate. Quand on prend de mauvaises habitudes... ■ P.G.
*Née Chen Xiangmei, ex-femme du général Claire Lee Chennault, commandant des Tigres volants en Chine nationaliste.

un équipage, dévoilée à Green Park (Londres) en juin par la reine. La controverse sur les destructions avait empêché jusqu'à présent l'édification d'un monument commémoratif ••• Une lettre d'Hitler datée d'août 1940 montre qu'Hitler a ordonné d'épargner Ernst Hess, un ex-officier juif et héros de guerre qui l'avait commandé en Flandres pendant la Grande Guerre. L'ordre a ensuite été révoqué mais Hess, déporté, a cependant survécu ••• « Je regrette la perte de toute vie, y compris celle



Un P-40 britannique retrouvé intact dans le désert

Le désert ne garde pas toujours ses secrets : effectuant des recherches dans l'ouest de l'Égypte, un employé d'une compagnie pétrolière a eu la surprise de découvrir... un P-40 Kittyhawk de la RAF, victime d'un atterrissage forcé en juin 1942 après que le pilote s'est apparemment perdu. Isolée à des centaines de kilomètres de toute présence humaine, l'épave a été préservée pendant soixante-dix ans des ravages du temps comme de ceux des pillards. Comparé par un spécialiste à « l'équivalent aéronautique de la tombe de Toutankhamon », le P-40

renferme intact l'ensemble de ses documents de vol. Mais pas son pilote, qui n'a survécu à l'accident que pour disparaître pour de bon dans le désert. L'appareil fait aujourd'hui l'objet d'une entreprise de récupération et devrait être rapatrié au Royaume-Uni, où il sera exposé. ■ B. B.

Un camp d'entraînement de Louis XIV redécouvert dans les Yvelines

On l'appelait fort Saint-Sébastien : c'est un extraordinaire camp d'entraînement édifié en 1669 que les archéologues de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) ont exhumé dans la plaine d'Achères (Yvelines). Ce fort est conçu pour permettre à l'armée française de s'entraîner à la guerre de siège, en vue de la campagne aux Pays-Bas, achevée en 1673 par la prise

de Maastricht (le fameux épisode qui voit d'Artagnan emporté par un boulet hollandais). Il se présente comme une authentique fortification de 600 m sur 380, avec fossés, talus et palissades, permettant de simuler le siège et la prise de places fortes. Mais il n'a pas vocation à perdurer : après avoir servi, le fort est entièrement arasé en 1670 et le terrain replanté. La fouille de ce site, vraie première

archéologique, devrait permettre de recueillir de précieux témoignages matériels sur les camps d'entraînement de l'époque ainsi que sur l'évolution des techniques de siège, les modes de vie (*ci-dessous, des objets du quotidien*), les pratiques de hiérarchisation sociale et spatiale d'une société militaire d'Ancien Régime, les modes et types d'approvisionnement... ■ L. H.



de soldats britanniques et des proches de la reine d'Angleterre », a dit Martin McGuinness, vice-premier ministre d'Irlande du Nord, à Elizabeth II début juillet. McGuinness dirigeait l'IRA quand elle a assassiné Louis Mountbatten, cousin de la reine en 1979 ••• John Lehman, ex-ministre de la Marine du Président Reagan, a révélé en juin que le gouvernement américain comptait en 1982 prêter aux Britanniques l'*Iwo Jima*, navire d'assaut doté d'avions Harrier, si la Royal Navy avait perdu un d

ACTUALITES



Le Premier Empereur recrute 110 soldats de plus

Une grande armée de terre cuite du premier empereur de Chine,

Qin Shi Huangdi, vient de s'agrandir de 110 soldats, progressivement et soigneusement mis au jour pendant les trois dernières années dans le désormais fameux mausolée de Xian, dans la province centrale du Shaanxi. Parmi les éléments intéressants de ce renfort figurent le premier bouclier retrouvé sur le site, huit personnages d'officiers et, surtout, des couleurs mieux préservées. Fabriquée vers 210 avant J.-C., l'armée de Qin Shi Huangdi compterait environ 8000 soldats : plus de 1000 statues — ainsi que d'innombrables artefacts, dont des chars de guerre, des chevaux... — ont déjà été déterrées. ■ L.H.



À l'eau l'Hermione !

Après quinze ans de travaux, la réplique exacte de l'Hermione, la frégate qui a transporté Lafayette en Amérique en 1780, a quitté le 6 juillet dernier la forme et le radoub de l'arsenal de Rochefort pour naviguer sur la Charente. Les travaux ne sont pas finis pour autant. Installée dans une nouvelle

cale, elle doit maintenant recevoir sa mâture (les premiers bas-mâts sont arrivés à Rochefort en avril) et ses quelque 2200 m² de voiles. Si tout va bien, les essais en mer auront lieu dans deux ans, avant une traversée vers Boston au printemps 2015. À la voile, bien sûr, même si le bateau est équipé de deux « pods » combinant moteur électrique et hélice. Mais la valeur du navire, unique en son genre en France, dépasse largement les 25 millions d'euros du budget et mérite bien quelques concessions à l'ultramodernité. Pour en savoir plus, rendez-vous sur www.hermione.com ■ P.G.



Le cœur de lion du roi Richard va dénoncer son meurtrier

Richard 1^{er}, roi d'Angleterre, est mort devant Châlus en 1199 des suites d'une blessure infligée par un carreau d'arbalète. Mais son cœur, faute de rugir, peut encore raconter une histoire, estime Philippe Charlier, spécialiste d'anthropologie historico-légale. En examinant

un à deux milligrammes tirés des vestiges de l'organe retrouvés en 1838 à Rouen, le chercheur, qui a par le passé identifié la tête d'Henri IV et balayé les soupçons d'empoisonnement de Napoléon, compte apprendre de précieux renseignements sur les techniques d'embaumement médiévales, fort mal connues. Il s'agit également, si possible, d'identifier la bactérie qui a causé l'infection fatale, après onze jours de royale agonie. ■ P.G.

En chiffres

520 : c'est le nombre des victimes du massacre de Srebrenica

exhumées des fosses communes puis inhumées à nouveau le 11 juillet dernier dans leur ville d'origine, aujourd'hui en République serbe de Bosnie. Le massacre, perpétré du 11 au 22 juillet 1995 par les milices serbes de Ratko Mladic, a fait officiellement 8372 victimes, que des hommes, dont 48 adolescents. ■


Les deux porte-aéronefs aux Malouines ••• L'ex-dictateur du Liberia Charles Taylor (voir n°7) a été condamné à 50 ans de prison par le Tribunal pénal international de La Haye pour les atrocités commises au Sierra Leone dans les années 1990 ••• Le bœuf salé et biscuit : tel a été le menu des marins de la Navy du XVI^e au XVIII^e siècle. On le savait déjà, mais l'analyse par des chercheurs de l'université d'Oxford d'ossements trouvés dans les cimetières des hôpitaux navals britanniques le confirme.

CAMÉRA AU POING



Nicaragua

Aux armes



Un an et demi pour faire tomber le dictateur Somoza, dont la famille dirige le Nicaragua depuis 1936 avec le soutien des États-Unis. Du soulèvement populaire de janvier 1978 à la victoire de l'insurrection armée en juillet 1979, la photoreporter Susan Meiselas a suivi pas à pas cette révolution aux côtés des jeunes insurgés, les *muchachos*. Son travail a contribué au réveil de l'opinion internationale face à la dureté de la répression infligée par la garde nationale aux ordres de Somoza.

Texte : Gilles Bataillon, directeur d'études à l'ENHSS • Reportage photo : Susan Meiselas/Magnum

muchachos !

Des guérilleros s'apprêtent à conquérir la ville de Matagalpa, le 3 juillet 1979. Un moment clé pour la révolution sandiniste d'inspiration marxiste léniniste, baptisée ainsi en hommage à Augusto César Sandino (1895-1934), figure de la résistance nationaliste assassinée par la garde nationale. Le renversement du rapport de force au profit des insurgés est alors acquis. Longtemps misérable, l'insurrection a pu compléter son arsenal avec des fusils M16 américains pris à la garde ou achetés sur les marchés parallèles grâce à l'appui financier et logistique des pays voisins, Venezuela et Panamá en particulier.



Dans les débuts de l'insurrection – ici en septembre 1978 à Matagalpa (*ci-contre*) et Monimbo (*page de droite*) –, des jeunes gens sans expérience militaire s'improvisent combattants. Ils n'ont aucune arme de guerre, au mieux des armes de poing et quelques fusils de chasse. Beaucoup de ces *muchachos*, enfants d'artisans pyrotechniciens, conçoivent des engins explosifs artisanaux qui s'avèrent très efficaces dans les combats de rue. Ils dissimulent leur identité derrière des foulards, parfois rouge et noir – les couleurs sandinistes –, ou encore sous des masques utilisés dans les danses folkloriques. Face à eux, une armée professionnelle bien entraînée, la garde nationale (*ci-dessous*) dont les hommes disposent d'un armement moderne, ici des fusils d'assaut Galil israéliens.

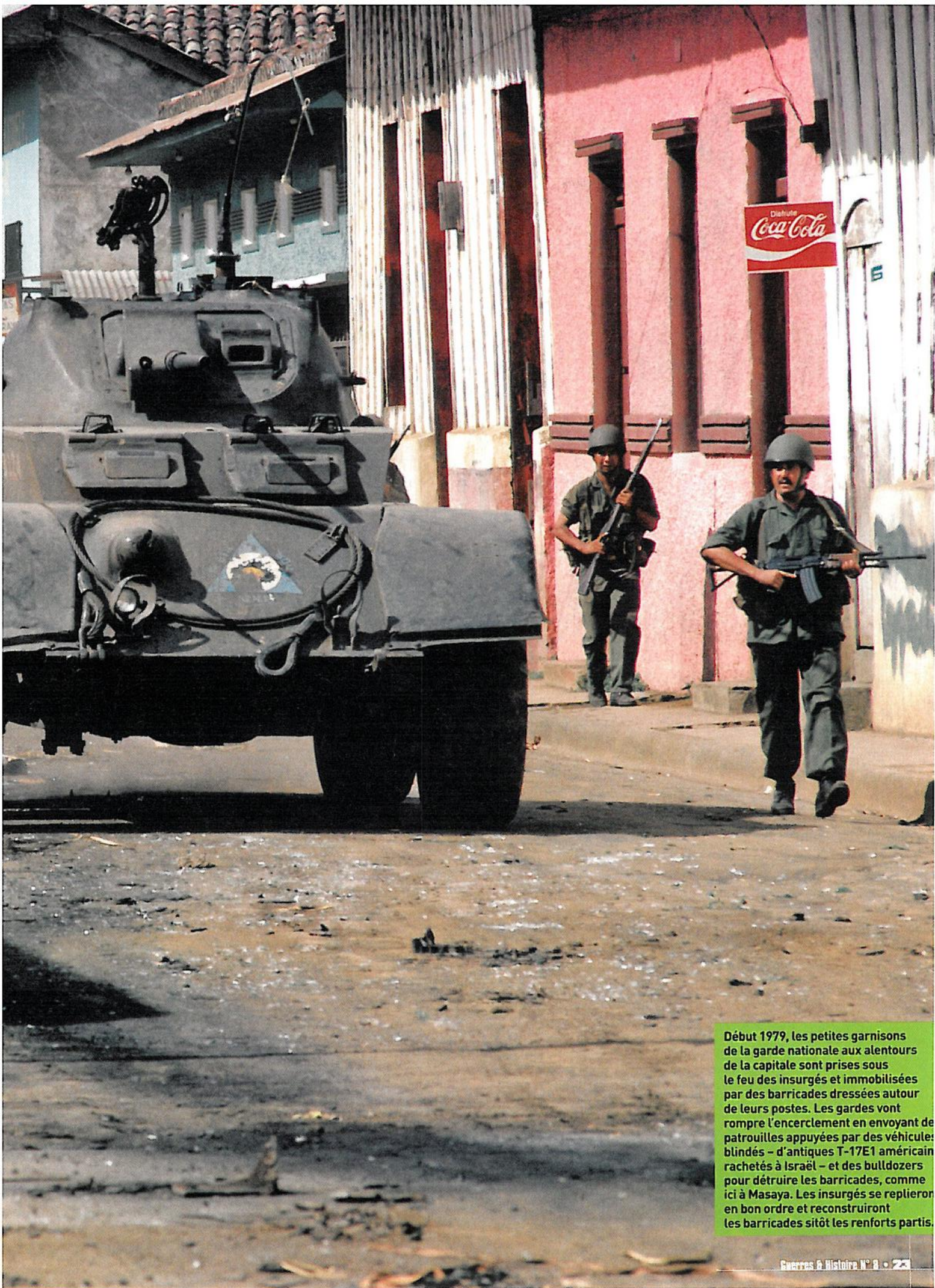




**Les jeunes poseurs de bombes
artisanales se dissimulent sous
des masques de danseurs folkloriques.**

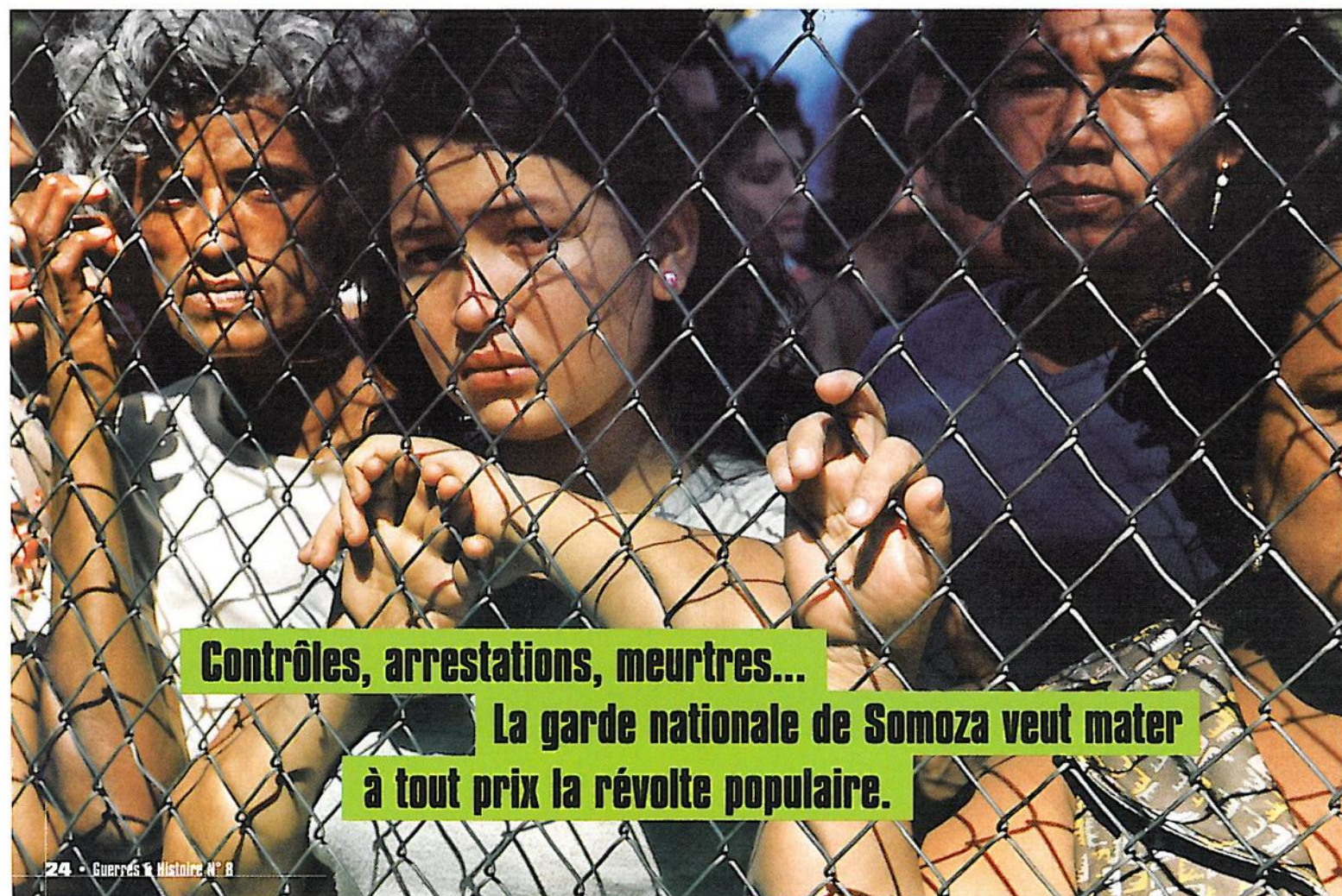
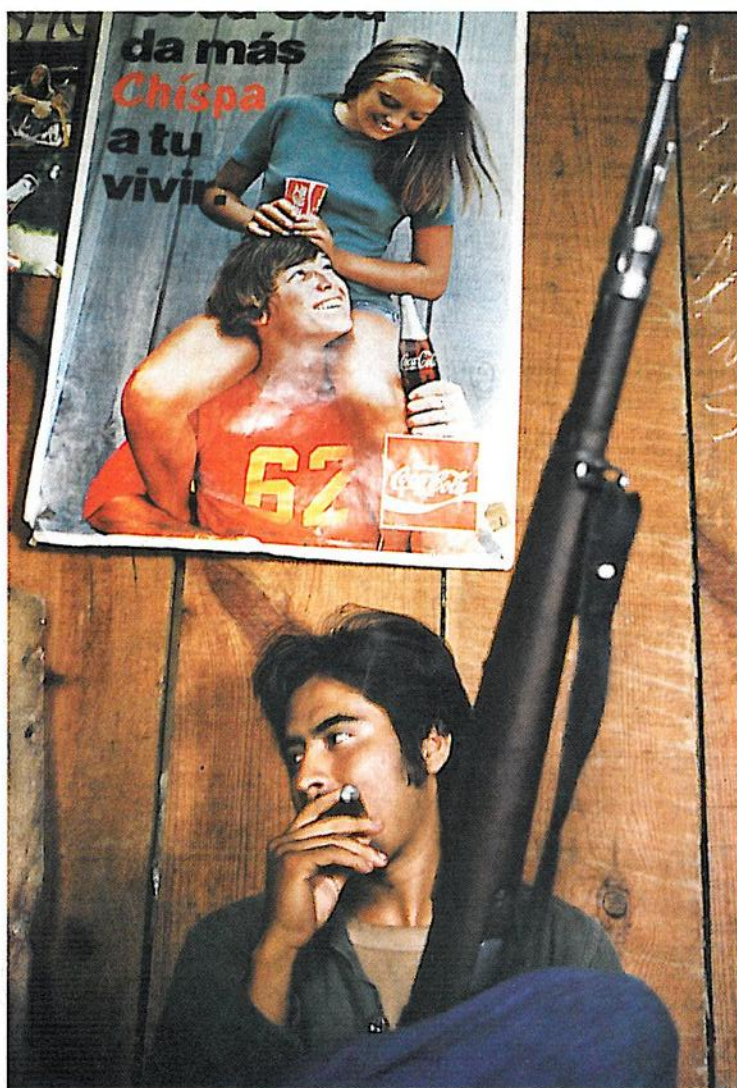


**Début 1979, la garde rompt
les barricades qui encerclent ses postes.
Une reprise en main bien éphémère.**



Début 1979, les petites garnisons de la garde nationale aux alentours de la capitale sont prises sous le feu des insurgés et immobilisées par des barricades dressées autour de leurs postes. Les gardes vont rompre l'encerclement en envoyant des patrouilles appuyées par des véhicules blindés - d'antiques T-17E1 américains rachetés à Israël - et des bulldozers pour détruire les barricades, comme ici à Masaya. Les insurgés se replieront en bon ordre et reconstruiront les barricades sitôt les renforts partis.

CAMÉRA AU POING



Contrôles, arrestations, meurtres...

La garde nationale de Somoza veut mater à tout prix la révolte populaire.



L'insurrection contre le dictateur Somoza commence par des manifestations de protestation contre l'assassinat en janvier 1978 du journaliste d'opposition le directeur du quotidien *La Prensa*, Pedro Joaquín Chamorro. La garde multiplie les arrestations et les contrôles, notamment dans les autobus (au centre à gauche). Nombre de personnes arrêtées sont rouées de coups, certaines tuées. À Managua, les femmes viennent dans les postes de la garde tenter de faire libérer leurs fils ou leurs maris (en bas à gauche). Les manifestations se multiplient. À Monimbo en février 1978, les affrontements avec la garde tournent à l'émeute. La répression fait de nombreux morts. On enterre les corps dans des linceuls improvisés dans les cours des maisons (ci-contre). À Jinotepe, les lycéens manifestent lors des funérailles de leurs dirigeants tués par la garde. Ils arborent les couleurs du *Frente sandinista de liberación nacional* (FSLN) et brandissent les portraits de guérilleros assassinés plusieurs années auparavant, ici Arlen Siu (ci-dessus). L'offensive finale débute fin mai 1979 et les combattants improvisés, armés d'armes légères, se mêlent aux guérilleros du FSLN dotés d'armes de guerre.



20 juillet 1979, les combattants sandinistes se concentrent sur la grand-place de Managua pour accueillir la Junte de gouvernement de reconstruction nationale. Près de 200 000 personnes assisteront à l'intronisation du nouveau gouvernement dont les membres prêteront serment devant l'archevêque de Managua qui avait appelé à l'insurrection contre Somoza.

Si un mot reste associé à la révolution sandiniste, c'est celui de *muchachos* (« jeunes hommes »). Il renvoie aux images de plusieurs moments clés de ce soulèvement. La révolte du bourg d'artisans de Monimbo en février 1978, les journées de l'insurrection sandiniste de septembre 1978, les combats contre la garde nationale à León, deuxième ville du pays, ceux dans la ville voisine de Chinandega, ou encore à Estelí et Matagalpa dans les zones caféières du Nord, puis à Masaya et Carazo en périphérie de la capitale Managua. Et enfin, les trois semaines (28 mai-15 juin 1979) de « l'offensive finale » qui se solderont par la défaite d'Anastasio Somoza et l'installation de la première Junte de gouvernement de reconstruction nationale. Cette insurrection sera photographiée et filmée comme nulle autre avant elle. Mieux, les images des cruautés de Somoza s'étaleront en une de la presse internationale et pèseront pour beaucoup dans la mise au ban du dirigeant au sein de l'Organisation des États américains. Susan Meiselas va jouer un rôle clé dans cette couverture du conflit. Ses reportages témoignent d'un pays dévasté par la guerre civile où le dictateur non seulement perd peu à peu tous ses alliés, mais soude tous ses opposants contre lui. La photographe prend ses premiers clichés au lendemain de l'assassinat de Pedro Joaquín Chamorro, chef de file de l'Union démocratique de libération. Elle couvre les défilés de colère qui mêlent secteurs populaires, classes moyennes et hommes d'affaires. Elle montre

aussi la violence des soldats de Somoza contre un bourg d'artisans, Monimbo, où les manifestations tournent à l'émeute. Son travail révèle pas à pas la montée en force des protestations dans la capitale comme en province. À partir de septembre 1978, la reporter suit les insurgés, au départ des *muchachos* sans uniformes et qui ne peuvent compter que sur quelques pistolets, des armes de chasse et des bombes artisanales.

En six mois, la situation bascule. L'opposition civile, qui hésitait jusqu'alors à s'allier avec les guérilleros du Front sandiniste de libération nationale (FSLN), juge que tout vaut mieux que Somoza. Et forme une Junte de gouvernement de reconstruction nationale avec eux. Les États-Unis de Jimmy Carter, qui misaient sur une transition faisant place à certains alliés de Somoza même s'ils souhaitent son départ, sont débordés par les initiatives des pays latino-américains. Le Costa Rica, le Panamá, le Venezuela, le Mexique et Cuba prennent fait et cause pour l'opposition. Ils exigent la démission de Somoza et reconnaissent la junte de gouvernement où les sandinistes figurent en bonne place. Le 21 juin 1979, l'assassinat par la garde du correspondant de ABC-TV Bill Stewart, dont les images font le tour des télévisions du monde, scelle le sort du régime. Les États-Unis lâchent



Somoza et font même pression sur Israël pour qu'il ne lui livre plus ni armes ni munitions. Les reportages de Susan Meiselas soulignent bien ce renversement. La garde est sur la défensive. Beaucoup de *muchachos* sont devenus des guérilleros entraînés et disposent désormais d'armes de guerre. Somoza démissionne et s'enfuit du pays. Le 19 juillet, le gouvernement provisoire s'installe

à León, le 20 il prête serment sur la grand-place de Managua. De 1978 à 1979, plus de 35 000 personnes auront été tuées. La plupart lors des combats entre *muchachos*, guérilleros et la garde. Des centaines ont été assassinées par celle-ci lors d'opérations de représailles ou ont été victimes de la justice sommaire des *muchachos* lors de l'assaut final. ■

- Née en 1948, **Susan Meiselas** couvre pour *Magnum* la guerre au Nicaragua. Publiés dans *Time*, *Life*, *The New York Times*, *Paris Match*, ses clichés lui valent la médaille d'or Robert Capa du Overseas Press Club. Elle codirigera deux films sur le Nicaragua, *Living at Risk: The Story of a Nicaraguan Family* (1985) et *Pictures of a Revolution* (1991) où elle part à la recherche de ceux qu'elle a photographiés.
- Spécialiste de l'Amérique latine, **Gilles Bataillon** est l'auteur d'*Enquête sur une guérilla: Nicaragua, 1982-2007* (Le Félin, 2009) et *Genèses des guerres internes en Amérique centrale, 1960-1983* (Les Belles Lettres, 2003).

GUERRES & Histoire RETROUVEZ NOS ANCIENS NUMÉROS

...ER, TOUT COMMENCE

Retrouvez-nous sur www.laBoutiqueGuerresetHistoire.com

Nouveau site internet !
+ simple, + rapide, + de choix

LA RELIURE

Préservez votre collection de **Guerres & Histoire!**

Très belle finition. Couverture toilée et gravure argentée. Format coffret 10 Numéros

- Par internet : www.laBoutiqueguerresethistoire.com
- Par courrier Renvoyez le bon de commande avec votre règlement à La Boutique GUERRES & HISTOIRE - BP 30306 - 37542 Saint-Cyr-sur-Loire Cedex
- Par téléphone au 01 46 48 48 83 (Paiement par CB uniquement)

BON DE COMMANDE

À RENVoyer DANS UNE ENVELOPPE AFFRANCHIE AVEC VOTRE RÈGLEMENT À : LA BOUTIQUE GUERRES & HISTOIRE - BP 30306 - 37542 SAINT-CYR-SUR-LOIRE CEDEX

Articles	Réf.	Quantité	Prix	Sous-total
Guerres & Histoire N°2	601.5614	x	5,95 €	= €
Guerres & Histoire N°3	601.9533	x	5,95 €	= €
Guerres & Histoire N°4	602.0309	x	5,95 €	= €
Guerres & Histoire N°5	602.1976	x	5,95 €	= €
Guerres & Histoire N°6	602.1984	x	5,95 €	= €
Guerres & Histoire N°7	602.1992	x	5,95 €	= €
Revue 10 numéros Guerres & Histoire	360.511	x	15,90 €	= €
Revue série Guerre d'Algérie	2370.0040	x	6,50 €	= €
SOUS-TOTAL				€
FRAIS D'ENVOI				
Envoi normal				5,90 €
Envoi Colissimo suivi (72 h)				8,90 €
Frais d'envoi offerts				
Ma commande atteint 39 €				GRATUIT
Envoi Colieco				
TOTAL				€

> Mes coordonnées

M. M^{me} M^{lle}

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse (résidence, lieu-dit, bâtiment) _____

CP _____ Ville _____

Tél. _____

Grâce à votre N° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre commande.

E-mail _____

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de Science & Vie (groupe Mondadori)

> Mode de paiement

Je joins mon chèque bancaire ou postal à l'ordre de **GUERRES & HISTOIRE**

Par carte bancaire : N° _____

Expire fin : ____/____/____

Cryptogramme _____

Les 3 chiffres au dos de votre CB _____

Date et signature obligatoires _____

valables en France métropolitaine uniquement dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/07/2012 Délai de livraison des articles : maximum 3 semaines après l'enregistrement de votre commande sauf si envoi par Colissimo (4 jours max.) Selon l'article 20 du code de la consommation, vous disposez d'un délai de 7 jours pour changer d'avis et nous retourner votre colis dans son état d'origine complet. Le droit de retour ne peut être exercé pour les enregistrements vidéo déscellés. Les frais d'envoi et de transport sont à votre charge. En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-contre sont indispensables au moment de votre commande. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Mondadori. Par l'intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres organismes. Cochez la case si refus



MARIUSZ KOZIK

Y aurait-il eu une chance raisonnable que la paix soit signée entre la septième coalition et Napoléon si celui-ci avait détruit les armées de Blücher et de Wellington à Waterloo ?

ANTONIN ESTIENNY, TOULOUSE (31)

Les chances d'une paix après la bataille de Waterloo étaient au mieux très faibles, pour plusieurs raisons. Si l'on se place au soir de la bataille, en tablant donc sur l'hypothèse uchronique d'une victoire française le 18 juin 1815, la situation stratégique de Napoléon est certes meilleure que dans la réalité, mais elle n'est pas suffisamment bonne pour que les coalisés abandonnent la partie. En effet, même en imaginant une déroute des Britanniques avant l'arrivée des Prussiens de Blücher sur le champ de bataille (le seul cas de figure dans lequel Waterloo est « gagnable » par les Français), il est peu probable que l'armée de Wellington ait été entièrement anéantie : depuis Iéna en 1806,

Napoléon n'a plus jamais réussi à détruire dans son intégralité une armée ennemie, tout simplement parce que celles-ci ont fini par copier l'armée française, son organisation et ses méthodes, et que les batailles sont dès lors plus équilibrées. Mais même avec Wellington en fuite et son armée en lambeaux, celle de Blücher demeure, elle, largement capable de continuer la lutte, malgré sa défaite à Ligny le 16 juin. Et le Prussien n'est pas seul : 250 000 Autrichiens (et alliés), 225 000 Russes attendent de pied ferme l'armée française. Les espoirs de paix de Napoléon auraient alors reposé sur sa capacité à faire preuve de retenue : poursuivre les Anglais, faire face

aux Prussiens en leur infligeant rapidement une nouvelle défaite (difficile avec une armée déjà usée par Ligny et Waterloo), puis... s'arrêter et demander une paix dans les frontières de 1792. Sa position politique stabilisée à l'intérieur par la victoire de Waterloo, dont le régime aurait sans doute fait un nouvel Austerlitz, Napoléon aurait peut-être pu obtenir une paix fragile, surtout si la chute de Wellington avait amené au pouvoir un parti plus francophile à Londres (une possibilité alors réduite mais réelle). La France cependant n'aurait gagné qu'un répit : ni le tsar, ni le roi de Prusse, ni sans doute l'empereur d'Autriche — pourtant beau-père de Napoléon —

n'auraient supporté que l'Empereur demeure au pouvoir, tant celui-ci est pour eux le continuateur d'une Révolution française qu'ils haïssent à la mesure de la peur qu'elle leur inspire. Menaçants aux frontières, ils auraient sans doute cherché à réactiver en France même l'agitation monarchiste... avant de rouvrir les hostilités. La seule issue pour Napoléon aurait en fait résidé dans une alliance avec Londres, seule susceptible d'assurer une paix durable en permettant notamment d'espérer détacher l'Autriche des Russes et des Prussiens. Les constitutions de l'Empire, d'inspiration libérale, des signes de bonne volonté française

REponses

Pourquoi les puissances européennes ont-elles attaqué la France révolutionnaire de 1792 et pas celle de 1848 ?

PIERRE BATTAGLIA, PARIS (75)

Pour deux raisons principales. La première est que le caractère révolutionnaire de la Deuxième République ne dure pas. Après les insurrections du 22 au 25 février 1848 qui provoquent le départ du roi Louis-Philippe, les élections du 23 avril referment la porte révolutionnaire. Le nouveau régime est conservateur : une nouvelle tentative de soulèvement ouvrier à Paris, du 22 au 26 juin, est réprimée durement par le général Cavaignac, ministre de la Guerre [au moins 3000 tués, plus de 1500 fusillés, 11 000 condamnations...]. La deuxième raison est que, contrairement à 1792, la vague révolutionnaire balaye l'Europe entière ; ce qui incite les gouvernements à s'occuper, avant tout, de sauver leurs propres meubles, menacés à la fois par les revendications socialistes et la montée des nationalismes. En mars, des soulèvements mettent en difficulté les régimes monarchiques en Prusse et en Autriche-Hongrie (*ci-contre, barricades à Vienne le 26 mai*). La fin piteuse de la



DE AGOSTINI/LEEMAGE

royauté en France n'en provoque pas moins quelque nervosité à Londres, où l'on s'inquiète du revanchisme bonapartiste.

Fausse alerte : Napoléon III, qui restaure l'Empire un an après le coup d'État du 2 décembre 1851, regarde vers l'est. ■ P.G.

auraient peut-être permis avec le temps de passer outre la francophobie britannique, à condition que l'anglophobie française l'ait permis : en guerre depuis le début du XVIII^e siècle, les deux pays sont alors des ennemis jurés. La réussite d'une telle alliance par Napoléon III prouve qu'elle n'était pas inenvisageable. Mais il aurait fallu en 1815 à l'Empereur une bien habile diplomatie, appuyée sur une armée française profondément renouvelée — celle de 1815 est à plusieurs titres en retard sur ses adversaires — et sans doute de nombreuses concessions pour y parvenir. L'Europe pouvait-elle accepter Napoléon et ce qu'il représentait ? Rien n'est moins sûr. Reste qu'une victoire à Waterloo, seule, n'aurait pas résolu grand-chose ; elle aurait simplement ouvert à l'Empereur le champ des possibles. Une défaite une semaine plus tard aurait pu tout aussi rapidement le refermer. ■ B.B.

Y a-t-il eu des négociations préalables entre le Japon et l'Allemagne avant que le premier ne déclare la guerre à la seconde en août 1914 ?

DANIEL FORSANS, MARSEILLE (13)

Non. Au XIX^e siècle, les relations entre Japonais et Prussiens (puis Allemands) ne sont pourtant pas mauvaises : c'est le général prussien Meckel qui réforme et modernise l'armée nippone entre 1885 et 1888. Sa présence au Japon, même brève, contribue à la formation d'un parti pro-allemand assez durable, incarné notamment dans la personne du général (et plusieurs fois Premier ministre) Katsura Taro. Tout se

gâte ensuite. Non seulement Guillaume II qualifie-t-il en 1895 de « péril jaune » l'expansion japonaise mais les Allemands s'approprient en 1898 la baie chinoise de Kiao-Chau (Jiaozhou, au Shandong), face à la Corée sous influence nippone, avant de soutenir la flotte russe en 1905... Confronté au rapprochement franco-anglo-russe de 1907, Guillaume II essaie de renverser la vapeur. Le prince Heinrich,

frère du Kaiser, est envoyé aux funérailles de l'empereur Mutsuhito (Meiji Tenno), en juillet 1912. Trop timides, chimériques, ces tentatives sont vaines, d'autant que le pro-allemand Katsura meurt en 1913. Sans discuter, les Japonais adressent à Berlin un ultimatum le 14 août 1914, déclarent la guerre le 23 et mettent la main sur Kiao-Chau, objet de leur convoitise, dès le 7 novembre. ■ P.G.

Le mot : « une cagna »

Une cabane, un abri, dans l'argot militaire. Ce mot-là, comme beaucoup, nous vient des aventures coloniales de la France. Mais, pour une fois, pas de l'arabe ! Cagna est en effet la déformation de l'annamite *kai-nhà* « la maison ». Le mot arrive dans l'Hexagone en 1914 avec les premiers bataillons de tirailleurs annamites — en fait, des bataillons d'étape — recrutés dans le centre du Viêt Nam. ■

Pourquoi la Géorgie a-t-elle été envahie en 1921 alors que Lénine n'était pas d'accord ?

GERARD DESSOULES, AIX-EN-PROVENCE (13)

Erreur — Lénine est d'accord sur l'essentiel avec Staline : la Géorgie doit réintégrer le giron de la Russie, de gré ou de force, à un moment ou à un autre. Leur divergence tient à la tactique à employer. La Géorgie, indépendante depuis la chute de l'empire des Romanov en 1918, est le premier pays à se doter d'un gouvernement social-démocrate. Lénine, qui craint la réaction de l'Internationale socialiste, réclame à Staline une garantie de succès rapide de l'opération avec peu de « dégâts collatéraux ». L'Armée rouge envisage d'attaquer la Géorgie en mai 1920, mais l'offensive de l'armée polonaise en Ukraine l'oblige à différer son

plan. Lénine ordonne le retrait des troupes. Comme il ne souhaite pas une guerre sur deux fronts, le 7 mai 1920, il reconnaît l'indépendance de la Géorgie et signe des accords avec elle. Recul simplement tactique... Le 26 janvier 1921, suite à la trêve conclue avec la Pologne, le plénum du Comité central du parti bolchevik approuve l'entrée de l'Armée rouge en Géorgie. Le 16 février, les troupes de la 11^e armée et la cavalerie de la 13^e armée, sous le commandement de Boudienny, traversent la frontière. C'est une promenade militaire et, le 25 février, les bolcheviks proclament la République soviétique de Géorgie. ■ Y.M.C.L.

Comment les Espagnols ont-ils trouvé des alliés contre les Aztèques sans parler leur langue ?

ANTOINE MARTINEZ, LA MÈDE (13)

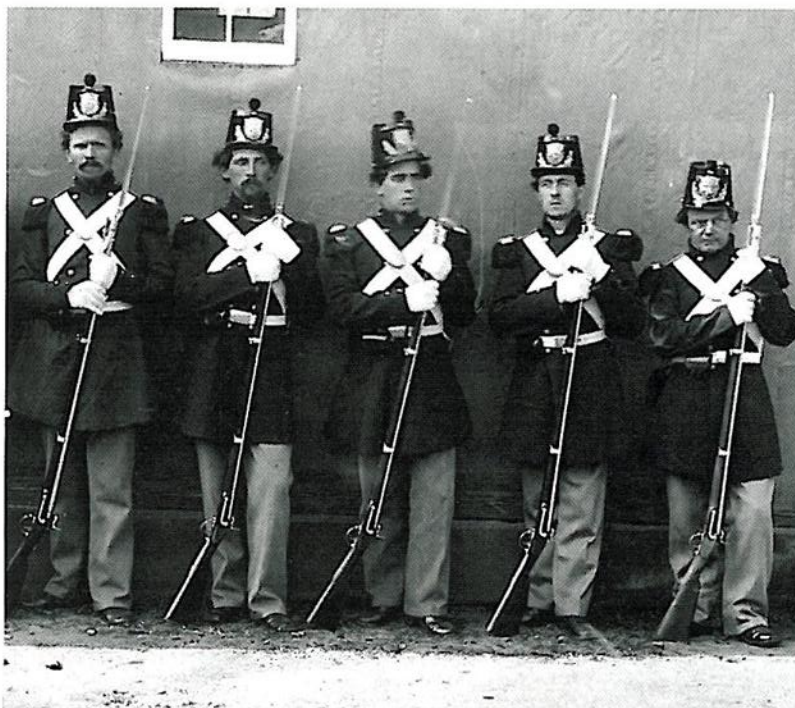


LEEMAGE

Hernan Cortés peut compter dès son arrivée en 1519 chez les Mayas sur deux interprètes. Le premier est Gerónimo de Aguilar, un moine franciscain naufragé en 1511 sur les côtes du Yucatán. Esclave des Mayas, Aguilar apprend leur langue et s'arrange pour rejoindre les Espagnols. Le second est une esclave d'origine noble d'une vingtaine d'années, de langue

nahuatl (celle des Aztèques), Malinalli — nom d'une déesse végétale, qui dérivera en « Malinche ». Offerte en cadeau aux Espagnols et rebaptisée par eux Marina, elle peut converser avec les peuples du Mexique central dans sa langue d'origine et en maya avec Cortés via Aguilar, avant

d'apprendre elle-même l'espagnol. À ses côtés (*voir ci-contre*) — et sans doute manipulé par elle —, Cortés va comprendre les jeux du pouvoir local et les exploiter. Devenue la maîtresse du conquistador à qui elle donne un fils, « Dona Marina » (probablement morte de la variole vers 1529) joue un rôle considérable, quoique difficilement appréciable, dans la conquête. ■ P.G.



Pourquoi le corps des marines a-t-il été créé ?

ALEXIS LE PAPE, DOUARNENEZ (29)

Le corps des marines américain, créé en 1775 pendant la guerre de l'Indépendance, répond au départ au besoin de disposer, sur les navires de guerre, d'un corps de soldats capables de remplir trois fonctions principales : fournir lors des combats navals des feux d'infanterie, pour viser les officiers adverses notamment ; servir de corps de débarquement et d'abordage, ou justement permettre de repousser les abordages ; enfin, tout aussi important à une époque où les marins hormis les officiers ne sont pas à proprement parler

des militaires, faire régner la discipline sur les navires (*ci-contre, marines avant la parade à l'époque de la guerre de Sécession*). Il s'agit d'une copie par les États-Unis des Royal Marines britanniques, créés en 1664 pour remplir des fonctions similaires. Et s'ils assurent aujourd'hui des missions bien plus variées, ce sont toujours les marines qui sont chargés de protéger les navires de l'US Navy contre les tentatives d'abordage et d'assurer la sécurité (et l'ordre) sur les grands bâtiments américains. ■ B.B.

Si Staline a vraiment réutilisé des camps nazis, pourquoi les Américains n'ont-ils rien fait ?

VINCENT DIDELOT

Les Soviétiques ont utilisé certains camps nazis surtout en 1945 et 1946 — donc, avant la guerre froide — comme camps de transit pour les prisonniers de la Wehrmacht, pour les civils allemands chassés de Prusse, de Poméranie, de Pologne et de Tchécoslovaquie et pour certains nazis de deuxième ou troisième ordre en attente de jugement. En revanche, Buchenwald, près de Weimar, a été converti en camp spécial N° 2 (photo) par le NKVD, la police politique soviétique. Entre 1946 et 1950, 28000 « indésirables » y ont été internés, dans des conditions dures, notamment du point de vue de l'hygiène. Plusieurs milliers y mourront,



RUE DES ARCHIVES/SZ PHOTO

dont des femmes et des enfants. Il ne s'agit pas alors d'un camp de travail, comme le Buchenwald nazi, mais d'un camp d'isolement. En 1950, après la fondation de la République démocratique allemande (RDA), le camp est fermé par les Soviétiques. Sachsenhausen, non loin de Berlin, présente une histoire très similaire. Quant aux Américains, il n'est pas juste de dire qu'ils n'ont rien fait. Ils ont lancé une violente campagne de presse contre l'existence de ces camps, campagne qui est largement à l'origine de leur fermeture. ■ J. L.



IMAGE TIRÉE DE « NAPOLEON » D'ABEL GANCE (1927).

Pourquoi Bonaparte Premier consul s'interdit-il de prendre la tête des armées tout en préparant la seconde campagne d'Italie ?

ANTONIN SAPÈDE, RAMONVILLE-SAINT-AGNE (31)

C'est vrai, la constitution de l'an VII interdit au Premier consul de diriger les armées. L'une des obsessions politiques de la Révolution était d'empêcher ce qu'on nommait alors le césarisme, c'est-à-dire la prise du pouvoir par un militaire

exerçant tous les pouvoirs, civils et guerriers. Bonaparte entendait donc donner des gages sur ce plan, pour éviter qu'il ne soit fragilisé politiquement à cette étape. Cela dit, rien dans cette constitution n'interdisait véritablement un tel cumul des

pouvoirs. En revanche, confier le commandement à Berthier permettait, vis-à-vis de l'extérieur, c'est-à-dire en l'occurrence des Autrichiens, de cacher l'importance et le rôle de l'armée de réserve avec laquelle il allait bientôt marcher. ■ L. H.



Hitler parlait-il ou lisait-il une autre langue que l'allemand ?

NICOLAS BOUCHARD, SAGUENAY, QUÉBEC

Non, Hitler ne parlait que l'allemand. Et comment aurait-il appris une autre langue ? Il a quitté l'école assez vite sur un échec et n'a jamais voyagé en dehors du monde alpin avant 1914. Sa seule escapade extérieure, c'est sur le front français en 14-18. À la différence de Mussolini, qui parle français, baragouine l'allemand et l'anglais, et voyage volontiers, Hitler (*ici vers 1925*) est enfermé dans son monde d'origine et ne manifeste pas d'intérêt pour les autres cultures européennes. Staline parle, lui, bien sûr russe et géorgien mais il sait aussi assez d'allemand pour lire des auteurs marxistes comme Kautsky et connaît le grec ancien, legs de ses études au séminaire de Tiflis. ■ Y.McL.



IMAGE TIRÉE DU JEU « MEDIEVAL TOTAL WAR »/SEGA

Le raid conjoint entre Ligue hanséatique et chevaliers teutoniques au Gotland en 1398 est-il un cas unique ?

YANNICK HARREL, MARBACHE (54)

Nous avons contacté le meilleur spécialiste français de l'histoire politico-militaire de l'ordre teutonique, Sylvain Gouguenheim, qui s'est lancé dans une petite recherche pour tenter de répondre à cette question particulièrement perverse, il faut bien le reconnaître, et il a confessé n'avoir rien trouvé. Il y a bien eu en 1431 un accord militaire censé durer dix ans entre l'ordre et six villes de la Hanse, dont Lübeck. Mais, en 1483, Paul de Rusdorf, le grand maître de l'ordre, refuse de l'appliquer et d'entrer en guerre aux côtés de la Hanse contre la Hollande.

En 1431-1435, l'ordre joue un rôle d'arbitre entre le Danemark et la Hanse. Dans la guerre de 1454-1466, la Hanse est restée neutre. S'il y a eu quoi que ce soit d'autre, cela ne devrait être que de faible importance. Si l'on veut creuser cette affaire, le seul livre traitant des rapports entre la Hanse et l'ordre teutonique s'arrête en 1410 (H.G. von Rundstedt, *Die Hanse und der deutsche Orden in Preussen bis zur Schlacht bei Tannenberg (1410)*, Weimar, 1937). Après, on n'a que des articles sur des points précis et dispersés. ■ L.H.

Les États-Unis voulaient-ils vraiment larguer une bombe A sur Diên Biên Phu ?

ANTOINE DEFFIN, CONCHES-EN-OUCHE (27)



En pleine bataille de Diên Biên Phu, alors que les Français sur place multiplient les appels à l'aide, les États-Unis envisagent en effet de mener une série de frappes atomiques tactiques contre les bases arrière du Viêt-minh, voire directement contre les positions d'artillerie qui encadrent la cuvette. Baptisée « Vulture », cette opération aurait été menée de bout en bout par les forces américaines : Paris n'a en effet à ce moment aucun appareil capable de lancer une arme atomique, et les frappes auraient dû être menées par

des bombardiers (*ici, un B-36*) ou plus probablement par des appareils de l'aéronavale américaine, depuis des porte-avions croisant dans le golfe du Tonkin. L'opération est bloquée cependant par le veto du Président Eisenhower, soucieux du coût politique d'une telle frappe : il ne désire pas se trouver engagé malgré lui dans un nouveau conflit interminable (la guerre de Corée vient à peine de se terminer), ni provoquer la Chine et l'URSS. Vulture avait pourtant l'appui du vice-président, un certain... Richard Nixon. ■ B.B.

La citation

« L'efficacité chez un général, les soldats sont en droit de l'attendre; son génie, ils sont en droit de s'en méfier. »

Field Marshal Wavell, in *Generals and Generalship*, 1941.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE

SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

1 AN | 6 numéros

29€

au lieu de 35,70€

SEULEMENT

soit 1 N° gratuit



HIER, TOUT COMMENCE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé!

compléter et retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE ABONNEMENTS - B400 - 60643 CHANTILLY CEDEX

OUI, je profite de cette offre exceptionnelle: je m'abonne à *Guerras&Histoire* pour 1 an (6 numéros) pour seulement 29€ au lieu de 35,70€ soit 1 numéro gratuit. [40493]

Je préfère m'abonner pour 2 ans (12 numéros) pour 55€ seulement au lieu de 71,40€ soit 2 numéros gratuits. [40501]

Mes coordonnées :

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse _____ Code postal _____ Ville _____
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

Tél _____ E-mail _____

Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerras&Histoire* (Groupe Mondadori)

Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal
à l'ordre de *Guerras et Histoire*

CB _____

Date d'expiration _____ Cryptogramme _____

Les 3 chiffres au dos de votre CB.

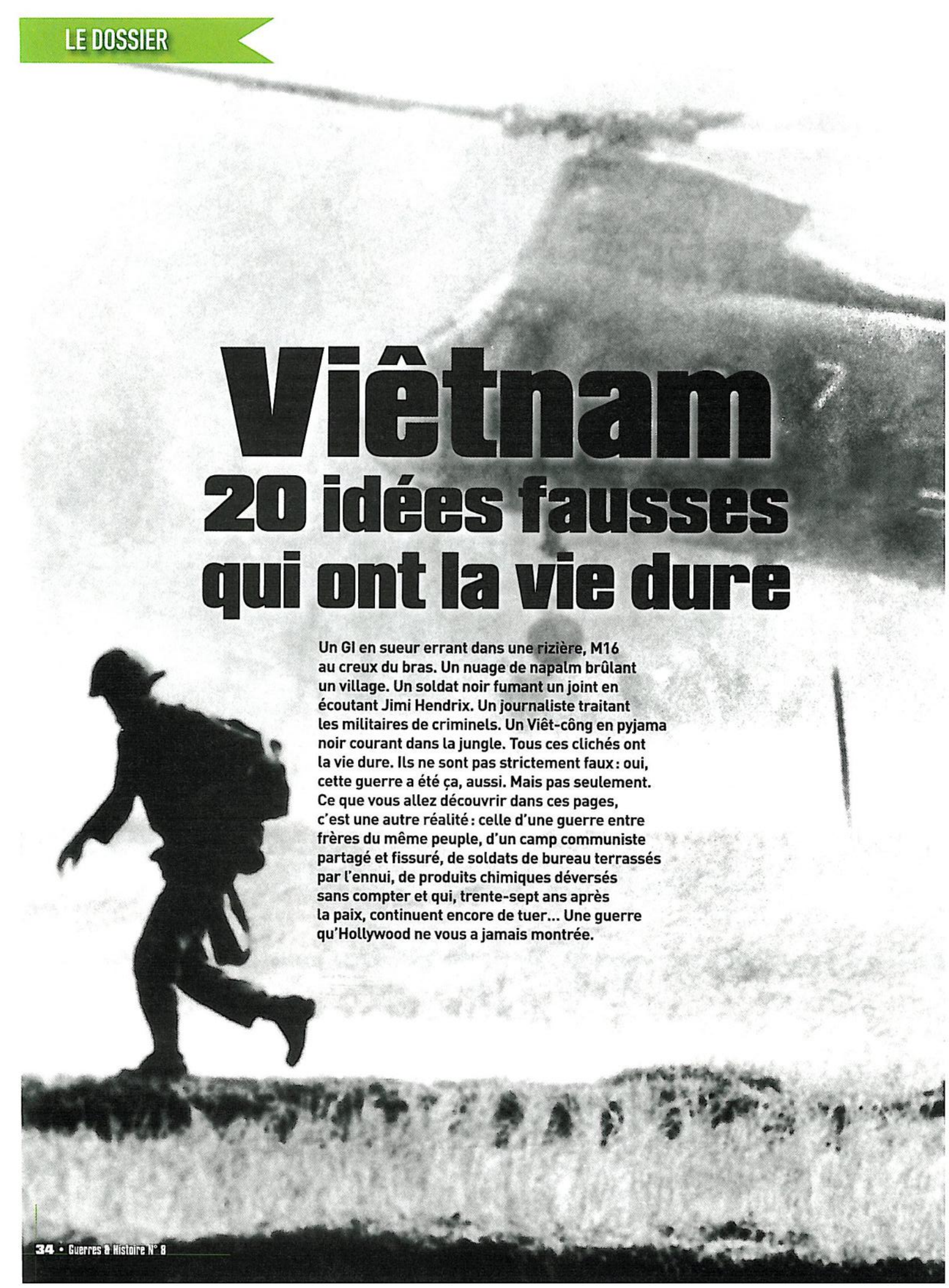
Date et signature obligatoires

*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1^{er} abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 30/11/2012. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerras et Histoire* au prix de 5,95 € (frais de port non inclus). Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin.

Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Viêtnam

20 idées fausses qui ont la vie dure



Un GI en sueur errant dans une rizière, M16 au creux du bras. Un nuage de napalm brûlant un village. Un soldat noir fumant un joint en écoutant Jimi Hendrix. Un journaliste traitant les militaires de criminels. Un Viêt-công en pyjama noir courant dans la jungle. Tous ces clichés ont la vie dure. Ils ne sont pas strictement faux : oui, cette guerre a été ça, aussi. Mais pas seulement. Ce que vous allez découvrir dans ces pages, c'est une autre réalité : celle d'une guerre entre frères du même peuple, d'un camp communiste partagé et fissuré, de soldats de bureau terrassés par l'ennui, de produits chimiques déversés sans compter et qui, trente-sept ans après la paix, continuent encore de tuer... Une guerre qu'Hollywood ne vous a jamais montrée.



L'hélicoptère appartient bien aux marines, mais ces soldats sont sud-vietnamiens ! En dépit de l'omniprésence des GI's sur le grand écran, la guerre a été avant tout une affaire fratricide. L'US Army, même à son engagement maximal de 1968, reste largement minoritaire.

Le piège de la surenchère

Par Pierre Grumberg

Comment sortir du piège qu'ils se sont eux-mêmes tendu sans y laisser la main ? C'est le dilemme impossible à résoudre pour les États-Unis durant toute la guerre du Viêt Nam. En dépit de plusieurs opportunités, ils n'ont pas choisi de stopper ce fol engrenage à temps. Et l'Amérique a fini par se résoudre à se couper le bras. Bien tard.

1 – La cordée

Quoi de plus inoffensif que les dominos ? Et pourtant le jeu disputé par les États-Unis sur le tapis vert du Viêt Nam a coûté sans doute plus de 3 millions de morts... Pour Washington, tout commence le 1^{er} octobre 1949, à Pékin. Ce jour-là, Mao proclame la naissance de la République populaire de Chine : les communistes ont pris un sérieux ascendant en Extrême-Orient. À peine un an plus tard, la Corée du Nord se lance à l'assaut du Sud... Et les Américains, qui détestent les empires coloniaux, regardent soudain la guerre que

mène la France en Indochine d'un air inquiet. À qui le tour ? L'Asie entière va-t-elle dévisser dans l'abîme communiste ? Dès l'été 1950, le Président Truman dépêche fonds, matériel et conseillers à Saïgon. Trop tard. Lorsque le Président Eisenhower prononce son fameux discours sur **la théorie des dominos** [voir p. 38]

le 7 avril 1954, Diên Biên Phu est déjà condamné, et rien ne peut le sauver. Une fois la « paix » de Genève signée et le Viêt Nam coupé en deux, les Français décampent et Washington ne peut que soutenir leur héritier indirect, Ngô Đình Diêm. Si son anticommunisme est irréprochable, Diêm se révèle, hélas, un piètre homme d'État. Pour les soustraire à l'influence de ceux qu'il baptise avec mépris « *Việt-công* » [voir p. 42], Diêm déplace les paysans dans des « hameaux stratégiques », mesure calamiteuse car elle arrache les Vietnamiens au sol vénéré où sont enterrés leurs ancêtres. Corrompue, prédatrice, l'armée de Diêm, équipée et entraînée par les conseillers américains, se fait étriller régulièrement par une guérilla florissante. Quand Diêm, catholique fanatique, s'attaque à l'été 1963 aux bouddhistes — majoritaires dans le pays —, le Président Kennedy l'abandonne. Diêm est assassiné... Ni Washington, ni les généraux qui se chamaillent de putsch en putsch ne rattraperont jamais le déficit de légitimité originel du régime de Saïgon.

2 – L'escalade

Kennedy assassiné lui aussi, c'est au vice-président Johnson de décider quoi faire du domino branlant dont il hérite au Viêt Nam. Que choisir ? Les élections de l'automne 1964 approchent, et son rival républicain, Barry Goldwater, agite contre lui la menace communiste. Le 3 août 1964, saisissant au bond « l'agression » douteuse et amplement provoquée

du destroyer *Maddox* dans le golfe du Tonkin, Johnson lâche son aéro-navale sur le Nord-Viêt Nam. Le geste lui vaut les pleins pouvoirs et une élection triomphale en novembre. L'Amérique peut encore reculer, souligne en janvier 1965 le secrétaire à la Défense, Robert McNamara. Mais le Président a choisi la guerre. Sur

la demande du général Westmoreland, commandant des « conseillers » sur place et responsable des bases aériennes qui fleurissent çà et là, Johnson envoie un premier contingent de 3 500 marines, tandis que l'USAF lance Rolling Thunder (« Tonnerre roulant »), une opération de bombardement massif du Nord.

3 – Le sommet

En novembre 1965, l'US Army est engagée dans de gigantesques missions hélicoptères et compte déjà 180 000 hommes sur place. Bientôt, Johnson envoie les B-52 écraser le Nord sous les bombes, tandis que se déroulent d'énormes opérations de « recherche et destruction » : Cedar Falls, en janvier 1967, implique 30 000 Américains et Sud-Vietnamiens. Aux États-Unis, où la conscription touche des millions de jeunes hommes (dont un faible pourcentage se battra vraiment, voir p. 48), l'opinion reste confiante. Mais les analystes du Pentagone sont sceptiques. Bien des coups portés, s'ils font parfois mal, sont stériles : sitôt les GI's partis, l'ennemi revient... Les pertes grimpent : 6 000 morts en 1966, 11 000 en 1967. À Washington, McNamara, en proie au doute, démissionne. Westmoreland, lui, entre deux demandes d'effectifs supplémentaires, promet des lendemains qui chantent : « *L'ennemi en est réduit à des tactiques désespérées pour tenter d'obtenir la victoire militaire et psychologique, et il n'a fait qu'échouer dans ses tentatives.* » Pourquoi ne pas lui faire confiance ?

« *Faites la guerre, pas l'amour...* » L'Amérique la fait, la guerre, bien avant son début officiel. Dans *Un Américain bien tranquille*, le romancier britannique Graham Greene en décrit le programme dès 1955 : la quête chimérique d'une troisième voie, entre communisme et colonialisme.



Début 1965, l'Amérique peut encore reculer. Mais Johnson a choisi la guerre.

UNE GUERRE SANS FRONT

À la différence de la guerre de Corée, la guerre du Viêt Nam combine un combat de guérilla permanent entrecoupé par des offensives conventionnelles plus rares. Le tout se déroule sur la quasi-totalité du territoire de la République du Viêt Nam (RVN, au sud), avec, après 1970, une extension temporaire des combats aux pays voisins, Cambodge et Laos. Quatre éléments clés concentrent l'attention des stratèges.

- Avant tout, la « piste Hô Chi Minh », artère vitale qui, par le Laos et le Cambodge (la « piste Sihanouk »), alimente la lutte armée du Nord au Sud. Copieusement bombardée, et même cible d'attaques terrestres en 1970, la piste ne sera jamais interrompue.








- Deuxième élément clé : la région de Saïgon. C'est là que se trouvent les bases américaines géantes de Long Binh et Tân Sơn Nhut, ainsi que les grandes masses de population et la capitale, autant d'objectifs prioritaires pour le Viêt-cong.

- Troisième élément clé : la région frontalière entre Nord et Sud, barrée par une zone en principe démilitarisée (la DMZ). Passage obligé en cas d'invasion, la région de Quang Tri y couvre la ville importante de Hué et la grande base de Da Nang, tandis que le camp de Khê Sanh menace la piste Hô Chi Minh toute proche.

- Enfin, au centre du pays, se trouve la région des hauts plateaux et les villes de Dak To et Pleïku, dont le contrôle couperait la RVN en deux.

Fort logiquement, ces trois régions sont celles que cible le Nord en autant d'offensives (1968, 1972 et 1975), la dernière étant décisive. Parallèlement à cette guerre terrestre se déroule une seconde guerre, purement aérienne celle-là. Elle est menée au-dessus du Nord depuis les porte-avions postés au large de la DMZ ainsi que depuis les bases de Thaïlande (notamment à Nakhon Phanom, nid d'opérations spéciales) et de la RVN.



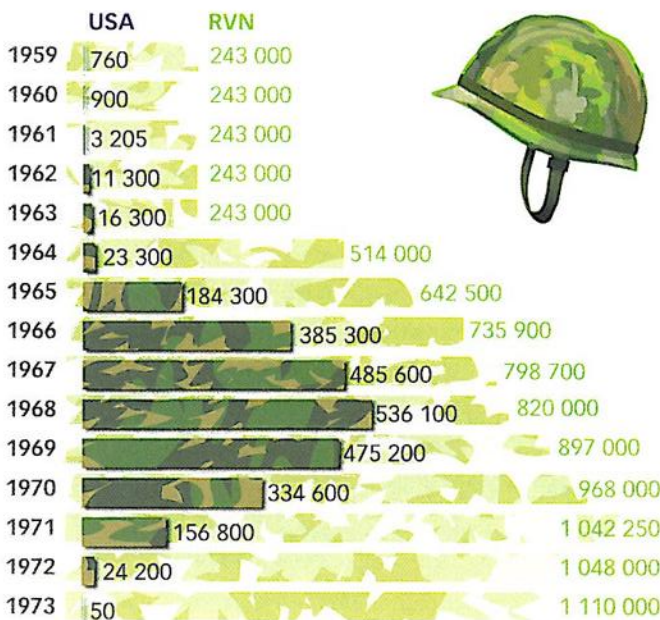
-  Bases aériennes nord-vietnamiennes
-  Bases aériennes américaines
-  Quartiers généraux américains
-  Groupes aéronavals américains
-  Principales batailles terrestres
-  Campagnes de bombardement aérien américaines
-  Itinéraire d'approvisionnement communiste

La **théorie des dominos** est formalisée le 7 avril 1954 dans un discours du Président Eisenhower dans lequel il explique que chaque pays qui tombe entre les mains communistes risque d'entraîner ses voisins dans sa chute.

Le **Tết** (*Tết Nguyên Dan*) célèbre la nouvelle année. C'est la principale fête nationale vietnamienne dont la date fluctue entre le 21 janvier et le 20 février en fonction du calendrier chinois.

4 - La chute

Fin janvier, moins d'un mois après le rapport triomphaliste de Westmoreland, les Américains tombent de leur chaise. L'ennemi soi-disant vaincu assiège le camp de Khé Sanh puis se rue en pleine fête du **Tết** sur tous les points du Sud en même temps ! L'offensive, vite écrasée par une armée US au faite de sa puissance, est pour Hanoi un désastre monumental. Mais la duplicité des dirigeants américains est révélée au grand jour, et leur popularité s'écroule. La guerre n'est plus gagnable... Johnson renonce à la présidence et choisit enfin de négocier. Son successeur Nixon, élu à la fin de l'année en promettant « la paix dans l'honneur », va multiplier les gestes agressifs pour forcer Hanoi à la table des négociations. Mais il s'agit bien de sortir du bourbier. D'abord, retirer les boys en confiant le combat aux Vietnamiens : le retrait démarre dès 1969. Ensuite, préférer le poker diplomatique aux dominos : Nixon abat un carré d'as en visitant Mao début 1972. Ce rapprochement spectaculaire, joint à la sécurisation de l'Indonésie dès 1968 par Suharto, réduit le Vietnam à un appendice sans importance. Si l'armée de Saigon (*voir p. 47*) prouve encore en 1972 qu'elle a des dents en brisant une nouvelle offensive, la partie est finie. Hanoi a gagné (*voir p. 54*)... Mais à quel prix ? ■



LES AMÉRICAINS N'ONT PAS COMBATTU SEULS

Au total, 8,74 millions d'Américains ont été impliqués dans la guerre. Mais seuls 3,4 sont allés en Asie du Sud-Est (notamment en Thaïlande), dont 2,6 au Vietnam. Sur ceux-là, 10 à 25 % ont réellement combattu aux côtés d'une énorme armée sud-vietnamienne et de contingents issus de nombreux pays (*voir p. 44*) : Coréens, Philippins, Thaïlandais, Australiens, etc. Le million et demi d'hommes engagés en 1968 n'a pourtant pas suffi.

1950-1975 : 25 ans d'engagement américain

1858-1896 : Conquête française de l'Indochine.

19 mai 1941 : Fondation du Viêt-minh.

1945

2 septembre : Le Japon capitule. Hô Chi Minh proclame la République démocratique du Vietnam (RDVN).

5 octobre : Les Français reprennent l'Indochine en main depuis Saigon.

1946

12 septembre : Échec des négociations de Fontainebleau entre France et Viêt-minh. Début de la guerre d'Indochine.

1950

25 juin : Début de la guerre de Corée.

26 juillet : Le Président Truman offre 15 millions de dollars d'aide à la France.

27 septembre : Le *Military Assistance Advisory Group* (MAAG) américain s'installe à Saigon.

1953

20 janvier : Eisenhower Président.

1954

7 mai : Défaite française à Diên Biên Phu.

21 juillet : Accords de Genève et fin de la guerre d'Indochine. Vietnam divisé en deux : Viêt-minh au nord, État dirigé par l'empereur Bao Dai au sud.

1955

Janvier : Première livraison d'armes américaine au Sud-Vietnam.

23 octobre : Diêm renverse Bao Dai et fonde la République du Vietnam (RVN).

Décembre : Réforme agraire sanglante au Nord-Vietnam.

1956

Janvier : Répression anticommuniste au Sud. Diêm et Hô refusent les élections prévues à Genève.

1957

Octobre : Offensive terroriste du Viêt-minh au Sud.

1959

Mars : Hô proclame son intention de reconquérir le Sud. Début officiel de la guerre du Vietnam.

Mai : Les infiltrations du Nord via la « piste Hô Chi Minh » commencent.

8 juillet : Premiers morts américains.

1960

20 décembre : Fondation à Hanoi du Front national pour la libération du Vietnam (FNL).

1961

20 janvier : Kennedy Président, McNamara, secrétaire à la Défense. **Mai** : Les forces spéciales US appuient la « contre-insurrection » du Sud.

1962

6 février : Le MACV (*Military Assistance Command, Vietnam*), future appellation du corps expéditionnaire américain, remplace le MAAG.

Mars : Début du regroupement des villageois sud-vietnamiens en « hameaux stratégiques ».

23 juillet : Déclaration de neutralité du Laos qui interdit toute ingérence étrangère, violée immédiatement par le Nord.

1963

3 janvier : Défaite du Sud à Ap Bac.

Mai-août : Répression des bouddhistes au Sud.

2 novembre : Coup d'État militaire du général Duong Van Minh à Saigon. Diêm assassiné.

22 novembre : Kennedy assassiné à Dallas, le vice-président Johnson devient Président.

1964

1^{er} juillet : Le général Westmoreland commandant en chef du MACV.

2-3 août : « Incident du golfe du Tonkin » et « attaque » du destroyer américain *Maddox* devant Haiphong. En représailles, la Navy bombarde le Nord.

7 août 1964 : Le Congrès donne les pleins pouvoirs au Vietnam à la Maison Blanche.

14 octobre : Brejnev remplace Khroutchev au Kremlin.

1^{er} novembre : Première attaque directe du FNL contre une base américaine à Biên Hoa.

3 novembre : Johnson élu Président.

1965

6 février : Attaque de la base américaine de Pleiku. Johnson approuve le bombardement massif du Nord-Vietnam.

8 mars : Débarquement de 3500 marines destinés à protéger la base de Da Nang.

2 mars : Opération Rolling Thunder, bombardement du Nord-Vietnam et de la piste Hô Chi Minh.

18 juin : À Saigon, un nouveau coup d'État donne le pouvoir à Ky et Thiêu.
18 août : Opération Starlite, première offensive majeure au sol, victoire à Chu Lai.
14-17 novembre : Victoire américaine dans la vallée de la Drang.

1966
28 janvier : Première opération Search and Destroy à Bon Son.
12 avril : Premier raid des B-52 contre le Nord.

1967
22 février : Junction City, plus grande opération américaine de la guerre.
20 avril 1967 : Port de Haiphong bombardé pour la première fois.
3 septembre : Élections au Sud. Thiệu président, Ky vice-président.
29 novembre : Démission de Robert McNamara.

1968
21 janvier-8 avril : Siège de Khé Sanh.
31 janvier : Le Nord lance l'offensive du Têt.
2 mars : Défaite du Nord à Hué.
16 mars : Massacre de My Lai.
31 mars : Johnson renonce à la présidence et offre des négociations à Hanoi.
10 mai : Débuts des pourparlers à Paris.
1^{er} juillet : Le général Abrams remplace Westmoreland.
31 octobre 1968 : Fin de Rolling Thunder pour faciliter les négociations.
5 novembre : Nixon élu Président, Kissinger est conseiller diplomatique.

1969
17 mars : Opération Menu, bombardement secret massif du Cambodge.
10-20 mai : Bataille de Hamburger Hill, abandon des opérations Search and Destroy.
8 juin : Le Président Nixon annonce la « vietnamisation » de la guerre et le retrait américain.
2 septembre : Mort de Hô Chi Minh.

1970
18 mars : Au Cambodge, Lon Nol, proaméricain, chasse le prince Sihanouk.
30 avril : Attaque américaine et sud-vietnamienne au Cambodge en soutien à Lon Nol.
4 mai : La garde nationale tue quatre étudiants sur le campus de la Kent State University.
3 juin : Offensive du Nord contre Lon Nol.
30 juin : Retrait américain du Cambodge.

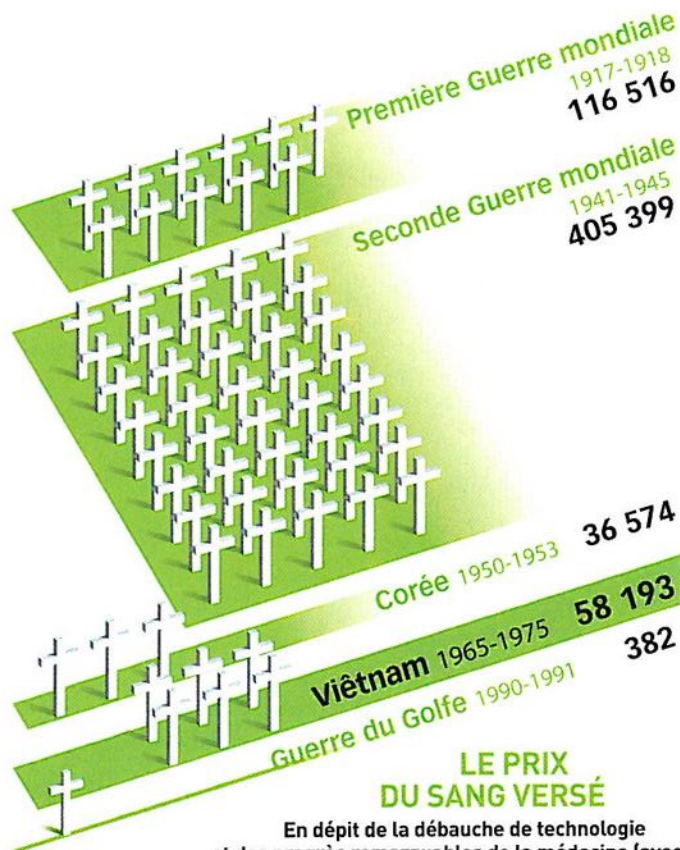
1971
30 janvier-6 avril : Échec de l'opération Lam Son 719 contre le Nord au Laos.
3 octobre : Thiêu, seul candidat, réélu.

1972
21-28 février : Nixon rencontre Mao en Chine.
30 mars : « Offensive de Printemps » du Nord au Sud.
4 avril : Riposte de l'USAF contre l'offensive. Raids de B-52 sur le Nord.
13 avril-20 juillet : Défaite nord-vietnamienne d'An Loc.
9 mai-22 oct. : Linebacker I, minage des ports et pilonnage du Nord.
22-30 mai : Nixon rencontre Brejnev.
17 juin : Arrestation de cambrioleurs dans l'immeuble du Watergate.
19 juillet : Contre-offensive victorieuse du Sud.
8 octobre : À Paris, accord entre Kissinger et son homologue nord-vietnamien Lê Duc Tho. Thiệu refuse le compromis.
7 novembre : Nixon réélu.
30 novembre : Retrait complet des troupes de combat US. Ne reste que 16 000 conseillers.
13 décembre : Rupture des discussions à Paris. Nixon ordonne de faire pression en bombardant le Nord.
18-29 décembre : Opération Linebacker II, raids massifs des B-52.

1973
27 janvier : Accords de Paris entre Hanoi, FNL, Saigon et États-Unis. Dernier mort américain. Cessez-le-feu.
1^{er} avril : Libération du dernier prisonnier américain.
Juillet : Les Américains déminent Haiphong.
14 août : Fin des bombardements américains au Cambodge.

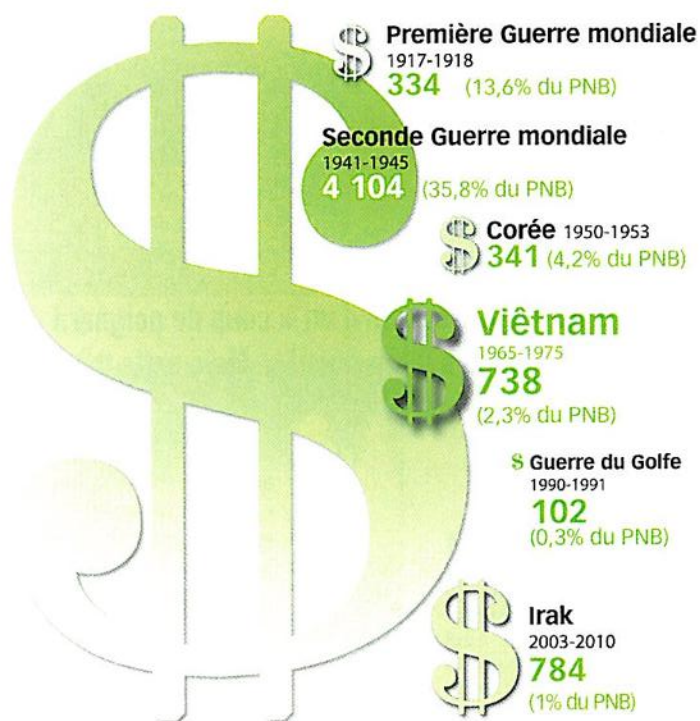
1974
9 août : Démission de Nixon suite au Watergate.
13 décembre : Hanoi attaque au Sud. Les Américains protestent.

1975
10 mars : Offensive du Nord au centre du Sud-Vietnam. L'armée de Saigon se désintègre.
25 mars : Chute de Hué.
30 mars : Chute de Da Nang.
17 avril : Phnom Penh tombe aux mains des Khmers rouges.
21 avril : Thiệu démissionne et se réfugie à Taiwan.
30 avril : Chute de Saigon.
Fin de la guerre.



LE PRIX DU SANG VERSÉ

En dépit de la débauche de technologie et des progrès remarquables de la médecine (avec la quasi-généralisation des évacuations par hélicoptère), la proportion des pertes paraît importante au Vietnam : 2,2 % de tués sur l'effectif engagé localement, contre 2,5 % à la Seconde Guerre mondiale. Il faut compter en outre 153 303 blessés. Attention toutefois : 18,5 % des tués ne le sont pas au combat.



En milliards de dollars 2011
(Pourcentage du PNB pour l'année d'effort maximum)

UNE GUERRE QUE L'AMÉRIQUE PEUT S'OFFRIR

Converties en dollars actuels, les dix années d'engagement maximum de l'Amérique au Vietnam ne coûtent que 65 % des 1 147 milliards de dépenses dans les grandes opérations militaires du XXI^e siècle, Irak et Afghanistan. À l'époque de Nixon, la puissance économique et industrielle du pays est telle que les dépenses maximales, en 1968, n'excèdent pas 2,3 % du PNB.

La République du Viêt Nam (RVN) est proclamée le 26 octobre 1955 à la suite du putsch fomenté par Ngô Đình Diêm (1901-1963), alors Premier ministre de l'État du Viêt Nam (Viêt Nam du Sud) hérité des Français par l'empereur Bao Dai après la partition décidée aux accords de Genève en 1954. La RVN disparaît en 1975 avec la prise de Saïgon par les troupes de la République démocratique du Viêt Nam (RDVN, Viêt Nam du Nord).

Le terme **Viêt-cong** est une appellation péjorative (abréviation de *Viêt công san*, « communiste au Viêt Nam ») inventée au Sud-Viêt Nam vers 1956 pour qualifier d'abord tous les opposants au régime de Ngô Đình Diêm, communistes ou non, puis à partir de 1960, les combattants de l'armée du Front national de libération (FNL), émanation du PCV au Sud-Viêt Nam (voir p. 50).

manifestations permanentes, les parlementaires américains n'auraient pas donné à Nixon et à ses généraux les moyens dont il avait besoin pour réussir la transition.

Les Américains se priveraient ainsi du bénéfice de nouveaux succès militaires. D'abord la désorganisation par air et par terre (notamment au Cambodge en 1970) du trafic sur la piste Hồ Chi Minh. Ensuite et surtout, l'écrasement par l'aviation américaine de l'offensive de grand style lancée par Hanoi pour envahir le Sud à Pâques 1972. Mais le Congrès plante le clou dans le cercueil de la victoire en interdisant à l'USAF d'appuyer l'armée sud-vietnamienne. Un repli d'autant plus mal compris que l'agressivité paye : le recul de Hanoi concrétisé par les accords de Paris (voir p. 39) a été obtenu à la suite du pilonnage dévastateur du Nord lancé autour de Noël 1972 avec l'opération Linebacker II. Sans ses états aériens, la RVN branlante n'a plus qu'à s'effondrer sous le nouveau coup de boutoir asséné par Hanoi en avril 1975...

Réécriture biaisée des faits

Tout ce raisonnement s'appuie certes sur des faits. Mais ils sont donnés partiellement ou sous un jour tendancieux, en évitant d'aborder les véritables problèmes de la conduite américaine de la guerre que révèlent aujourd'hui les historiens (voir p. 57

bibliographie). Cette conduite de la guerre, avant l'offensive du Têt, par l'administration Johnson — principale cible des tenants de la thèse de la victoire perdue — mérite d'être réévaluée, et son caractère « désastreux » sur l'efficacité américaine largement relativisé. D'accord, l'opération Rolling Thunder de bombardement du Nord-Viêt Nam de 1965 à 1968 est bel et bien microgérée, mais avant tout par les militaires eux-mêmes. C'est au Pentagone et par le *Joint Staff* (l'État-Major des armées) que sont rédigés

les catalogues d'objectifs, et, en dépit des bornes supposées imposées par la Maison Blanche, toutes les cibles repérées en 1965 seront frappées, souvent plusieurs fois, avant l'interruption des bombardements en 1968. L'idée que Washington a nui à l'efficacité est donc à revoir. L'autre reproche majeur adressé à l'équipe Johnson, le déploiement trop lent des forces terrestres, ne doit rien à la timidité politique mais tout aux difficultés logistiques. Les ports du Sud-Viêt Nam ne peuvent simplement recevoir en une fois le demi-million de soldats américains qui finira par y être stationné ! Il faut en outre construire bases et dépôts, dans un contexte

où nul n'envisage de transiger sur le confort du soldat (voir p. 44). La lecture de l'offensive du Têt comme une « trahison médiatique » est tout aussi biaisée. D'abord, l'érosion du soutien à la guerre est sensible dès 1966-1967, par simple lassitude : la guerre au Viêt Nam, et plus largement en Indochine, occupe l'actualité depuis la fin des années 1940, et l'intervention américaine a débuté, bien que discrètement, depuis près d'une décennie. En outre, c'est avec bienveillance que les grands médias

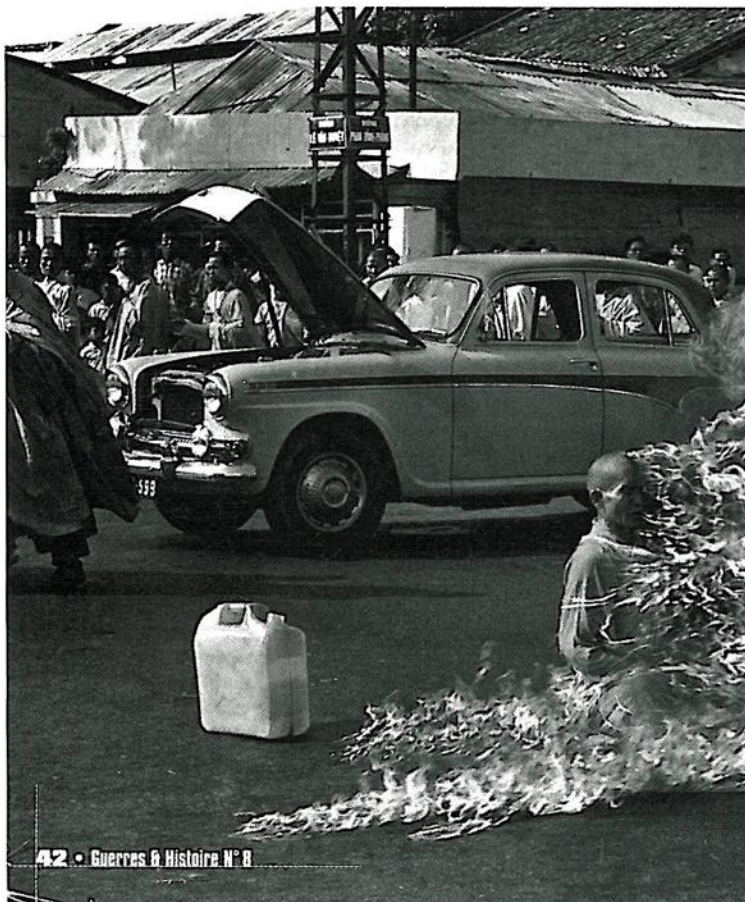
américains relaient en réalité le discours officiel pendant la majeure partie du conflit. Mais les images prises sur le vif en 1968 sont justement en tel décalage avec le triomphalisme des décideurs politiques et militaires, Johnson et Westmoreland en tête, qu'ils sont victimes de

leur propre propagande dès lors que les faits ne collent plus au discours... L'indécision — ou l'indifférence — de nombre d'Américains se mue alors en franche hostilité.

Gardez-moi de mes amis...

Enfin, l'assertion défendue par l'administration Nixon, selon laquelle la guerre gagnée en 1972 a été perdue par le Congrès, résiste encore moins

Le décalage entre discours officiel et images attise l'hostilité de l'opinion.



Le moine bouddhiste Thich Quang Duc s'immole par le feu, le 11 juin 1963, pour protester contre les persécutions du président sud-vietnamien Ngô Đình Diêm, soutenu par Washington. La photo de Malcolm Browne, largement diffusée en Occident, aurait contribué directement à la chute de Diêm, assassiné le 2 novembre 1963. En fait, les Américains s'inquiètent déjà depuis la fin 1961 des performances militaires désastreuses de leur allié et réfléchissent à son remplacement.



que toutes les autres à un examen approfondi: en supposant que la guerre se limite à un affrontement entre États-Unis et Nord-Vietnam, elle remet la place centrale jouée par la RVN dans l'issue du conflit. Car c'est par et à Saigon que la guerre a été perdue. Dictature militarisée instable et vénale, l'État sud-vietnamien n'a jamais su se réformer pour asseoir sa souveraineté sur son territoire, obéissant d'emblée toute tentative de conquérir les cœurs et les esprits de la population. Impossible dans ces conditions de s'attirer la loyauté des Sud-Vietnamiens: même lorsque les Américains parviennent à éradiquer d'une région l'appareil socio-politico-militaire du **Viêt-công**, ils n'ont bien souvent personne à qui transférer l'autorité chèrement acquise: fonctionnaires et soldats sud-vietnamiens, quand ils ne sont pas corrompus, sont aux abonnés absents.

Malgré d'authentiques réussites obtenues localement, comme avec les marines dans le Nord qui « logent » dans les villages de petites unités et encadrent des milices d'autodéfense, ou à partir de 1970 sous l'impulsion du général Abrams dans le delta du Mékong et le centre de la RVN, l'addition de cent villages ne fait pas un pays: la corruption du gouvernement central n'ayant pas diminué, la cohésion d'ensemble demeure minimale. Son effondrement, évité de justesse en 1972 par le « corsetage » aérien

américain, est brutal en 1975 quand les bombes des B-52 ne peuvent plus compenser les lacunes de Saigon. Tout cela, Washington s'efforce de ne pas le voir. Plus les États-Unis se laissent entraîner dans l'américanisation, plus ils s'empêtrent dans un borborygme sans issue: en envoyant toujours plus d'aide aux différents gouvernements de la RVN avant même l'engagement massif de 1964 et surtout sans aucune contrepartie, ils se privent dès le départ de tout levier efficace sur leur « allié ».

Le contexte local ignoré

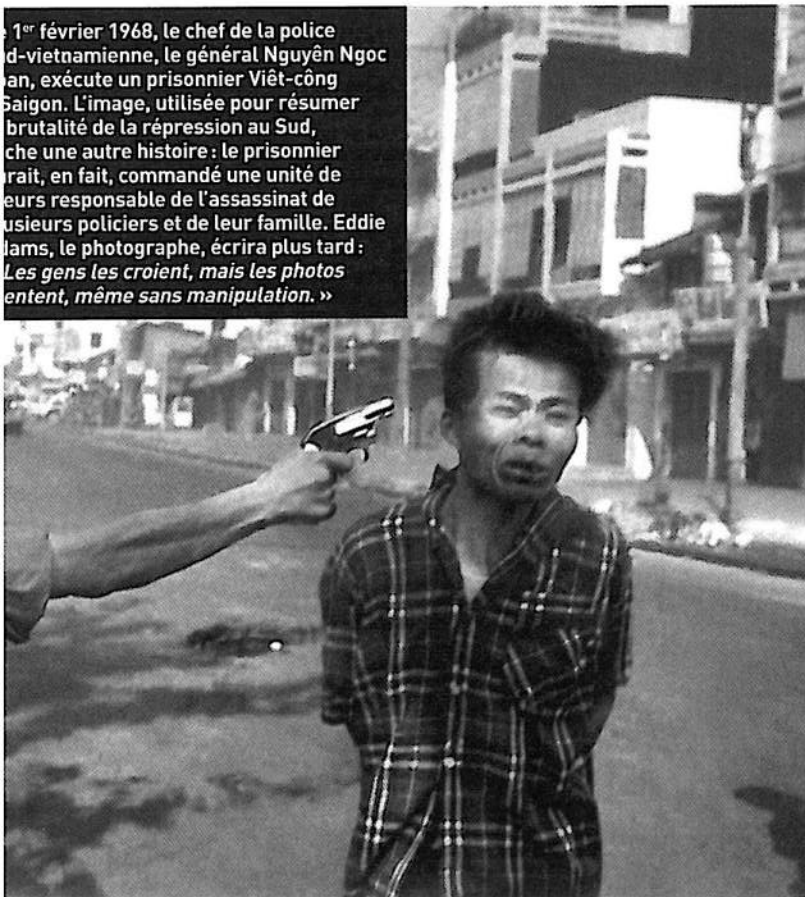
Dans ces conditions, la victoire américaine tient de l'impossible. Les fautes commises par les décideurs, militaires et civils, à Washington ou sur place, ne viennent que s'ajouter à une guerre où les États-Unis se laissent piéger par Saigon sans savoir où ils vont. Guidés par la volonté d'éviter la chute de la RVN dans le camp communiste — vu de Washington, ce conflit n'est qu'un front parmi d'autres de la guerre froide —, ils négligent de formuler une stratégie adaptée non à la lutte contre l'influence soviétique ou chinoise (surévaluée pour Hanoi) mais au contexte vietnamien des années 1960. Dans l'ignorance totale de ce contexte, minimisant ainsi la dimension nationaliste d'une guerre de réunification des deux Viêtnam, les États-Unis ne savent dès lors réagir à un échec,

■ Westmoreland: de l'erreur de casting au coupable idéal

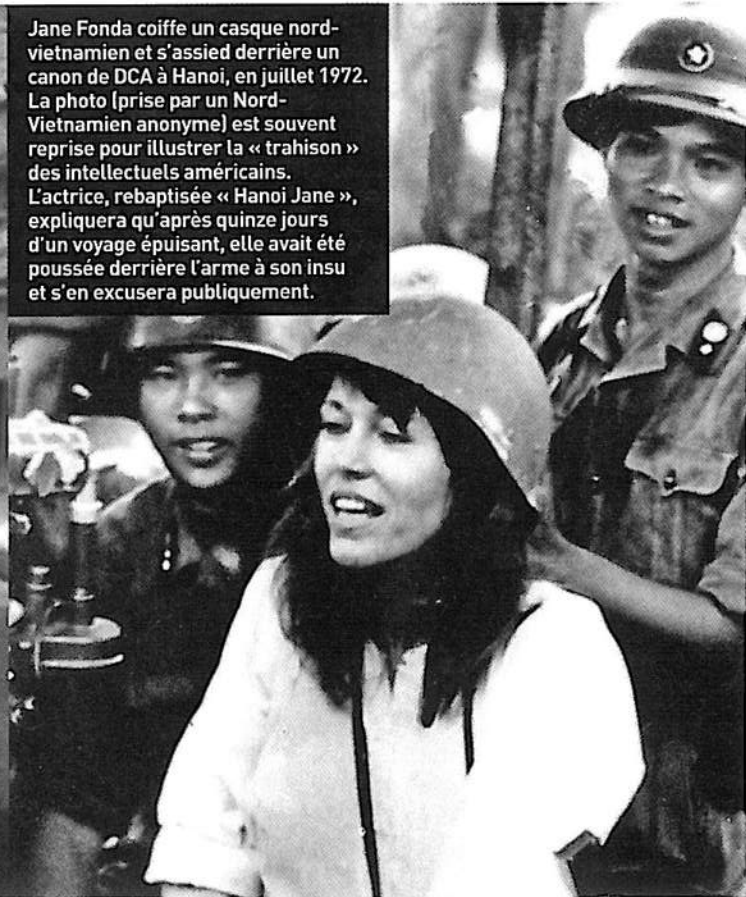
Artilleur, vétéran de la Seconde Guerre mondiale, élève après guerre de la Harvard Business School, William Westmoreland (1914-2005) commande de 1964 à 1968 le *Military Assistance Command, Vietnam (MACV)*, les forces américaines au Sud-Vietnam. « *Cadre supérieur d'entreprise en uniforme* », selon la formule de l'historien Stanley Karnow, « Westy » est un bon administrateur mais ni un stratège ni un tacticien à la hauteur. Imperméable au contexte politique local, obstiné à planifier de grandes opérations aux résultats incertains, il aggrave certes l'enlisement. Mais il n'est pas plus coupable que ceux qui l'ont nommé à ce poste ou que ses subordonnés. Le général le plus décrié de l'histoire contemporaine des États-Unis est surtout un bouc émissaire bien pratique pour une faute collective.

somme toute prévisible, que par une fuite en avant: plus d'hommes, plus de tonnes de bombes, plus de cibles frappées... Cette perception quantitative du conflit sous-tend jusqu'à aujourd'hui son analyse. Mais plus de temps, plus de contre-insurrection ou davantage de frappes aériennes au cœur du Nord-Vietnam n'auraient rien changé. Impasse militaire, défaite politique et morale, la guerre du Viêtnam n'est pas une victoire perdue, mais une faillite intellectuelle: celle d'élites politiques et militaires qui, par incompréhension d'un pays et par certitude que de bonnes méthodes tactiques suffisent pour réussir, ont négligé de penser en termes de stratégie. Un échec d'autant plus traumatisant qu'il s'est produit après plus d'une décennie d'escalade et d'un inextinguible flot de feu et de sang. ■

Le 1^{er} février 1968, le chef de la police sud-vietnamienne, le général Nguyễn Ngọc Loan, exécute un prisonnier Viêt-công à Saigon. L'image, utilisée pour résumer la brutalité de la répression au Sud, raconte une autre histoire: le prisonnier trait, en fait, commandé une unité de soldats responsables de l'assassinat de plusieurs policiers et de leur famille. Eddie Adams, le photographe, écrira plus tard: *Les gens les croient, mais les photos mentent, même sans manipulation.* »



Jane Fonda coiffe un casque nord-vietnamien et s'assied derrière un canon de DCA à Hanoi, en juillet 1972. La photo (prise par un Nord-Vietnamien anonyme) est souvent reprise pour illustrer la « trahison » des intellectuels américains. L'actrice, rebaptisée « Hanoi Jane », expliquera qu'après quinze jours d'un voyage épuisant, elle avait été poussée derrière l'arme à son insu et s'en excusera publiquement.



Oubliez tout ça !



Laissez de côté *Apocalypse Now* et *Platoon*: surmédiatisée, surreprésentée au cinéma, la guerre du Viêt Nam est en fait très différente de l'image que l'on s'en fait. À commencer par un fait ignoré: l'immense majorité des soldats américains envoyés là-bas ont passé leur guerre... dans un fauteuil!

L'enfer du soldat américain

La **division Americal** est née le 24 mai 1942 en Nouvelle-Calédonie, d'où son surnom, sur la base de trois régiments d'infanterie expédiés en urgence pour défendre l'île (possession française, passée aux gaullistes) menacée par les Japonais. Elle fait la guerre dans le Pacifique, puis, après plusieurs périodes d'inactivité, sert sous le nom de 23^e division d'infanterie au Viêt Nam de 1967 à 1971.

C'est le cliché classique répandu par les films, de *Platoon* à *Hamburger Hill* en passant par *Full Metal Jacket*... Mais c'est une image réductrice et trompeuse. En fait, l'immense majorité des soldats américains n'a rien vu de la guerre, ni tiré un coup de fusil. Si l'on en croit l'historienne Meredith Lair*, seuls 10 à 25 % des troupes engagées ont *réellement* combattu, selon les périodes. Au plus fort de la guerre, début 1968, 40 000 des 525 000 soldats présents au Sud-Viêt Nam sont des fusiliers, soit 7,6 %. En 1972, la proportion tombe à 2 400 combattants réels sur 49 000 (4,8 %). Ce grand écart, causé par le goût américain pour la logistique et le bien-être, engendre une guerre à double vitesse.

D'un côté, les *grunts* (« grognards » du front): paras, fantassins de l'*Air Cav* (voir p. 47) ou marines dont l'action est démultipliée par l'hélicoptère et qui, employés à outrance plus de 200 jours par an, subissent de lourdes pertes. Les équipages d'hélicoptère, particulièrement exposés, représentent 10 % des tués! De l'autre côté de la barrière prolifèrent les *Remfs* (*Rear Echelon Motherfuckers*, « enclûs de l'arrière ») dont la vie s'écoule sur d'immenses bases closes au luxe insolent. Celle de Long Binh offre, en juillet 1971, 81 terrains de basket, 64 de volley-ball, trois de football, 12 piscines, deux minigolfs, trois bibliothèques, un grand amphithéâtre pour spectacles

et même une piste de go-kart (avec son ambulance). Pour les 60 000 pensionnaires de Long Binh, l'enfer, c'est le climatiseur en panne ou la chaufferie contractée au bordel. Et quand ils s'aventurent sur le terrain, on les remercie de ne pas employer leur M16 (ce qui n'empêche pas 944 cas « d'homicides involontaires »). Parfois, une incursion du Viêt-Cong ou un obus de mortier lancé au hasard tue un malchanceux. Mais le risque que la majorité encouru par les *chairborne troops* (« troupes chairsoportées ») est l'accident de la route (1 187 tués) et la déprime (382 suicides). 10 787 morts au Viêt Nam — soit 18,5 % du total — n'ont rien à voir avec le combat. ■ **Pierre Grumberg** * *Armed with Abundance. Consumerism and Soldiering in the Vietnam War*, UNC Press, 2011.



Une guerre américaine

Si les Américains ont bien dominé le conflit notamment par leur technologie, ils n'ont pas été les seuls à y participer, loin de là, à commencer par une armée sud-vietnamienne de plus d'un million d'hommes à son apogée. S'y ajoutent dès le début, afin de renforcer la légitimité de l'engagement américain, les alliés asiatiques de Washington: en 1968, au plus fort de la guerre, 50 000 Sud-Coréens (qui « paient » ainsi le rééquipement complet de leur armée par les États-Unis), plus de 7 500 Australiens, 500 Néo-Zélandais, 2 000 Philippins et près de 8 000 Thaïs se battent aux côtés de 536 000 Américains. S'y ajouteront jusqu'à 20 000 soldats Thaïs au Laos en 1972. Ces alliés ne font pas de la figuration. Si les États-Unis perdent environ 58 000 tués et 300 000 blessés pendant la guerre, l'armée du Sud-Viêt Nam subit près d'1,5 million de pertes, dont près de 300 000 morts. Sur les 312 853 soldats coréens qui défilent au Viêt Nam, 5 099 sont tués, un taux non négligeable de 1,6 % dans un combat où leur motivation ne faillit jamais. ■ **Benoist Bihan**

Une armée trahie par les médias

Les médias américains n'ont pas milité contre la guerre, au contraire: ils ont approuvé dans leur écrasante majorité l'intervention en Asie du Sud-Est, bien plus que l'opinion, dont la presse ne reflétait guère les doutes croissants, surtout après l'offensive du Têt. Le plus souvent, les journaux se sont contentés de relayer les informations du Pentagone ou de relater ce qu'ils constataient sur place, rien de plus. En fait, la confusion vient probablement du fait que les médias ont *également* publié les points de vue antiguerrre de la gauche et des intellectuels. Privilège d'une démocratie, dont les Nord-Vietnamiens n'ont pas pu profiter. ■ **Laurent Heninger**

Une guerre gagnée par l'US Air Force et perdue à terre

L'US Air Force a gagné la guerre du Viêt Nam, et en onze jours seulement, du 18 au 29 décembre 1972, lors de l'opération Linebacker II. Cette affirmation, surprenante mais souvent reprise, s'appuie sur l'histoire officielle de l'Air Force: après avoir enrayé l'offensive nord-vietnamienne de la Pâques 1972 (voir *chronologie* p. 39), les aviateurs américains auraient forcé, en bombardant notamment Hanoi, les Nord-Vietnamiens à signer les accords de Paris par lesquels ils admettaient leur défaite. Belle victoire traîtreusement gâchée en 1975 par l'invasion du Sud et le refus alors du Congrès de laisser l'Air Force intervenir... En réalité, Linebacker II est considérée à Hanoi comme une défaite... américaine, comparée à Diên Biên Phu. Les bombardements, dont le succès tactique reste mitigé, ne changent rien à la donne stratégique: l'Amérique, en fait, ne cherche à Paris qu'une porte sortie. La prétendue victoire dans les airs va cependant permettre à l'US Air Force, après 1973, de continuer à défendre l'idée d'une aviation capable de gagner seule les guerres. Prompts à entériner l'idée d'un « coup de poignard dans le dos » (voir p. 40), l'institution militaire et les « faucons » de Washington n'ont surtout pas cherché à démentir cette légende. ■ **B.**



Si les soldats américains ont parfois maltraité les civils, comme ici le sergent de *Platoon*, les crimes de guerre sont le fruit d'une tactique inadaptée, pas d'une politique de terreur délibérée.

My Lai, un massacre unique

Le 16 mars 1968, entre 347 (estimations américaines) et 504 (estimations vietnamiennes) habitants des hameaux de My Lai et My Khé du village de Song My, en majorité des femmes et des enfants, sont massacrés par des soldats de la compagnie Charlie du 1^{er} bataillon du 20^e régiment d'infanterie de la **division Americal**. Dissimulée par le commandement, la tragédie n'est révélée par la presse qu'en novembre 1969. En dépit d'enquêtes multiples démontrant l'ampleur des responsabilités, seul le lieutenant Calley écope, en septembre 1970, de la prison à vie (il sera libéré en 1974). Personne n'a oublié ce flagrant déni de justice. Mais My Lai a eu un effet pervers : en cristallisant la controverse, ce crime en a occulté bien d'autres. Le *Vietnam War Crimes Working Group*, un groupe de travail monté par le Pentagone dans la foulée de My Lai, a documenté 320 cas de crimes commis par les troupes américaines, d'ampleur plus limitée mais pas moins odieux. Sans compter

ceux attribués à leurs alliés, comme les dizaines d'habitants du hameau de Ha My tués, trois semaines avant My Lai, par des soldats sud-coréens... Impuissants à contrer la stratégie révolutionnaire de leur adversaire, obsédés par la puissance de feu et le *body count*, les Américains et leurs alliés se sont livrés à une escalade aveugle dont les civils ont été les premières victimes : combien de villages brûlés, napalmés, défoliés, bombardés au prétexte d'y déloger le « Viêt » ? Combien de paysans abattus dans les opérations « recherche et destruction » et les zones de « libre tir » ? L'absurdité de la guerre et l'échec américain sont résumés tout entiers dans la formule prononcée en février 1968 par un officier américain : « *Nous avons dû détruire Ben Tre [la capitale du delta du Mékong] pour la sauver.* » ■ **Pierre Journoud**



L'opération Linebacker II est vue à Hanoi comme une défaite...

VIETNAM

Rien ne permet
d'affirmer
que toute l'armée
est en complet
état d'hébétude !

Une guerre menée dans la jungle

Bien loin d'être couvert de la jungle systématiquement présentée dans les films, le Sud-Viêt-nam offre une grande variété de paysages : montagnes basses, collines arborées, rivières et lagunes, rizières parsemées de canaux d'irrigation, « herbe à éléphant » plus haute qu'un homme debout. La jungle n'est pas, en outre, si dense qu'on l'imagine : plus les cimes des arbres sont resserrées en effût, moins les sous-bois, privés de lumière, sont touffus. Selon une étude de l'US Army menée en 1966, plus de 60 % du Sud-Viêt-nam est ainsi accessible aux blindés chenillés durant la saison sèche (46 % pendant la mousson). Surtout, les objectifs militaires

— zones urbanisées et agricoles — sont situés dans les vallées et sur les hauts plateaux. Si de nombreux combats se déroulent de fait dans la jungle, ces derniers, sans être exceptionnels, ne sont donc pas la règle. D'autant plus qu'à l'exception des ethnies dites « montagnardes » (Hmongs, etc.) et de quelques unités d'élite de part et d'autre, tous les combattants détestent ce milieu malsain, en particulier le Viêt-công, massivement originaire des campagnes rizicoles ou des villes. Enfin, les Américains, qui ont combattu dans le Pacifique, n'ont rien à envier aux maquisards communistes en matière d'expérience. ■ L. H. et P. J.

L'oncle Hô, père de la victoire

Fondateur du PC indochinois en 1930 puis de la Ligue pour l'indépendance du Viêt-nam (Viêt-minh) en 1941, Hô Chi Minh est l'artisan de la victoire contre la France. Mais une santé déclinante et des hospitalisations régulières en Chine le contraignent à céder progressivement les rênes pendant la guerre contre les Américains, peut-être plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité. C'est donc le tandem formé par le secrétaire général du parti Lê Duan (intrônisé par Hô en 1960 et en poste

jusqu'en 1986) et son proche collaborateur Lê Duc Tho (plus tard chargé des négociations avec Kissinger) qui prennent le pouvoir en prônant une stratégie offensive au Sud-Viêt-nam et en mettant à l'écart les cadres plus modérés. Icône nationale et internationale vénérée, Hô Chi Minh continue cependant jusqu'à sa mort, le 2 septembre 1969, de jouer un rôle important, notamment dans le maintien délicat (et finalement impossible) de l'équilibre entre Chine et URSS. ■ P. J.



La drogue ? Non, l'alcool ! Comme Martin Sheen dans *Apocalypse Now*, 73 % des jeunes recrues et 30 % des officiers boivent trop, un « sérieux problème » selon le commandant en chef Westmoreland.

Le soldat américain drogué jusqu'aux yeux

Le vrai fléau au Viêt Nam, c'est l'alcool, pas la marijuana ou l'héroïne, confirme l'historien Jeremy Kuzmarov*. Bien sûr, des cas d'addiction ont existé, d'autant plus que la « démocratisation » de ces substances était en plein essor aux États-Unis. Une enquête menée en 1967 dans le Sud montre que 29 % des GI's interrogés ont consommé au moins une fois de l'herbe, ce qui est tout à fait comparable à celui de la classe d'âge en métropole, et dont une proportion minuscule admet un usage quotidien régulier. Rien ne permet donc d'affirmer que

toute l'armée est en complet état d'hébétéude. Ce mythe a été répandu aux États-Unis, explique Kuzmarov, via la double collusion contradictoire, d'une part, de conservateurs désireux d'accuser la gauche et la « contre-culture » de détruire le moral de l'armée et sa capacité à combattre et, d'autre part, d'un mouvement antiguerre prompt à dénoncer une entente (très exagérée) entre CIA et trafiquants de drogue asiatiques. Le chercheur montre enfin que le discours antidrogue forgé au Viêt Nam forme la matrice de la politique officielle américaine des décennies

à venir (« *The war on drugs* »). Ce discours se cristallise tout particulièrement dans les années qui suivent le conflit car l'armée devient professionnelle et doit recruter jusqu'au début des années 1980 dans des couches modestes de la population, très exposées aux drogues. ■ L.H.
* *The Myth of the Addicted Army – Vietnam and the Modern War on Drugs*, University of Massachusetts Press, 2009.

L'armée du Sud-Viêt Nam ne valait rien

Héritière de l'armée nationale du Viêt Nam créée à partir de 1949 sous les auspices français, l'armée de la République du Viêt Nam (ARVN) prouve sa valeur militaire dans maints engagements de la guerre du Viêt Nam, comme dans la bataille d'An Loc en avril 1972. Ses pertes (voir « *Une guerre américaine* ») témoignent de son degré d'engagement aux côtés puis à la place des Américains. Mais voilà, l'américanisation de la guerre

s'est traduite par une marginalisation excessive de l'ARVN, trop longtemps cantonnée à des missions de sécurité, et de ses chefs, trop souvent court-circuités dans le processus de décision. L'anticommunisme ne peut cimenter à lui seul une armée aussi dépendante de l'aide étrangère, accoutumée à un usage immodéré de la puissance de feu américaine, confrontée à des problèmes d'encadrement et de motivation tels que

les désertions sont croissantes (plus de 126 000 en 1970) et la corruption, massive. Censée compenser le retrait américain, la « vietnamisation » accélérée par Nixon à partir de 1970 montre que l'ARVN ne peut se passer du soutien, notamment aérien, des Américains. Absente en 1975, l'US Air Force ne peut, comme en 1968 et 1972, sauver l'ARVN d'un désastre aggravé par l'incompétence de son chef, le général Thiệu. ■ P.J.

La **First Air Cav** – *First Cavalry Division (Airmobile)*, officiellement – est une division hélicoptère fondée en 1965 en réunissant, sous l'emblème d'une ancienne unité de cavalerie, la 2^e division d'infanterie et une division aéroportée convertie à l'hélicoptère en 1963, la *11st Air Assault Division (Test)*. Fer de lance de l'US Army au Viêt Nam, la *First Air Cav* reste de 1965 à 1972. Sans cesse engagée, elle perd 5 444 tués (près de 9 % du total) et recense 26 592 blessés.

Khé Sanh, un Diên Biên Phu à l'envers

Déluge d'artillerie, assauts féroces. Tout porte à convaincre les décideurs américains que l'APV qui assiège les 6 000 marines et rangers sud-vietnamiens de la base de Khé Sanh, position stratégique située à proximité de la piste Hô Chi Minh et du Laos, à partir du 21 janvier 1968, cherchent à renouveler le succès de Diên Biên Phu. Lorsque l'offensive du Têt est déclenchée dix jours plus tard, la menace conduit le haut commandement américain à renforcer le camp retranché, tandis que la presse bruisse des échos

d'une attaque nucléaire... En fait, les Américains se font piéger : il n'y a devant Khé Sanh que deux divisions chargées non de faire tomber le camp mais d'attirer les troupes d'élite loin des centres urbains, principale cible de l'offensive. Les stratèges nord-vietnamiens n'ignorent pas en effet les atouts américains qui ont manqué aux Français, en particulier la puissance de feu et la mobilité des hélicoptères de la **First Air Cav**. Ont-ils espéré que la désorganisation suscitée par l'offensive du Têt favoriserait une victoire au moindre coût ?

Pas impossible, mais ils auraient eu tort : le 8 avril, après soixante-dix-sept jours de combat, le siège est brisé par une colonne de secours et l'APV, prise sous un déluge de napalm, doit décamper en subissant de lourdes pertes (Hanoi admet 2 500 tués, mais le chiffre est probablement sous-estimé). Le général Westmoreland peut alors se vanter d'un « *Diên Biên Phu à l'envers* », personne, en fait, n'a remporté la bataille. La base est démantelée en juin et quelques semaines plus tard, les **Bô dô** sont déjà de retour... ■ P.J.

Les **Bô dô** sont les soldats des unités régulières du Viêt-minh puis, plus largement, de l'armée populaire du Viêt Nam (APV).

La piste Hô Chi Minh, une route dans la jungle

Dans le mythe vietnamien, la « piste Hô Chi Minh » décrit le réseau de sentiers construits à travers montagne et jungle sur près de 2000 km, mobilisant, dans la boue et sous les bombes des B-52, des dizaines de milliers de soldats et de travailleurs civils. Cette vision n'est que partielle : une partie non négligeable des approvisionnements destinés à la guérilla sud-vietnamienne est

passée... par la mer, en longeant la côte depuis Haiphong jusqu'à Ca Mau, dans le delta du Mékong (voir carte p. 37). Entre octobre 1961 et 1975, les marins de l'unité 759 de l'armée populaire, directement rattachée au bureau politique du Parti communiste vietnamien, ont transporté environ 80 000 soldats et plus de 150 000 tonnes de matériels et d'armes, en près de 2000 missions secrètes. ■ P.J.

Les disparus au combat, un problème américain

Instrumentalisés à des fins de politique intérieure, le sort des quelque 2000 MIA (*Missing in Action*: disparus) américains au Viêt Nam, au Cambodge et au Laos, a longtemps polarisé les autorités américaines, et servi de test de la bonne volonté des autorités vietnamiennes après la guerre. Surmédiatisés, les MIA américains occultent cependant les MIA vietnamiens qui ont combattu à leurs côtés, ou contre eux, bien plus nombreux : au moins 300 000 soldats de l'APV et du Viêt-công n'ont jamais été retrouvés ! Dans un pays où le culte des ancêtres est fondamental, où les âmes des morts privés de sépulture sont condamnées à l'errance, l'impossibilité d'effectuer les rites

qui leur sont dus reste une épreuve. Depuis l'ouverture du pays dans les années 1990, le « culte des héros et des martyrs » a donc remplacé la « quête des âmes errantes » (selon le titre d'un film de Boris Lojkine) impulsée par les « mères héroïques » des fils disparus... Aucun moyen n'est négligé : médias et mediums sont régulièrement mis à contribution. L'APV possède même depuis 1987 un centre de parapsychologie qui s'honore de nombreux succès. Les Américains, qui ont eux-mêmes retrouvé à peu près la moitié de leurs MIA, assistent désormais les Vietnamiens. Ces derniers ont ainsi reçu un million de dollars d'aide en novembre 2010. ■ P.J.

La plupart des soldats étaient des appelés

Le Viêt Nam a été une guerre de volontaires (tels les marines de *Full Metal Jacket*, ci-contre). Si 8 744 000 jeunes Américains ont été appelés sous la bannière étoilée entre 1964 et 1975, les conscrits n'ont représenté que 25 % des soldats envoyés effectivement au combat (contre 66 % pendant la Seconde Guerre mondiale), où ils ont subi, il est vrai, 30,4 % des pertes. Loin d'avoir l'ampleur imaginée, le mouvement des « *draft dodgers* » (les réfractaires) qui ont fui les États-Unis — pour le Canada — n'a concerné que 100 000 appelés, soit environ 1 %. Moins de 10 000 réfractaires ont été poursuivis en justice. ■ P.G.



Le Viêt Nam, une guerre conventionnelle

Une charge baïonnette au canon ? Du cinéma ! Nord-Vietnamiens ou Viêt-công savent que leur survie tient à la discrétion. Les combattants américains – une minorité du contingent – ne les ont pratiquement jamais vus.

La guerre du Viêt Nam est traditionnellement associée au B-52 et au napalm. On sait moins qu'elle est aussi « la plus grande guerre chimique expérimentale de tous les temps », selon les mots de l'amiral Elmo R. Zumwalt. Le commandant des forces navales au Viêt Nam entre 1968 et 1970 sait de quoi il parle : son fils meurt à 42 ans d'un cancer lié à l'exposition prolongée à « l'agent orange ». Ce puissant défoliant est utilisé de 1961 à 1971 par l'armée américaine au Viêt Nam, au Cambodge et au Laos pour priver l'ennemi du couvert végétal et détruire ses récoltes. Selon les chercheurs américains de

l'université de Columbia, 77 millions de litres ont été déversés sur près de 3 millions d'hectares (environ 10 % de la superficie du Viêt Nam, 24 % de l'ex-Sud-Viêt Nam). Si ces destructions ne suffisaient pas, le produit, en principe inoffensif pour l'homme, est contaminé lors de sa fabrication par de la dioxine, un toxique particulièrement résistant qui, passant à travers la chaîne alimentaire, induit à très faible dose maladies de la peau, cancers variés et malformations à la naissance... Les 400 kg de dioxine déversés dans l'agent orange auraient ainsi affecté entre 2 et 5 millions de victimes. Dénoncés pendant la guerre par des scientifiques et des militants anti-guerre, les épandages n'ont cessé définitivement qu'en octobre 1971. Mais leurs effets subsistent. Fuyant ses responsabilités, Washington (et les fabricants d'herbicides Monsanto

et Dow Chemical) n'a accepté qu'en 1984 d'indemniser 20 000 vétérans américains. Les Vietnamiens, eux, ont dû attendre le début des années 2000 pour recevoir une modeste allocation de leur gouvernement. La bataille judiciaire lancée par des victimes aux États-Unis en 2004 s'est soldée par un échec. La situation s'améliore cependant, quoique lentement. Selon l'*U.S.-Vietnam Dialogue Group on Agent Orange/Dioxin*, un groupe d'étude binational, plus de 77 millions de dollars ont été levés pour réparer les dégâts entre 2007 et 2011, dont 40 millions donnés par Washington (15,5 millions en 2010 pour décontaminer l'aéroport de Da Nang). C'est peu et c'est tard : en 2007, l'*US-Vietnam Dialog Group* a chiffré à 300 millions sur dix ans l'investissement nécessaire pour éradiquer le fléau. ■ P.G. et P.J.

L'Amérique a envoyé les Noirs se faire tuer

Au Viêt Nam, 7264 soldats noirs sont morts, soit 12,4 % des pertes contre 86 % chez les « Blancs » (Caucasiens). Le chiffre est cohérent avec la proportion de jeunes Noirs dans la population américaine (13,5 % de la classe d'âge) et avec celle des Noirs envoyés au Viêt Nam (10,6 %). Attention toutefois aux statistiques brutes. En fait, montre l'historien Christian G. Appy*, les Noirs représentent 20 % des pertes subies début 1967, une proportion double de leur poids dans la population. Ce n'est qu'après les protestations du mouvement des droits civiques et notamment de Martin Luther King, que l'armée réajuste l'équilibre et qu'une moyenne équitable se rétablit : fin 1967, la proportion des pertes descend à 13 % puis sous les 10 % en 1970-1972.

L'affirmation parfois avancée selon laquelle les pertes excessives subies au début par les Noirs auraient tenu à leur goût particulier pour les unités de combat (30 % des paras, par exemple, sont noirs) est discutée par Appy. Il souligne que ces jeunes hommes pauvres — 90 % des Noirs envoyés au Viêt Nam viennent de milieux populaires ou défavorisés, contre une moyenne de 80 % — pouvaient avoir de bonnes raisons économiques de prendre des risques primés, surtout quand les possibilités d'obtenir du galon, autre moyen de gagner plus, sont limitées : 2 % des officiers au Viêt Nam sont *colored*. ■ P.G.

* *Working-Class War: American Combat Soldiers and Vietnam*, Christian G. Appy, Univ. of North Carolina Press, 1993.



© APOCALYPSE NOW / UNITED ARTIST

Les soldats tuaient les officiers trop zélés

Tuer son supérieur à l'aide d'une grenade à fragmentation (*fragging*, méthode qui rend difficile l'identification de l'assaillant, puisque l'arme du crime est détruite) passe pour une des plaies de l'armée américaine au Viêt Nam. De fait, 730 incidents auraient été rapportés (126 en 1969, 271 en 1970, 333 en 1971), chiffre repris par l'historien John Prados (voir *bibliographie* p. 57).

Ces incidents seraient responsables d'une bonne partie des 234 cas d'« homicides volontaires » répertoriés (0,43 % des pertes, mais avec une très forte proportion d'officiers). Le chiffre, qui prend seulement trois années en compte, est certainement sous-évalué. Si ce mouvement et son évolution trahissent évidemment un moral défaillant, l'identifier avec le cliché de soldats révoltés contre des

officiers enclins aux risques excessifs est exagéré : désœuvrement et frustration ont dû jouer un rôle. Selon une étude réalisée en 1976 par des psychiatres américains, 80 % des attentats auraient été perpétrés au camp et pour 88 % en état d'ébriété ou sous drogue. L'accroissement du phénomène avec le temps, alors que les troupes sont retirées du combat, confirme cette impression. ■ P.G.

Un bloc communiste uni..

Propos recueillis par Laurent Henninger

La guerre d'un camp rouge soudé contre l'ennemi commun ? En fait, Soviétiques et Chinois se défient et s'entredéchirent, alors que le PC vietnamien n'est pas épargné par les débats internes entre nécessité de consolider le régime ou de réunifier le pays.



Pierre Journoud est chargé d'études à l'Institut

de recherche stratégique de l'École militaire (Irsem) et membre du Centre d'histoire de l'Asie contemporaine (université Paris 1). Il est l'auteur, seul ou en collaboration, de plusieurs ouvrages sur les guerres d'Indochine et du Viêtnam.

Faucille, marteau... et couteaux tirés. À Pékin le 11 septembre 1969, Alexei Kossyguine, président du Conseil des ministres de l'URSS, et Zhou Enlai, Premier ministre de la Chine populaire, désamorcent le conflit frontalier qui oppose les deux pays (voir G&H n° 4 p. 6). Quinze jours plus tôt, la Pravda a menacé Mao d'une attaque nucléaire.

G&H: En Occident, comme souvent, on ne connaît un conflit que de notre point de vue. Du coup, on a presque toujours tendance à se représenter l'adversaire comme étant homogène, d'un bloc, sans failles ni fractures. On peut supposer qu'il en est de même avec la guerre du Viêtnam. **Pierre Journoud:** Naturellement ! C'est tout juste si l'on se souvient qu'elle s'est déroulée au même moment que le grand schisme sino-soviétique et y fut même étroitement liée... Le tableau est en effet loin d'être aussi simple.

C'est ce que nous allons voir. Pour commencer, au Viêtnam même, le camp « communiste » n'est pas d'une homogénéité parfaite...

Tout à fait. Il faut d'abord faire une différence entre, d'une part, le Nord-Viêtnam, son armée, son gouvernement et son parti communiste dirigeant, le PCV, et d'autre part son allié du Sud, le Front national de libération (FNL) — à ne pas confondre avec le FLN algérien.

Quelle différence ?

Si le FNL est bel et bien dirigé *in fine* par les communistes du Nord qui en nomment la direction, il regroupe une majorité de communistes, certes, mais avec des personnalités non communistes, essentiellement des représentants de classes moyennes urbaines « de gauche » ou « progressistes », souvent francophones et francophiles, qui ne se reconnaissent véritablement ni dans le régime du Nord, ni dans celui du Sud. Ils sont plus proches de la « troisième force » constituée en dehors du FNL, avant tout soucieuse de préserver leur pays d'une intervention militaire américaine et d'une trop grande

inféodation des dirigeants de Saigon à ceux de Washington. C'est ce qui les conduit à intégrer une alliance politique avec les communistes. Certains le regretteront après 1975.

Et qu'en est-il du PCV ?

C'est un parti tout à fait intéressant à étudier. D'abord parce qu'il est né... en Chine, dans les années 1920 !

Ce pays constituera ainsi longtemps la grande base arrière, tant logistique que politique et idéologique du communisme vietnamien, ne serait-ce qu'en raison de sa puissance, de sa taille et des liens culturels qui existent entre ces deux nations depuis des siècles, même si, précisément, ce dernier phénomène est à double tranchant, comme on le verra par la suite. Cette alliance entre PCC et PCV se renforce encore pendant la Seconde Guerre mondiale, et ce d'autant plus que Moscou a alors d'autres chats à fouetter ! Ensuite, c'est la Chine (où les communistes prennent le pouvoir en 1949) qui est

Hanoi va jouer de la rivalité des deux grands frères ennemis pour obtenir leur appui.

le premier État à reconnaître la République démocratique du Viêtnam (RDVN, nom du gouvernement

communiste), le 18 janvier 1950, avant même l'URSS. Staline est alors assez peu intéressé par les questions d'Extrême-Orient ; il les délègue à Mao. Pendant la guerre d'Indochine (contre les Français, de 1946 à 1954), les Chinois envoient plusieurs dizaines de conseillers politiques et militaires de haut niveau, notamment auprès de Hô Chi Minh et de Giap. Ils revendiqueront un rôle important

dans les décisions politico-stratégiques. Mais les Vietnamiens, toujours jaloux de leur indépendance, ne prennent leurs ordres que d'eux-mêmes. À ce titre, ils sont bel et bien restés des donneurs de conseils, comme

leur nom l'indique, et rien de plus. Lors de la bataille de Diên Biên Phu, si Mao fait tout ce qui est en son possible pour augmenter son aide, Giap ne laisse pas les généraux chinois aux commandes des opérations, ce qui occasionnera quelques frictions.

Et pendant les négociations qui vont aboutir aux accords de Genève ?

On détecte quelques désaccords de fond assez importants entre les communistes vietnamiens et leurs deux grands alliés : les Chinois comme les Soviétiques auraient ainsi fait pression pour que le PCV accepte la coupure du Viêtnam en deux au niveau du 17^e parallèle. Cela créera un fort ressentiment à Hanoi, dont l'objectif avait toujours été la libération d'un Viêtnam unifié. Mais Moscou cherche alors la détente avec les Américains, tandis que Pékin tente déjà de « balkaniser » la péninsule indochinoise. Hô Chi Minh, en réalité, a lui-même défendu ce compromis par crainte — déjà — d'une intervention militaire américaine.

Que se passe-t-il après le départ des Français, durant cet entre-deux-guerres qui court de 1954 à 1964 ?



en apparence



Les « Bô dôï » défilent dans Saïgon le 30 avril 1975. L'armement vient de Pékin et de Moscou... Mais les Soviétiques, méfiants, ont soigneusement évité de faire transiter leur matériel moderne par la Chine.

Hô et Giap (à droite) ont largement bénéficié de l'aide chinoise dans leur lutte contre les Français, sans pour autant laisser les conseillers de Pékin interférer dans les affaires militaires vietnamiennes.

L'alliance avec la Chine se renforce malgré tout, même si Hanoi se refuse à prendre parti dans le schisme sino-soviétique qui explose au grand jour en 1960. Pourtant, Khrouchtchev, qui veut aller très loin dans la détente avec l'Ouest, est prêt à demander l'admission des deux Viêtnam à l'ONU, entérinant ainsi la partition du pays. Le PCV sera furieux; il faut dire que Washington n'espérait pas mieux!

Comment Hanoi joue-t-il alors sa carte ?

Si le PCV a parfaitement respecté les accords de Genève jusqu'en 1958-1959, après, cela change, car les communistes du Sud, cibles d'une intense répression, poussent

à la roue. En 1959, Hanoi se résout, malgré les conseils de prudence de Moscou, à aider la rébellion au Sud et commence notamment à mettre en place ce qui deviendra la piste Hô Chi Minh.

Cela va-t-il accélérer la marche vers la guerre ?

Indirectement, oui, sans doute, mais le gouvernement de Saigon se débrouille très bien tout seul pour se déstabiliser lui-même. En 1964, le pays est au bord de l'effondrement politique; les coups d'État se succèdent. Les plus anticommunistes des dirigeants du Sud, qui sont aussi les plus proaméricains et les plus liés aux services de renseignement de Washington, finissent par accéder au pouvoir sans partage. Ceux des responsables « sudistes » (politiques ou militaires) qui, sans être anti-américains, étaient opposés à une intervention militaire des États-Unis sont alors totalement écartés des affaires. La guerre peut donc pleinement « s'américaniser » en 1965.

Comment les « nordistes » vont-ils alors jouer leur jeu, entre Pékin et Moscou ?

Très habilement. Hanoi va jouer de leur rivalité pour obtenir l'appui des deux frères ennemis. Dans un premier temps, c'est l'aide chinoise qui est la plus importante, ne serait-ce que parce que les Soviétiques sont encore sur une ligne de détente et de coexistence pacifique avec les États-Unis, ce qui n'est alors pas le cas de la Chine, bien au contraire. On comptera au total plus de 300 000 soldats chinois, avec un pic en 1967 de 170 000 hommes. Mais il n'y aura parmi eux aucun combattant (Hanoi ne l'aurait jamais accepté); seulement des hommes chargés d'assistance technique ou logistique. Ce soutien paraît sans faille jusqu'en 1968.

Pourquoi seulement jusque-là ?

Car cette année constitue le grand tournant de la guerre. Hanoi décide de lancer l'offensive du Têt contre l'avis de Pékin. Puis, deux mois après, sans prévenir personne, les Nord-Vietnamiens acceptent la proposition de Johnson d'entrer en pourparlers (les négociations débutent en mai à Paris). Les Chinois prennent assez mal ces deux décisions. Non seulement pour des raisons d'amour-propre, mais aussi parce qu'ils ne sont absolument pas sur cette ligne stratégique. Mao critiquera durement l'offensive du Têt, estimant que les Vietnamiens n'étaient pas prêts (il ne

s'est pas beaucoup trompé, au vu des pertes subies...). Et il est surtout opposé — à l'époque! — à toute négociation avec les Américains.

Et à l'intérieur du PCV, quels étaient les effets du conflit sino-soviétique ?

Il y a eu des débats dès le début. Attention toutefois: trop souvent, les Occidentaux ont voulu voir de façon trop simpliste et trop mécaniste une projection de ce conflit au sein du PCV, avec des « prochinois » et « prosoviétiques ». Or, la question ne se pose pas en ces termes. Des membres du bureau politique pouvaient être « prochinois » dans certaines situations et « prosoviétiques » dans d'autres, en fonction de la situation et des intérêts de Hanoi. Il conviendrait mieux de penser en termes de « modérés » et de « radicaux ». Bien sûr, les modérés étaient généralement plus enclins à adopter le point de vue de Moscou.

Il y aura tout de même des purges...

Notamment lors de la préparation de l'offensive du Têt,

où des modérés seront écartés, mais Hanoi prendra alors soin d'envoyer parallèlement des signaux rassurants à Moscou. Et ces purges ne seront pas sanglantes comme celles des grandes années du stalinisme en URSS.

Cela montre en tout cas que cette offensive ne faisait pas l'unanimité à Hanoi non plus !

Absolument ! Et il semblerait que l'un des principaux adversaires de cette opération n'était autre que le général Giap [voir ci-contre] ! Il s'y serait opposé avec vigueur, tout au moins telle qu'elle avait été conçue. Il était favorable à une offensive surprise très courte, sans intention d'occuper les villes et encore moins de l'emporter militairement; pour lui, ce ne devait être au mieux qu'un « *Hit and Run* ».

Après le Têt, rien ne sera-t-il donc plus comme avant, ni à Hanoi, ni à Pékin, ni à Washington ?

Oui, et les relations ne cesseront de se dégrader lentement avec la Chine, qui conteste la stratégie vietnamienne de « combattre en négociant ». Et cela va s'accélérer avec le rapprochement sino-américain, qui aboutira à la visite



Vo Nguyễn Giap, le stratège et ses mystères

Dernier survivant des fondateurs de la RDVN en 1945, Vo Nguyễn Giap, né en 1912, est l'un des rares dirigeants vietnamiens, avec son mentor et protecteur Hô Chi Minh, à jouir d'un réel prestige international. Il demeure pourtant mal connu. Ce paradoxe n'est pas seulement dû à la difficulté d'accéder aux archives vietnamiennes; il tient aussi au processus de mythologisation dont le « héros de Diên Biên Phu » a très tôt fait l'objet dans son pays. Si l'on connaît les grandes étapes qui ont permis la mue du jeune et déjà charismatique militant des années 1930 en chef militaire, puis en stratège et en homme d'État, on reste mal renseigné sur l'évolution de son poids réel au sein du bureau politique, dont ses rivaux ont plusieurs fois tenté de l'évincer. Aussi continue-t-on de lui attribuer la paternité de grandes offensives aventureuses et coûteuses, celles de 1968 et 1972, alors qu'il en a d'emblée contesté les modalités et les objectifs. Giap a dû composer avec certains de ses rivaux militaires impatients d'en découdre au Sud-Viêtnam, comme les généraux Nguyễn Chi Thanh ou Van Tiên Dung, avant de reprendre la main lors de l'offensive victorieuse sur Saigon au printemps 1975. Malgré les purges qui ont visé son entourage à défaut de pouvoir l'atteindre, il a réussi à tempérer la volonté suicidaire de ses concurrents de lutter sur le même terrain que les Américains. Parallèlement aux grandes attaques conventionnelles, il a imposé la poursuite d'une guérilla prolongée, plus conforme à la culture stratégique traditionnelle qu'il avait jadis enseignée comme professeur d'histoire. En 1995, quand McNamara lui demande, lors de leur improbable rencontre à Hanoi, qui fut le meilleur général ayant servi sous ses ordres, Giap répond: « *Le plus grand général, c'est le peuple vietnamien. Ma contribution à la guerre n'a été qu'une petite goutte d'eau dans l'océan* ». Plus qu'une pirouette, il exprime là l'essence d'un art de la guerre mûri au Viêtnam par des siècles de résistance face à la Chine.

e Nixon à Mao, en 1972. Visite qui se roduit au pire moment pour Hanoi, ar Nixon, humilié par la détermination des Vietnamiens, dont les négociateurs à Paris ne lâchent rien ar ils pensent — à juste titre — que e temps joue en leur faveur, décide e renouer avec l'escalade militaire. Il ait miner les ports du Nord et relance as bombardements par B-52. e rapprochement ino-américain est erçu comme une ahison à Hanoi, même si l'aide hinoise se poursuit et s'il n'en arait presque rien l'extérieur. Mais a crise cambodienne de 1978 fera voler en éclats de e qui reste de la grande amitié des années 1960, pour aboutir à la **guerre sino-vietnamienne** de 1979.

« L'URRS a fourni au Nord-Viêt Nam de quoi résister, mais sans doute pas de quoi gagner. »

se sont entraînés en Tchécoslovaquie (en plus de la Chine et de l'URSS) et que des pilotes nord-coréens ont participé aux combats aériens au Viêt Nam à partir de 1967, non sans quelque succès.

Passons au cœur de cette question : les Soviétiques.

Il faut reconnaître que leur aide est considérable : pour un tiers économique, pour deux tiers militaire. Elle dépasserait de 20 % celle de la Chine. Et il semblerait qu'elle soit en grande partie gratuite. Elle se compose de presque

tout le matériel militaire imaginable : avions de chasse, missiles sol-air, radars, systèmes de communication et de commandement, artillerie, chars, blindés, camions, armes individuelles, munitions, médicaments, etc. La Chine envoie à peu près les mêmes moyens, d'ailleurs, mais parfois moins modernes. La DCA protégeant Hanoi sera alors la plus dense de toute l'histoire de la guerre aérienne. Et sera largement coordonnée — mais pas commandée! — par des techniciens militaires soviétiques. Certains mourront d'ailleurs dans les bombardements américains. Autre motif de discorde qui, même s'il fut

anecdotique, n'en reste pas moins significatif : les Nord-Vietnamiens n'ont guère apprécié le fait que le personnel de l'ambassade soviétique à Hanoi était en bonne partie composé d'agents du KGB, lequel était avant tout préoccupé par la création d'une antenne locale destinée à l'espionnage de la Chine de Mao...

Quid de la rumeur comme quoi l'aide soviétique transitait par rail à travers la Chine (une autre partie arrivait par bateau) aurait été partiellement détournée ou retardée ?

C'est une accusation récurrente depuis les années 1960, d'abord de la part des Soviétiques — le maréchal Malinovski, ministre de la Défense, provoquera ainsi une polémique en 1966 —, puis de celle des Vietnamiens après la guerre. On n'a toujours pas de preuves formelles, seulement des soupçons. Et Moscou a généralement veillé à ne pas faire transiter de matériels trop sophistiqués par la Chine, quitte à en priver les Vietnamiens (par exemple les missiles SAM-3, 6 et 7) aux moments où ils en auraient eu le plus besoin. Du coup, les Égyptiens ont obtenu ces nouveaux missiles avant Hanoi!

Peut-on dire que Moscou comme Pékin ont tout fait militairement pour aider Hanoi ?

Bien sûr que non. Mais le pouvaient-ils ? Pour commencer, le conflit a soigneusement été circonscrit

Le 17 février 1979, la **guerre sino-vietnamienne** s'ouvre par une offensive massive de Pékin, terminée le 16 mars par un repli. Le conflit, bref et brutal (30 000 tués de chaque côté), répond à l'invasion vietnamienne en décembre 1978 du Kampuchea démocratique (ex-Cambodge) prochinois des Khmers rouges.

Étendard flottant, baïonnette au canon... Cette image de propagande dépeint une attaque d'infanterie archaïque. En réalité, l'armée nord-vietnamienne dispose de matériels modernes : radars, avions, chars, missiles... Même si Moscou se garde de distribuer ses matériels les plus sophistiqués.



au niveau infranucléaire par tous les acteurs. Ensuite, les Soviétiques étaient contraints à de multiples niveaux : par leur faiblesse économique, par leur volonté de faire prévaloir leur politique de détente, et par leur crainte de voir le conflit s'emballer, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix. À de nombreux égards, leur action dans cette guerre est restée subordonnée au « jeu » planétaire qu'ils jouaient face à Washington. Ils ont donc fourni au Nord-Viêt Nam de quoi résister, mais sans doute pas de quoi gagner ; cela, les communistes vietnamiens ne le doivent qu'à eux-mêmes. ■

Une victoire au coût exorbitant

Par Pierre Journoud

Le Viêt Nam, victoire de David contre Goliath ? Trop simple. Combats et massacres fratricides auraient causé jusqu'à 3,8 millions de victimes, sans compter les destructions. Un prix humain et écologique démesuré — alourdi encore par la politique communiste d'après-guerre — que le Viêt Nam d'aujourd'hui n'en finit pas de payer.

L'acharnement des Français, puis surtout des Américains, à soutenir le régime sud-vietnamien malgré ses faiblesses structurelles s'est heurté à la puissante dynamique politico-militaire alimentée par les Vietnamiens communistes et leurs alliés.

Dans une note sur « *la crise morale franco-indochinoise* », Paul Mus, alors conseiller politique du général Leclerc, avait prévenu que les Vietnamiens, « *communauté de sang, de langue, de sentiment* » de 20 millions d'habitants, « *n'accepteraient plus jamais d'être divisés* ». C'était en 1945... Trente ans plus tard prenait fin la partition du pays, matérialisée en 1954 par une ligne de démarcation

provisoire sur le 17^e parallèle que les Américains et leurs alliés sud-vietnamiens ont tout fait pour transformer en frontière internationale.

Au terme de la « campagne Hô Chi Minh », le 30 avril 1975, le colonel Bui Tin de l'armée populaire du Viêt Nam (APV)

— futur dissident du

régime — reçoit au palais présidentiel la reddition du général Duong Van Minh, éphémère président de la république sud-vietnamienne appelé à gérer la délicate transition du pouvoir. Après l'ordre de capitulation sans conditions de l'armée de la République du Viêt Nam (ARVN) et la dissolution du gouvernement de Saigon, le Viêt Nam est *de facto* réuni, de Đông Dang, ville frontière avec la Chine, à la pointe de Camau, au sud. À l'aune des objectifs inlassablement poursuivis depuis trente ans par le PCV, la victoire est incontestable. Elle a même plus d'un an d'avance sur le calendrier envisagé par le bureau politique.

Le « syndrome vietnamien » s'empare des Américains. Ses effets seront profonds et durables. À Saigon, rebaptisé Hô Chi Minh-Ville, les vainqueurs

célébrent la victoire autour du général Van Tiên Dung. Le bain de sang annoncé n'a pas eu lieu. À Hanoi, le bureau politique exulte. Bien qu'en partie éclipsé par ses rivaux, Giap est submergé par un « *mélange d'exaltation, d'anxiété, de joie et de fierté* » qui réveille en lui le souvenir du succès de Diên Biên Phu, mais aussi la douleur de l'absence de l'Oncle Hô... Officiellement, l'heure est à l'unité, aux festivités voire au triomphalisme. « *La victoire est totale !* » se félicitent ses artisans, puisqu'elle a été remportée contre le « fantoche » vietnamien, bien sûr, mais aussi et surtout contre Goliath, la super-puissance américaine. Un symbole devenu planétaire pour lequel a vibré une génération de militants.

L'ombre des victimes plane sur le triomphe

La victoire est-elle pour autant celle de David ? Son coût humain est dramatiquement élevé, comme en témoignent les pertes révélées par l'Institut d'histoire militaire du Viêt Nam pour la période 1945-1975 : 1,1 million de morts au sein de l'APV et des forces armées du FNL ; 600 000 blessés et 300 000 disparus. Parmi les civils : 2 millions de morts, 2 millions de blessés, 2,5 millions de victimes de l'agent orange dont 500 000 enfants.

On trouve, sous la plume de Robert McNamara, le chiffre de 3,8 millions de morts civils et militaires dans les deux camps vietnamiens pour la seule guerre du Viêt Nam. L'ancien secrétaire à la Défense de Johnson reconnaît que la même proportion aux États-Unis représenterait 27 millions d'Américains ! Plus de 15 % des Vietnamiens sont morts ou mutilés. Les réfugiés, sans-abri et chômeurs se comptent par centaines de milliers. Pour un petit pays d'environ 50 millions d'habitants en 1975, la ponction démographique est exorbitante. Elle l'est d'autant plus que les chiffres officiels sont sous-estimés, sans doute moins

pour éviter de donner l'impression d'une victoire à la Pyrrhus que du fait de la grande improvisation dans la comptabilité des pertes : de nombreux jeunes, mobilisés dans l'urgence, ont été envoyés sur le front sans avoir été immatriculés...

Le recours à une puissance de feu massive et à des bombardements d'une intensité sans précédent explique en grande partie l'ampleur des pertes humaines dans les dégâts matériels et écologiques. Entre 1965 et 1973, Viêt Nam (Nord et Sud), Cambodge et Laos ont reçu plus du double du tonnage de bombes larguées sur tous les théâtres européens et asiatiques pendant la Seconde Guerre mondiale (7,8 millions contre 3,4). Sans doute, certaines études américaines ont-elles relativisé l'impact économique à long terme de ces bombardements, du fait de la relocalisation des activités économiques et des services pendant la guerre, et des efforts massifs engagés plus tard par le gouvernement vietnamien dans les provinces les plus touchées. Mais le pays n'en finit pas d'en payer le prix humain et écologique : outre les victimes des épandages de produits chimiques, les mines et engins non explosés ont causé plus de 100 000 morts depuis 1975. Même si la guerre n'est pas seule responsable, l'érosion des sols, provoquée par la détérioration du couvert forestier et de la biodiversité, a aggravé la vulnérabilité du Viêt Nam aux catastrophes naturelles.

Un bilan à la responsabilité partagée

Si le rôle des États-Unis est écrasant dans ce bilan, le groupe des dirigeants communistes, auquel s'est peu à peu imposée la faction dure dominée par Lê Duan et Lê Duc Tho, a aussi sa part de responsabilité, que nombre de Vietnamiens, même communistes n'hésitent plus à incriminer. Certes, le choix d'une stratégie de guerre totale mobilisant de gré ou de force toutes les ressources de la nation,

La politique de répression du nouvel État unifié a été préjudiciable à la reconstruction.



Un paysan présente son enfant mort à des rangers sud-vietnamiens, en mars 1964. Pris sous les feux du régime de Saïgon, de son allié américain et du Viêt-công, les paysans du Sud sont les grandes victimes de la guerre. Dévasté par les combats et l'agent orange, le pays ne s'est jamais totalement remis de sa « victoire ».

et conforme à la culture stratégique éculaire du pays, a été perçu dès l'origine comme la condition *sine qua non* de la victoire sur un adversaire bien plus puissant. Mais plusieurs décisions, d'ailleurs contestées en interne, ont prolongé la guerre et aggravé son coût humain : le refus, validé par le bureau politique dès 1965, de négocier avec les Américains sans avoir produit un choc militaire susceptible d'ébranler leur volonté ; la surestimation des capacités militaires de l'APV dans les offensives conventionnelles tant que l'ARVN pouvait bénéficier d'un soutien aérien et l'illusion de vastes soulèvements politiques dans les centres urbains ; le rejet de négociations substantielles avant le deuxième semestre 1972 ; la tentative impérialiste au Cambodge et au Laos...

La gestion de la paix et de la reconstruction s'est aussi révélée bien plus difficile que les dirigeants vietnamiens ne l'avaient escompté. Le défi consistant à réunir deux entités

territoriales, deux économies opposées et deux populations séparées pendant plus de vingt ans, était certes immense. Mais la volonté de parachever la révolution en étendant aussitôt au Sud le modèle socialiste soviétique du Nord s'est avérée contre-productive. La collectivisation brutale et l'asservissement de centaines de milliers de fonctionnaires civils et militaires sud-vietnamiens dans des « camps de rééducation », où plusieurs dizaines de milliers d'entre eux allaient mourir après une longue détention, ont privé le pays d'une aide américaine substantielle et provoqué l'exil clandestin d'un million de Vietnamiens, avec son triste lot de disparitions.

La décennie noire

En proie à une paranoïa aiguë, le pouvoir s'est enfermé dans une politique de repli, de répression et d'exclusion préjudiciable à la reconstruction. Après avoir déployé tant

de détermination et tant d'efforts pour assurer la victoire contre les forces américano-vietnamiennes, les dirigeants ont échoué à sceller l'unité nationale dans la réconciliation. La décennie noire ouverte par la victoire de 1975, marquée par la troisième guerre d'Indochine et clôturée par la mort de Lê Duan en 1986 puis le lancement d'une politique d'ouverture économique et culturelle (*Doi Moi*), a entraîné une grande vague de désillusion, au Viêt Nam comme à l'étranger. Les retours du « refoulé » suscités par cette ouverture partielle ont bousculé la mémoire héroïque de la guerre, scellée dans le marbre et les esprits par les autorités : les jeunes s'interrogent sur le bien-fondé des sacrifices démesurés de leurs aînés ; des écrivains en rupture avec le réalisme socialiste renouent avec le « moi » et ses souffrances ; des historiens ouverts aux apports étrangers partent en quête de nouvelles lectures de leur passé. Il ne faut pas manquer ce rendez-vous. ■



Traumatisée par le Viêt Nam, l'armée américaine s'est reconstruite pour ne pas avoir à mener de guerre « non-conventionnelle ». D'où l'emphase des années 1980 sur l'équipement lourd (ici en Irak, en 2003). Choix discutable vu la nature des conflits actuels.

Les armées US n'ont pas regardé leur échec en face

Par Benoist Bihan

Les armées américaines n'ont toujours pas compris leur guerre au Viêt Nam. Repoussoir plutôt que source d'enseignement, le traumatisme politico-militaire en Asie du Sud-Est a certes façonné les doctrines, les choix technologiques, les relations avec le monde civil et les autorités politiques. Mais pas forcément pour le meilleur...

Souvent, les échecs militaires sont plus féconds que les victoires. La guerre du Viêt Nam en est un exemple de plus : s'il est au xx^e siècle un conflit qui a influencé la pensée, les doctrines militaires, mais aussi les technologies guerrières (voir encadré p. 57), c'est bien celui-là. Plus encore peut-être que la Seconde Guerre mondiale, la guerre américaine en Asie du Sud-Est a façonné non seulement la théorie et la pratique des opérations mais aussi

et peut-être surtout la perception même de la guerre et de sa conduite dans les nations dites « occidentales ». Un héritage d'autant plus imprévu qu'il provient d'un théâtre en apparence périphérique, bien loin de l'Europe, « front central » de la guerre froide.

Plus jamais ça !

Qu'il s'agisse d'opérations « conventionnelles », armée contre armée, ou de « contre-insurrection » et de lutte antiguérilla, les doctrines

développées aux États-Unis depuis 1975 se positionnent d'abord par rapport à l'expérience vietnamienne. Et avant tout en la rejetant : désireux de laisser derrière eux le « brouillard » vietnamien dont ils sortent pour la plupart, les officiers chargés après 1973 de réformer l'appareil militaire américain refusent les enseignements opératifs et stratégiques du conflit. C'est par l'étude des opérations de la Seconde Guerre mondiale que sont éclairées les doctrines **Active Defense** en 1976 puis **AirLand Battle** de 1982 adoptées par

US Army. Ce *corpus* nouveau joue un double rôle. Il est certes conçu pour affronter les Soviétiques en Europe mais aussi pour façonner un outil adapté à des opérations radicalement différentes de celles conduites en Asie du Sud-Est, afin que plus jamais l'armée américaine ne puisse être employée dans un conflit « non-conventionnel » du type Vietnam. Et même lorsque les enseignements du Vietnam constituent le socle d'une doctrine, c'est encore comme époussoir. C'est le cas en 1984 avec la doctrine **Weinberger** qui fixe les conditions d'engagement des forces armées : en six points, elle s'efforce, tout d'abord avec bon sens, d'en limiter l'usage aux seuls cas où « l'intérêt vital des États-Unis ou celui de leurs alliés » est engagé. Weinberger prescrit une approche « tout ou rien » et l'emploi de la force militaire : ou les États-Unis engagent à fond leurs troupes, « avec des objectifs politiques et militaires clairement définis et avec la capacité d'atteindre ces objectifs » et « l'assurance raisonnable qu'elles recevront le soutien du Congrès et de l'opinion publique », ou pas du tout, et l'emploi de la force ne peut être envisagé qu'en dernier ressort.

In acte de divorce entre civils et militaires

traumatisme institutionnel, expérience vietnamienne formaté la pensée militaire et la première puissance militaire mondiale. Et cette influence, désormais repensée à froid, ne s'est pas teintée : nombre d'acteurs des opérations de contre-insurrection contemporaines, comme le général Petraeus qui a commandé en Irak et en Afghanistan et dirige aujourd'hui le CIA), ont rédigé leur thèse de doctorat sur la guerre du Vietnam, et notamment sur les relations conflictuelles entre politiques et militaires. Cela ne doit rien au hasard : depuis la défaite en effet, livres, films et séries ne cessent de présenter des militaires combattant *malgré* les interférences des civils : les médias et le Congrès sont particulièrement mal vus, journalistes comme parlementaires étant caricaturés et antimilitaristes primaires.

Aux États-Unis — mais cinéma et télévision ont largement transposé ce sentiment à l'étranger —, la guerre du Vietnam s'est révélée comme la crise menant à un divorce progressif entre l'armée et une société civile souvent présentée comme indifférente voire hostile. Est née ainsi l'idée d'une « faille » qu'il faudrait combler à grand renfort de « communication stratégique ». C'est bien du Vietnam qu'est sortie la perception par les militaires d'une opinion naturellement opposée à l'engagement armé, alors que pendant le conflit l'Amérique a évolué, en fait, du bellicisme à l'indifférence et à la lassitude. Et c'est bien de la même lignée que descend naturellement la recherche de la « guerre zéro mort », jugée nécessaire pour emporter l'adhésion d'un public considéré comme hypersensible aux pertes humaines. Une guerre sans morts... Le Vietnam aura décidément enfanté le fantasme ultime. ■



L'USAF revendique une victoire au Vietnam et n'a jamais remis en question le dogme de la toute-puissance aérienne. Mais les avions hypersophistiqués comme ce F-15 ne sont pas plus efficaces au-dessus de l'Afghanistan qu'ils ne l'étaient sur la piste Hô Chi Minh.

Pour en savoir +

- *Việt Nam 1968-1976. La sortie de guerre*, P. Journoud, C. Menétrey-Monchau (dir.), Peter Lang, 2012 (accompagné d'un DVD).
- *La Guerre du Vietnam*, J. Prados, Perrin, 2011.
- *Les Guerres d'Indochine (2 t.)*, P. Franchini, Tallandier, 2011 (préface de P. Journoud).
- *Việt Nam. Un Etat né de la guerre 1945-1954*, C. Goscha, Armand Colin, 2011.
- *The Second Indochina War: A Concise Political and Military History*, W. Turley, Rowman & Littlefield, 2008.
- *The Long Run Impact of Bombing Vietnam*, E. Miguel, G. Roland, 2005, sur www.sscnet.ucla.edu/polisci/cpworkshop/papers/miguel_vietnam.pdf
- *L'Atlas des guerres d'Indochine 1940-1990*, H. Tertrais, Autrement, 2004.
- *Argument Without End. In Search of Answers to the Vietnam Tragedy*, R. McNamara et alii, Public Affairs, 1999.
- *L'Indochine en guerres 1945-1993*, L. Cesari, Belin Sup, 1995.
- *Crosswinds: The Air Force Setup in Vietnam*, Earl H. Jr. Tilford, A&M Press, 1993.
- *L'Innocence perdue*, N. Sheehan, Le Seuil, 1990.
- *The Limits of Airpower: The American bombing of North Vietnam*, M. Clodfelter, The Free Press, 1989.
- *Vietnam. Dernières réflexions sur une guerre*, B. Fall, R. Laffont, 1968.

Première doctrine post-Vietnam de l'US Army, **Active Defense** repose, dans le contexte d'un affrontement en Europe, sur une défense proactive de la zone de contact. Très inspirée de l'expérience allemande de la Seconde Guerre mondiale, elle est largement déséquilibrée et « tactico-centrée ». Ne permettant pas de compenser les avantages quantitatifs et doctrinaux soviétiques, elle est vite remise en cause.

Succédant à *Active Defense*, la doctrine **AirLand Battle** est, elle, très inspirée par les travaux théoriques des Soviétiques des années 1930 sur la bataille en profondeur. Reposant sur une défense proactive simultanément à des attaques, largement aériennes, sur l'ensemble de la profondeur adverse, elle vise à paralyser une éventuelle offensive soviétique. Modifiée en 1986 dans un sens plus offensif, elle sert de matrice au plan contre l'Irak en 1991.

Vétéran du Pacifique, membre influent du Parti républicain et de l'équipe Nixon dans les années 1970, **Caspar Weinberger** (1917-2006) devient en 1981 le secrétaire à la Défense de Ronald Reagan. Faucon affirmé, il défend une ligne dure contre l'URSS mais doit démissionner en 1987 suite au scandale des Contra (trafic d'armes illégal avec l'Iran).

Le laboratoire du XXI^e siècle

Bombes guidées par laser, missiles antiradar destinés à neutraliser la DCA adverse, surveillance aéroportée du champ de bataille, drones, commandement informatisé... C'est au Vietnam entre 1964 et 1973 que sont nés ces armes et concepts utilisés avant-hier en Irak, hier en Libye, aujourd'hui en Afghanistan. Si la guerre est souvent présentée comme une lutte antiguérilla menée à la pointe du M16, le Vietnam a fourni un formidable terrain d'expérimentation technologique pour les Américains, au Sud mais surtout le long de la piste Hô Chi Minh et dans les cieux du Nord-Vietnam. Pour repérer et évaluer les flux logistiques entre le Nord et le Sud au moyen de capteurs variés, pour acquérir des renseignements sonores, ou lutter au Nord contre les défenses aériennes *made in USSR* d'Hanoi, les Américains posent pendant la guerre du Vietnam les bases de ce qui deviendra, dans les années 1980 et 1990, la « révolution dans les affaires militaires » ou RMA. Fondée sur la généralisation de l'informatique et de l'électronique dans les forces armées, traduite notamment par l'emploi d'armements guidés (testés pour la première fois en opération pendant Linebacker II en 1972), la RMA prendra son essor après la guerre du Golfe de 1990-1991. Mais ses prémisses sont observables au Vietnam.

NOUVEAU

SCIENCE VIE GUERRES & Histoire

PLUS SIMPLE

PLUS PRATIQUE

Tous les 15 jours, retrouvez chez votre marchand de journaux un nouveau volume de votre collection.

VOTRE COLLECTION DÉSORMAIS DISPONIBLE EN KIOSQUE TOUS LES 15 JOURS

LES CHEFS-D'ŒUVRE

DU FILM DE GUERRE

N°1 MER CRUELLE

Disponible en vente par correspondance

Si vous avez raté le N°1 de la collection vendu en kiosque avec *G&H* N°6, vous pouvez le commander au prix de 2,95 € en vous reportant au bon de commande ci-contre.



N°2 LE PONT

Actuellement en kiosque avec le magazine *Guerres & Histoire*

Du 17 août au 12 octobre

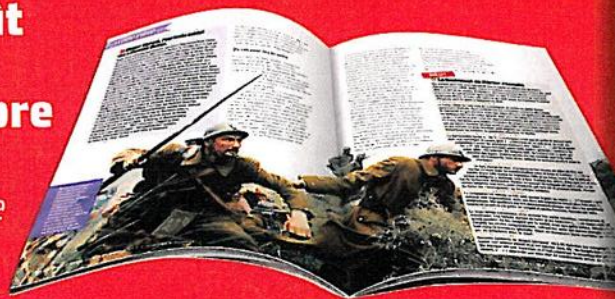


N°3 CAPITAINE CONAN

Disponible chez votre marchand de journaux

Dès le 31 août et jusqu'au 28 septembre

à côté de *Guerres & Histoire* ou au rayon multimédia.



Bénévent, défaite à la Pyrrhus

Par Éric Tréguier

Il disait descendre d'Achille, avait regagné son trône à la pointe de l'épée et voulait égaler Alexandre, qui lui était apparu en rêve. Pyrrhus, roi d'Épire, était sans conteste le plus brillant général de son temps.

Mais indécis et fantasque, il est associé dans l'histoire à ses succès trop cher payés.

L'Épire est alors un royaume indépendant au nord-ouest de la Grèce, entre l'Albanie actuelle et le golfe d'Ambracie (capitale de Pyrrhus, actuelle Arta). L'ethnie dominante est celle des Molosses, dont est issue la dynastie des Éacides, descendants mythiques, via le héros Achille, d'Éaque, fils de Zeus.

Tarente est fondée en -706 par des exilés spartiates. Son port abrite en fait la puissance dominante en Grande Grèce du V^e au IV^e siècle av. J.-C. Comme toutes les anciennes colonies, la cité garde des liens étroits avec la Grèce et se trouve encore de nos jours jumelée avec Sparte.

Quelle est petite l'Épire, comparée à l'empire d'Alexandre le Grand... En cette année 281 avant J.-C., le roi-général Pyrrhus a 37 ans, âge déjà avancé, et ses ambitions grandioses ont toujours été déçues. C'est à l'argent

de Ptolémée, son beau-père successeur d'Alexandre en Égypte, qu'il doit le trône d'Épire. Et deux ans plus tôt, sa tentative de mainmise sur la Macédoine voisine a échoué piteusement après la trahison de son allié, Lysimaque. Mais l'arrivée imprévue d'un messager réveille ses ambitions déçues. Tarente, ancienne colonie spartiate et bijou de cette Italie du Sud qui s'appelle encore « Grande Grèce », est agressée par les Romains et appelle au secours... L'oracle de Delphes semble le confirmer : il n'est que temps d'aller voler un empire dans les plumes des aigles légionnaires.

L'opportunité offerte à Pyrrhus est née un beau matin d'automne -282. Depuis le théâtre de Tarente, situé en hauteur, quelques citoyens découvrent dix galères croisant au large. Ce sont des navires romains, commandés par le consul Cornelius Dolabella, surpris en pleine violation d'un traité... Vingt ans auparavant, Rome et Tarente ont signé un accord qui interdit



**À Héraclée, légions
et phalanges luttent
face à face à égalité.
Jusqu'à l'arrivée
des mastodontes...**



À Héraclée en -280, de face, la phalange d'inspiration macédonienne importée par Pyrrhus en Italie est irrésistible. Mais les Romains, plus légèrement armés, profitent de leur mobilité pour attaquer de flanc. Une tactique qui deviendra la martingale de leurs futurs succès en Grèce.

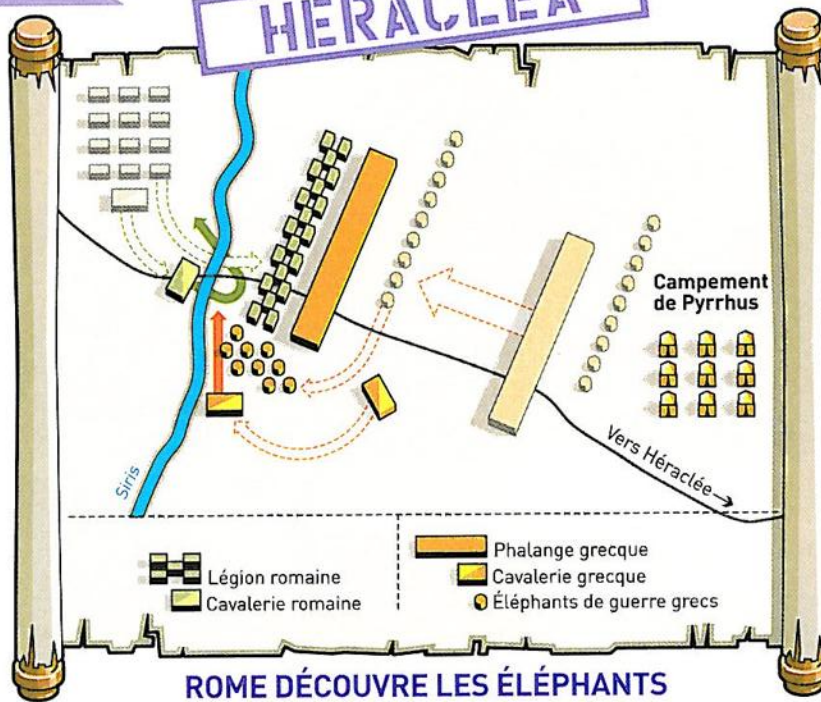
Les **diadoques** (en grec, « successeurs ») sont les 13 généraux qui se disputent l'empire d'Alexandre à sa mort en -323 : Antigone le Borgne, Antipater, Asandros, Cassandre, Eumène de Cardia, Leonnatos, Lysimaque, Méléagre, Peithon, Perdicas, Polyperchon, Ptolémée et, le plus connu, Séleucus, qui règne sur l'Asie et fondera la dynastie des Séleucides... Lysimaque, qui chasse Pyrrhus de Macédoine, règne sur la très riche Asie Mineure, et fait partie des trois plus puissants diadoques, avec Séleucus et Ptolémée.

Un **peltaste** est un fantassin peu protégé, donc mobile, armé du javelot et d'un bouclier léger.

UNE BOUGOTTE FATALE

Pour soutenir Tarente, son allié attaquée par Rome, Pyrrhus fait traverser l'Adriatique à sa flotte. Il débarque en -280 avec 25 000 hommes et 20 éléphants de guerre, bouscule les Romains à Héraclée, les grignote à Asculum, puis passe en Sicile en -279, où il bat plusieurs fois les Carthaginois, jusqu'à occuper la quasi-totalité de l'île. Mais il finit par irriter les Siciliens. Et revient en Italie en -275, pour se faire battre à Bénévent par des Romains qui ont beaucoup appris de lui.

HERACLEA



ROME DÉCOUVRE LES ÉLÉPHANTS

Les 35 000 Romains avancent et traversent la rivière, supportés par leurs 3 000 à 5 000 cavaliers, bousculant l'avant-garde grecque. Pyrrhus, qui dispose de 27 000 hommes, fait avancer ses phalanges et lance sa cavalerie pour repousser celle des Romains. Légions et phalanges sont face à face et luttent, sans parvenir à prendre l'ascendant. Pyrrhus fait alors intervenir ses éléphants, qui causent la panique parmi fantassins et cavaliers romains. Les Romains perdent 15 000 hommes, les Grecs, 13 000.

aux Romains de naviguer à l'est du cap Lacinium, près de Crotona, dans le golfe qui sépare pied et talon de la botte italienne. Les Tarentins, furieux, capturent la moitié de la flotte romaine et réduisent ses marins en esclavage. Ils viennent en fait de tomber dans un piège. Car la situation stratégique en Italie a changé radicalement.

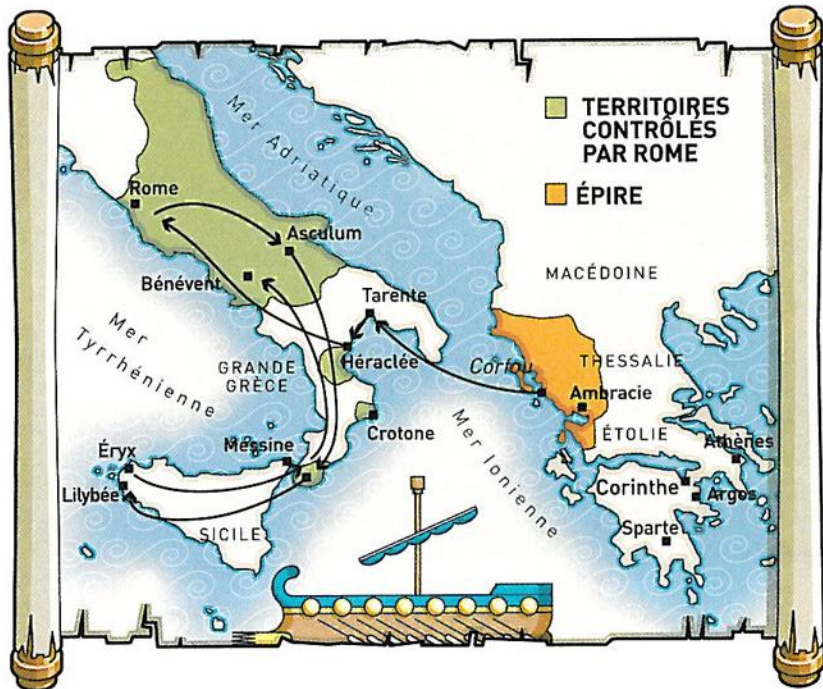
Après trois guerres meurtrières, Rome a enfin terrassé les Samnites et annexé leurs territoires au sud de Rome (voir dossier du n° 6). Au nord,

le front étrusque est stabilisé par des traités avantageux. Et au centre, une offensive décisive a mis fin aux ambitions des Sabins. Le sénat lorgne ostensiblement vers le pied de la botte italienne, où se concentrent de prospères et jalouses cités — Tarente, bien sûr, mais aussi Crotona, Héraclée, Rhégion... — proies juteuses et passages obligés sur les nouvelles routes commerciales que les riches familles marchandes du Latium voudraient ouvrir vers la Grèce. Lorsque les Tarentins insultent l'ambassadeur

redoutés spécialistes macédoniens de combat en phalange), 3 000 cavaliers, 2 000 archers, 500 frondeurs et 20 éléphants de guerre... Pour les Romains ce débarquement est une surprise et Aemilius Barbula se retire prudemment vers le nord. Rome mobilise en toute hâte 80 000 hommes (huit légions avec leurs auxiliaires) répartie en quatre armées : deux pour surveiller les Samnites et les Étrusques, une pour protéger Rome, et la principale, commandée par le consul Publius Valerius Laevinus, pour attaquer Tarente et arrêter Pyrrhus. Ce dernier, soucieux d'agir vite, part à leur recherche, sans attendre les renforts promis par les autres cités grecques. Il trouve Laevinus établi à Héraclée, un peu à l'ouest de Tarente pour empêcher la Calabre de se soulever. Comme c'est l'usage, les légionnaires ont construit un camp retranché. Impressionné par l'ordre et la discipline qui y règnent, Pyrrhus hésite à attaquer, nous dit Plutarque dans ses *Vies des hommes illustres*. Laevinus, lui, cherche le combat, car dispose de la supériorité numérique presque 35 000 hommes contre moins de 30 000 pour Pyrrhus.

La raclée d'Héraclée

Pyrrhus, surpris en cours de formation, fait ranger ses troupes derrière le fleuve Siris, espérant ralentir l'offensive romaine. Raté : les légionnaires le franchissent vite et en bon ordre, puis culbutent les **peltastes** grecs, de surcroît attaqués de flanc par la cavalerie romaine, qui a traversé un gué plus au sud. La situation est rétablie par une contre-attaque des excellents cavaliers thessaliens et macédoniens de Pyrrhus qui dispersent la faible cavalerie romaine et repoussent les légions. Mais celles-ci se reforment aussitôt et reviennent attaquer les phalanges — enfin — arrivées sur le champ de bataille. Ce premier choc historique entre légion et phalange n'est pas à l'avantage de la seconde. Certes la progression de la phalange est irrésistible de front. Mais les légionnaires, plus mobiles, peuvent la harceler et l'affaiblir de flanc, alors que les Macédoniens ne peuvent quitter les rangs de la phalange pour poursuivre les Romains qui décrochent et s'enfuient. En difficulté, Pyrrhus sort alors son arme secrète : ses éléphants d'Asie. C'est la première fois que les Romains voient ces montagnes vivantes caparaçonnées de bronze (voir encadré p. 63). Leur charge désorganise l'infanterie et leur





Ses énormes éléphants d'Asie semblent invincibles... Mais Pyrrhus, par ses errances, laisse aux Romains le temps d'imaginer des parades, comme ces « commandos » spéciaux armés de javelots enflammés, décisifs en -275 à Bénévent.

uisante odeur terrorise les che-
aux, interdisant tout retour de la
cavalerie. Les légionnaires craquent
t s'enfuient... Pyrrhus peut crier vic-
sire mais il a perdu, selon l'historien
eronymos de Cardia contempo-
ain des faits, 4000 soldats, contre
000 Romains (13000 contre 15000,
elon Denys d'Halicarnasse, plus de
eux siècles après).

es deux côtés, on tire les leçons
e cette première confrontation.
pyrrhus incorpore dans ses pha-
ngines des troupes légères pour
onter les attaques de flanc tandis
e les Romains élaborent des
ntre-mesures pour faire face
ux éléphants. Passé la surprise,
s légionnaires ont pu constater
e les bêtes ne sont pas immor-
lles, comme ils le croyaient, mais
e la douleur les rend dangereuses
ur leur propre camp et qu'elles
aignent le feu... Les Romains for-
ent alors des escouades armées de

javelots enduits de poix enflammée,
fabriquent des chars à bœufs hérissés
de pointes...

L'éléphant écrase la souris

Après Héraclée, Pyrrhus repose son
armée pendant l'hiver 280-279 et
rameute tout ce que le Sud italien
compte de troupes hostiles à Rome :
Tarentins mais aussi Samnites,
Lucaniens, Bruttians, Messapiens,
Osques... La conciliation avec Rome
étant un échec, il reprend au prin-
temps -279 sa progression jusqu'à
Asculum (Ascoli Satriano). C'est là
que l'attend le consul Publius Decius
Mus (« la souris », en latin) avec
quatre légions, doublées par celles
de ses alliés (40000 hommes en
tout), auxquelles s'ajoutent 300 cha-
riots anti-éléphants et sur les ailes,
la cavalerie. Pyrrhus, lui, dispose d'un
peu moins d'hommes et de 20 pachy-
dermes en réserve avec sa cavalerie.

Dès l'assaut, la nouvelle phalange
renforcée de troupes légères brise
la première légion et les alliés qui
l'accompagnent. Mais au centre,
les alliés de Pyrrhus, moins orga-
nisés, craquent devant la poussée
des troisième et quatrième
légions. La cavalerie de réserve et
les éléphants interviennent alors
et repoussent les légionnaires,

■ Éléphants : la dernière défense

La première domestication de l'éléphant est attestée vers -4500, dans la
vallée de l'Indus. C'est là-bas que les armées occidentales combattent pour
la première fois cet animal, à la bataille de l'Hydaspes en -326. Alexandre
bat alors le roi Porus... à la Pyrrhus : les pertes subies pour la victoire
stoppent de fait la poussée grecque vers l'Orient, mais assurent cependant
aux armées hellénistiques un approvisionnement continu en pachydermes.
Attention, ces animaux sont de l'espèce asiatique (2,5 à 3 mètres), plus
grande que l'espèce africaine (2 à 2,4 mètres au garrot) employée plus tard
par les Carthaginois (voir article sur Zama du n° 3). Même si ces derniers
ont dû importer aussi des animaux d'Inde : celui d'Hannibal, donné comme
gigantesque, s'appelait en outre Surus (le « Syrien »).

L'historien romain d'origine grecque **Plutarque** (46 ? -125 ?) présente dans ses *Vies des hommes illustres* les portraits comparés de grands personnages grecs et romains. Pyrrhus est ainsi opposé à Marius, le grand réformateur de la République à la fin du II^e siècle av. J.-C.

La bataille de **Malplaquet** en 1709 oppose pendant la guerre de Succession d'Espagne l'armée française du duc de Villars aux Austro-Néerlandais de l'Anglais Marlborough. Ce dernier paye son succès de près de 20 000 pertes, contre trois fois moins chez Villars : ce qui l'empêche d'envahir la France.

qui se replie dans les bois sur les hauteurs, puis dans leur camp à la nuit tombée. Après cette journée indécise, le combat reprend à l'aube. Cette fois, Pyrrhus occupe les hauteurs. Ses phalanges enfoncent les restes des légions, tandis qu'éléphants et troupes légères attaquent leurs flancs. Decius Mus est tué, ses hommes se font cueillir dans leur retraite par la cavalerie grecque... Asculum est un brillant succès à l'arrière-goût amer. Pyrrhus n'a pourtant perdu que 3 500 hommes contre 6 000 pour les Romains. Mais les officiers grecs et les meilleures troupes d'Épire sont tombés et ne peuvent être remplacés. Pyrrhus tente de s'adjoindre les prisonniers, comme c'est l'usage en Grèce.

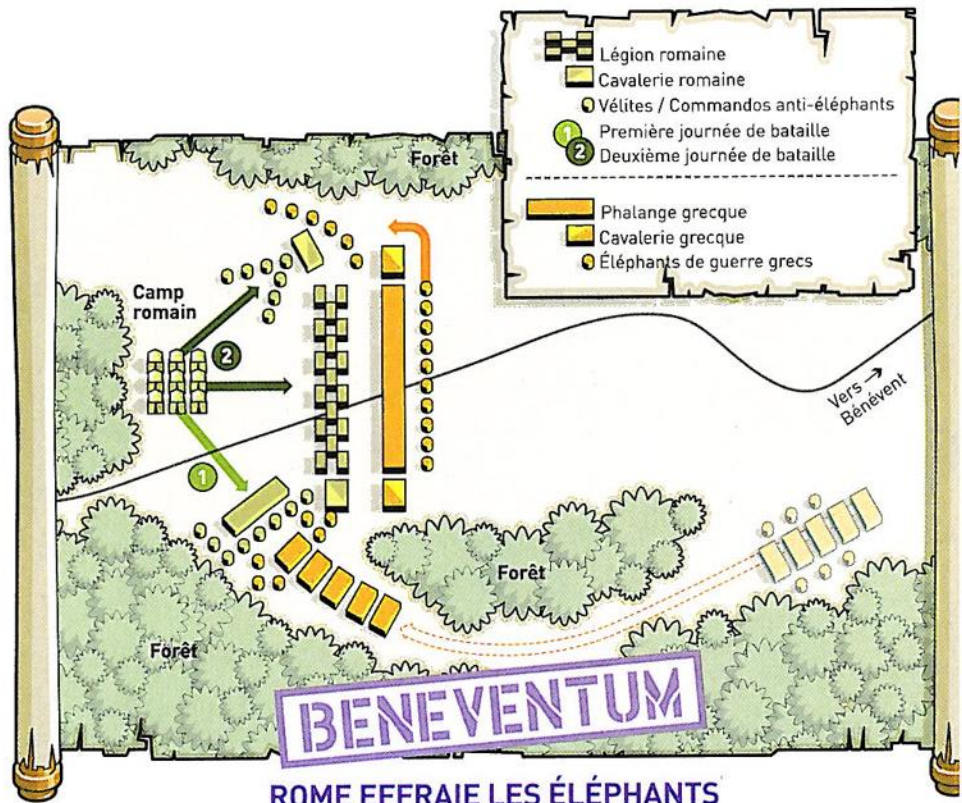
Et découvre alors le « nationalisme » romain : personne ne veut le rejoindre. Les renforts alliés sont en outre médiocres quand à Rome, des levées en masse regarnissent les légions. Le roi d'Épire ressort donc d'Héraclée et d'Asculum affaibli. Rien n'est perdu, pourtant. Mais Pyrrhus, grand tacticien, commet une lourde faute stratégique : il s'embarque à la conquête de la Sicile. Quelques mois suffisent pour en chasser les Carthaginois, mais sa maladresse l'empêche de s'y maintenir. En -275, quatre ans après Asculum, Pyrrhus doit revenir à la case départ, face

Pour en savoir +

- *Sicile antique: Pyrrhus en Occident*, Rico Christian, Alain Ballabriga, revue *Pallas* n°79, Presses universitaires du Mirail, 2009.
- *Pyrrhus of Epirus*, Jeff Champion, Pen & Sword Military, 2009.
- *Pyrrhus*, Mark Merlis, HarperCollins, 2008.
- *Les Vies des hommes illustres, tome II*, Plutarque, NRF.

■ Pyrrhus I^{er}, battu par lui-même

Les victoires désastreuses de Pyrrhus méritent-elles le sévère jugement de l'Histoire ? À voir... Les succès d'Héraclée et d'Asculum n'ont pas été volés, la campagne de Sicile reste un modèle d'opération. En outre, Pyrrhus s'est toujours présenté sur le champ de bataille à égalité numérique avec les Romains, montrant qu'il savait regarnir ses rangs. Son vrai défaut est donc moins de ne pas savoir vaincre décisivement que sa folie des grandeurs, comme le rapporte Plutarque. Quand son ami Cineas lui demande ce qu'il fera après sa victoire romaine, il répond : « Nous deviendrons alors maîtres de l'Italie. » Et après ? « La Sicile nous tend les bras ! » Et après ? « L'Afrique et Carthage seront bientôt sous notre main. » Toute sa vie, Pyrrhus se lance dans les projets les plus fous, en Sicile notamment, sans avoir la constance pour les mener à bien, aveuglé qu'il est par la certitude d'une destinée hors norme. Il se fait ainsi rouler, dit le poète Quintus Ennius, par l'oracle de Delphes qui lui annonce : « Aio te Romanos vincere posse. » Il comprend : « Tu peux vaincre les Romains. » Mais la phrase est à double sens et peut aussi se traduire par « les Romains peuvent te vaincre »...



ROME EFFRAIE LES ÉLÉPHANTS
Avec ses 20 000 hommes, Pyrrhus tente une manœuvre tournante de nuit contre le camp où Dentulus l'attend avec ses 17 000 hommes. Mais les Romains sortent et défont l'avant-garde grecque, tuant huit éléphants. Le lendemain, Dentulus attaque l'armée de Pyrrhus, mais échoue devant ses phalanges renforcées de peltastes. Une partie des Romains font alors retraite dans leur camp pour en ressortir aussitôt renforcés de la réserve et de commandos anti-éléphants. Ceux-ci, devenus incontrôlables, traversent les phalanges grecques, semant la panique dans l'armée de Pyrrhus, qui se retire. Rome a gagné !

à une nouvelle armée romaine : les 17 000 hommes et 1 500 cavaliers du consul Manius Curius Dentatus. Incorruptible, infatigable, expérimenté, ce Romain à l'ancienne est également prudent : il s'est établi à Beneventum, à 50 km au nord-est de Naples, pour attendre l'armée du consul Lucius Cornelius Lentulus. Pyrrhus, qui a 20 000 fantassins, 3 000 cavaliers et 20 éléphants, veut donc en finir vite. Il envoie, en pleine nuit, ses meilleures troupes et ses éléphants prendre à revers le camp romain. Las, les torches s'éteignent, l'armée se perd dans la forêt et au petit matin, les Romains font face, rangés en bataille... Faute d'effet de surprise, phalanges et éléphants écrasent l'aile gauche romaine. Victoire ? Pas encore : les Romains s'abritent dans le camp tout proche et en ressortent, augmentés des réserves et des « commandos » anti-éléphants. Paniquées, les bêtes font volte-face et creusent des sillons sanglants dans les phalanges. Les Grecs se débandent, Pyrrhus retraite. Épuisés, les Romains renoncent à poursuivre, mais rebaptisent « Beneventum » (« lieu bénéfique », actuel Bénévent) le site de leur victoire. Pyrrhus, lui, rembarque les 9 000 hommes qui lui restent. Incapable de les payer, le roi se vend lui-même au plus offrant et meurt

bêtement en -272, dans les rues d'Argos. La même année, Tarente, abandonnée, succombe à son tour.

La légende du vainqueur vaincu par ses victoires

Pyrrhus n'a pu devenir une légende de son vivant. Mais il y parvient dès sa mort à 46 ans. Hannibal en fait le deuxième meilleur général de tous les temps, derrière Alexandre et devant lui. Les Romains, avertis de compléments sur leurs ennemis, le désignent comme un des meilleurs stratèges. Mais c'est surtout par le prix trop élevé payé pour ses lauriers que l'Épique rote passe à la postérité. « Une autre victoire comme celle-ci et c'en est fin de moi », lui fait dire, au soir d'Asculum, **Plutarque**. Ce n'est ni plus ni moins que l'envers de la pièce écrite à Louis XIV par le maréchal de Villars vaincu à **Malplaquet** : « Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une bataille comme celle-ci, Votre Majesté peut compter que ses ennemis sont détruits. » Personne ne songe pour autant à remplacer le nom de Pyrrhus par celui de Marlborough. Tant qu'il y aura des victoires chèrement acquises, des Thermopyles à Eylau, d'Alamo à Monte Cassino, de Borodir à Bir Hakeim, Pyrrhus I^{er} d'Épire gagnera toujours sans conteste son combat pour l'immortalité. ■



Chevaliers ailés : foudroyants archanges de la Pologne



Aube du 4 juillet 1610, plaine de Kluszyn, province de Smolensk. L'armée du grand-duché de Moscou commandée par le prince Dimitri Shuisky (30 000 hommes dont 5 000 mercenaires) attend de pied ferme les envahisseurs polono-lituanien. Émergeant de la brume matinale, apparaissent 7 000 soldats de l'ataman Zolkiewski dont 500 étranges cavaliers. Ces derniers ébrouent leurs grandes ailes de plumes de cygne blanc avant de charger l'infanterie moscovite retranchée derrière les clôtures des villages. S'ensuit une terrible mêlée durant laquelle les chevaliers ailés essuient les coups de mousquet mais percent impitoyablement les rangs russes avec leurs longues lances. Alors que les Polonais se reforment pour la dixième fois, l'armée de Moscou, supérieure en nombre, s'élance à son tour. Sa cavalerie ouvre l'attaque mais les chevaux russes, subissant une contre-charge, s'effrayent des grandes ailes blanches qui s'agitent et sifflent étrangement sous le vent. Les cavaliers moscovites sont délogés. Ils laissent les hussards ailés enfoncer avec un seul élan l'infanterie sortie à découvert, dont un tercio espagnol de 1 000 hommes (illustration). Les hommes ailés viennent de remporter leur plus grande victoire, à un contre cinq. ■

UNE CAVALERIE D'ÉLITE REDOUTABLE

Aux XVI^e et XVII^e siècles, ces rutilants cavaliers sont le fer de lance du royaume polono-lituanien. Également appelés hussards ailés, ils maintiennent deux cents ans durant leur réputation – méritée – de meilleure cavalerie d'Europe, voire du monde. Exclusivement recrutés parmi la noblesse, les chevaliers reçoivent un entraînement militaire dès leur plus jeune âge afin de maîtriser l'équitation et le maniement de la lance, du sabre et du pistolet. Mais être noble, excellent cavalier et maître d'armes ne suffit pas ; une solide expérience au combat est en outre exigée pour entrer dans ce corps d'élite. Ne reste alors plus au cavalier qu'à payer ses armes, sa monture et sa coûteuse armure.

CAVALERIE LOURDE AUX PIEDS LÉGERS

À son âge d'or, le chevalier ailé s'inspire de l'équipement et de l'armement de ses ennemis. Des Suédois, il tire sa cuirasse et son casque, des Cosaques sa lance de 6 m, des Tatars son arc et des mamelouks turcs un armement polyvalent (masses, pistolets d'arçon, sabres courbes) qui lui permet d'affronter aussi bien l'infanterie que la cavalerie, légère comme tourde. Lui-même est un cavalier hybride : s'il porte casque et cuirasse, ses bottes, sa culotte, sa selle et sa monture viennent de la cavalerie légère. Du hussard, il a la vitesse, mais à l'impact il culbute comme un cuirassier. Sa belle armure est souvent rehaussée de peaux de bêtes exotiques et, quand il charge, les plumes de ses ailes chantent sous le vent. Ce qui ne manque pas de terrifier soldats et chevaux ennemis.

UNE RÉPUTATION MILITAIRE IMMORTELLE

Les chevaliers ailés comptent peu de défaites ; nombreuses sont en revanche leurs victoires, la plupart emportées contre un ennemi supérieur en nombre. La plus célèbre reste celle de 1683 où les hussards ailés, menés par le roi Jean III Sôbieski, défont l'armée ottomane assiégeant Vienne. Avant cela, ils ont, depuis 1504, vaincu les Russes, les Moldaves, les Autrichiens, les Ukrainiens et les Suédois. Le XVIII^e siècle les voit disparaître mais leur souvenir inspirera les cavaliers de Pulaski aux Amériques, ceux de Kosciuszko lors du soulèvement de 1794, les lanciers de Napoléon, jusqu'au corps blindé polonais qui, en 1944 en Normandie, arbore, peints sur ses chars, le casque et les ailes des glorieux ancêtres.

Face à la France, une vict

Par Pierre Journoud

À l'automne 1940, la tension monte à la frontière de la Thaïlande et de l'Indochine. Une offensive lancée par Bangkok inflige un sérieux revers aux forces françaises en janvier 1941. Dans la foulée, la flotte d'Extrême-Orient remporte une victoire sans appel au large de Koh Chang. Match nul donc. Mais le Japon, en rôle d'arbitre régional, fait pencher la balance côté thaïlandais. Et ce conflit éclair sombre dans l'oubli des eaux du golfe de Siam...



Phum Préav, 16 janvier 1941 : les légionnaires du 3^e bataillon du 5^e régiment étranger d'infanterie, à la pointe d'une contre-attaque française, se heurtent de front aux Thaïlandais. Ce combat furieux, où la Légion perd une cinquantaine de tués et blessés, marque le paroxysme de la guerre.

re de Thaïs



Qui se souvient encore des combats que se sont livrés Français et Thaïlandais dans la péninsule indo-chinoise, quelques mois seulement après le défilé nazi sur les Champs-Élysées ? À l'époque, déjà, la guerre en Europe masque le formidable impact, en Asie, du brutal effondrement de la puissance française — encore considérée à la veille du printemps 1940 comme l'une des toutes premières au monde —, ainsi que des difficultés britanniques face à l'Allemagne. Dans les empires coloniaux, les élites locales comprennent vite que cette nouvelle donne leur impose de repenser leur stratégie. Au Vietnam, les indépendantistes se sont promis de renverser la présence française dès 1939, au besoin par la force. En Birmanie, détachée de l'Inde et pourvue d'une nouvelle constitution depuis 1937, les nationalistes menés par **Aung San** tentent d'obtenir de leurs maîtres britanniques une libéralisation du régime colonial. En vain.

L'heure n'est pas encore aux concessions décisives. En ces premières années de guerre en Europe, la perception du Japon dans la région reste ambivalente : à la fois négative, en raison de la menace que font peser les ambitions impérialistes de Tokyo, à peine masquées par son projet panasiatique de « sphère de coprosperité de la grande Asie orientale » ; et positive, du fait des opportunités offertes par une alliance conjoncturelle avec la puissance régionale.

De vieux contentieux territoriaux

Sauvé d'une domination française ou britannique par une habile diplomatie d'État tampon entre la zone d'influence française en Indochine et la colonie britannique de Birmanie, le Siam évolue, à partir de 1938, vers une dictature militaire : son gouvernement, alors dirigé par le major-général **Phibun Songkhram**, développe une propagande

Aung San (1915-1947) est à la tête en 1939 d'une organisation de nationalistes extrémistes, vite interdite par les autorités britanniques. En 1940, il doit fuir au Japon. À son retour en 1942, il crée une armée de guérilla pour soutenir l'invasisseur nippon. Fin 1945, il fonde la Ligne antifasciste pour la liberté du peuple. Il est considéré comme le héros de l'indépendance birmane, obtenue en janvier 1947.

De son vrai nom **Plaek Pibulsonggram**, **Phibun Songkhram** (1897-1964), qui a suivi des études supérieures en France, est l'un des chefs de l'aile militaire du Parti du peuple, auteur du coup d'État qui aboutit au renversement de la monarchie absolue en Thaïlande en 1932. Il dirige la Thaïlande de 1938 à 1944, puis de 1948 à 1957.

Ex-commandant en chef des Forces navales en Extrême-Orient, le vice-amiral d'escadre **Jean Decoux** (1884-1963) est confirmé par Vichy le 20 juillet 1940 au poste de gouverneur général de l'Indochine française. Fidèle à Pétain, Decoux collabore avec le Japon et pourchasse gaullistes, francs-maçons et Juifs. Mais il évite également à l'Indochine la totale mainmise de Tokyo, jusqu'au coup de force du 9 mars 1945, où il est placé en résidence surveillée. Libéré, il comparait en France devant la Haute Cour de justice et bénéficie d'un non-lieu.

L'**aviso** (de l'espagnol *barca de aviso*: bateau porteur d'avis) est à l'origine un petit voilier rapide, affecté aux communications. Le terme survit à l'arrivée de la radio pour désigner de petits navires de guerre. Le *Dumont-d'Urville* et l'*Amiral Charner* (103 m de long, 2 000 t, 100 à 150 hommes d'équipage) présents à Koh Chang sont des « avisos coloniaux », conçus au début des années 1930 pour naviguer dans les eaux peu profondes des fleuves tropicaux.

ultranationaliste fondée sur le culte de la personnalité, le rejet des populations d'origine chinoise et le rapprochement avec le Japon. Le Siam, devenu Thaïlande en 1939, n'a jamais accepté l'extension de la domination française au Laos et au Cambodge et les incidents ont, depuis lors, émaillé les relations franco-siamois. Au nom d'une hypothétique solidarité ethnique et linguistique, le gouvernement thaï affirme posséder des droits historiques sur les provinces peuplées de Thaïs. Avec la défaite française et l'armistice du 22 juin 1940, il entrevoit l'occasion d'obtenir enfin la révision des accords que la France a contraint la cour siamoise à signer, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, en particulier le traité de 1907 par lequel il a dû abandonner à la France, au profit du Cambodge, les provinces de Battambang, Sisophon et Siem Reap situées sur la rive droite du Mékong (voir carte ci-dessous). Après l'échec de plusieurs missions thaïes venues à Hanoi, en septembre 1940, proposer l'assistance militaire de Bangkok à la France dans

l'hypothèse d'une agression japonaise et en échange de la restitution de ces provinces, les incidents de frontière se multiplient, précipitant une guerre brève et méconnue entre la France et la Thaïlande. Trop heureux de l'occasion qui lui est offerte de concrétiser à moindres frais ses velléités expansionnistes, le Japon apparaît comme le principal gagnant, sinon l'inspirateur, de ce conflit. Objet de gros efforts financiers depuis 1936, modernisée par les États-Unis et le Japon, l'armée thaïe dispose au début de la Seconde Guerre mondiale de cinq divisions, de plus de 200 avions dont une moitié d'origine américaine, et d'une flotte composée de deux garde-côtes cuirassés, dix torpilleurs et deux sous-marins. Tournant le dos au pacte de non-agression signé avec la France le 12 juin, elle s'apprête à engager 29 bataillons dans l'épreuve de force. Face à elle, les forces de l'Union indochinoise, relativement peu nombreuses, mal équipées et alors en pleine réorganisation, viennent d'être affaiblies par l'offensive surprise que le Japon a déclenchée au Tonkin,



L'ARMÉE D'INDOCHINE TROP FAIBLE POUR RÉSISTER À TERRE

L'offensive thaïlandaise est lancée le 10 janvier 1941 sur deux axes : par le nord, depuis la chaîne des Dangrêk, et par l'ouest vers Sisophon. Les forces sont inégales. L'armée thaïe aligne 60 000 hommes, soutenus par 130 avions modernes (dont 33 chasseurs japonais Nakajima Ki-27) et 59 chars. Les Français ont 50 000 hommes, mais leurs 20 chars FT-17 et leurs 90 avions sont obsolètes, à l'exception d'une poignée de chasseurs Morane-Saulnier MS-406.

En moins de deux heures, près d'un tiers de la flotte thaïlandaise est neutralisé.

fin septembre 1940 (voir chronologie) Malgré la signature d'une **convention militaire** par le gouverneur général de l'Indochine, l'amiral **Decoux**, le 22 septembre, 30 000 soldats de la 5^e division japonaise stationnée dans le Sud de la Chine ont en effet attaqué la zone frontalière, autour de la position clé de Lang Son. Environ 800 soldats français ont péri dans ces combats qui se sont accompagnés de massacres de militaires et de civils, premiers morts d'une guerre non encore déclarée en Asie et dans le Pacifique. Fidèle à Vichy mais décidé à garantir les droits de la France, Decoux doit reconnaître la prééminence nipponne en Extrême-Orient, que favorisent alors la désorganisation résultant de la guerre en Europe, la neutralité des États-Unis et le repli imposé à la Grande-Bretagne sur Singapour.

La « drôle de paix » de l'automne 1940

Avec l'active complicité des Japonais, les Thaïlandais saisissent cette occasion pour intensifier leur harcèlement. Ils multiplient les survols du territoire indochinois et les coups de main sur les villages frontaliers, de part



Koh Chang, 17 janvier, 6 h 50 : touché par les salves de l'escadre menée par le croiseur *Lamotte-Piquet*, le torpilleur thaïlandais d'origine italienne *Songkla* est en train de sombrer, tandis que les marins de son jumeau *Chonburi* évacuent. Ces deux navires perdent 16 tués dans l'action.

Par cette convention militaire, le Japon obtient le droit d'utiliser trois aérodromes indochinois, de stationner 6 000 soldats au nord du fleuve Rouge, et de faire transiter troupes et matériels à travers le Tonkin.

Indochine et Thaïlande dans la guerre

12 juin 1940 : Signature d'un pacte de non-agression France - Grande-Bretagne - Thaïlande.

26 juin : Decoux, gouverneur général de l'Indochine.

17 septembre : Vichy rejette les demandes de Bangkok.

19 sept. : Ultimatum japonais.

22-26 sept. : Attaques japonaises contre Lang Son et Do Son (Tonkin).

28 sept. : Bombardements thaïs.

26 octobre : Réoccupation de Lang Son par les troupes de l'Union indochinoise.

17 janvier 1941 : Bataille navale de Koh Chang.

28 janvier : Cessez-le-feu.

31 janvier : Convention d'armistice franco-thaïe.

8 mai : Création du Viêt-minh.

9 mai : Traité de paix franco-thaï signé à Tokyo.

7 décembre : Attaque nippone sur Pearl Harbor, début de la guerre du Pacifique.

8 déc. : Le Japon envahit la Thaïlande.

25 janvier 1942 : La Thaïlande entre en guerre aux côtés du Japon.

Septembre : Premiers raids aériens américains sur l'Indochine.

10 septembre 1944 : Le général Mordant délégué général du gouvernement provisoire en Indochine.

9 mars 1945 : Ultimatum et coup de force japonais en Indochine.

2 septembre : Capitulation du Japon ; naissance de la République démocratique du Vietnam.

t d'autre du Mékong. Ils intensifient la propagande antifrançaise comme les incitations à la désertion des partisans et tirailleurs indochinois, avec un indéniable succès puisque 113 désertions ont recensées entre le 10 octobre et le 24 novembre 1940. Face à cette escalade, les autorités vichystes ne peuvent rester passives, au risque de provoquer la dissolution de cette Union indochinoise présentée comme le fleuron de l'empire colonial français. Malgré leur éloignement du théâtre des opérations (2 400 km de Hanoï), leur relatif isolement (l'aide américaine négociée en octobre parviendra trop tard pour être efficace) et la faiblesse des voies de communication, les Français parviennent tant bien que mal à aligner 23 bataillons au Laos et au Cambodge, soutenus par plusieurs escadrilles de chasse, de bombardement et d'observation, tandis que la « Marine-Indochine » se prépare à une éventuelle action en mer. Mais, tant du point de vue quantitatif que qualitatif, les moyens disponibles (terrestres, navals et aériens) sont très inférieurs à ceux de la Thaïlande. Entre fin octobre 1940 et début janvier 1941 se déroule une campagne d'escarmouches, sans que la guerre

ne soit jamais déclarée. Elle se manifeste surtout par les bombardements diurnes des Thaïs et nocturnes des Français sur le Laos et le Cambodge, parallèlement à quelques opérations terrestres de reconnaissance, de harcèlement et de représailles. Les premiers soldats de l'Union indochinoise meurent en territoire khmer. Cette « drôle de paix », selon l'expression du contre-amiral Romé, permet à la Thaïlande d'occuper sans dommages, dès décembre, Pak Lay et le Bassac. Elle est le prélude à une guerre ouverte de courte durée.

Défaite française à terre...

Déclenchée le 10 janvier 1941, l'offensive thaïe se développe dans quatre secteurs : Nord-Laos, Sud-Laos, massif des Dangrèk au Cambodge et route coloniale n° 1 (RC1). Efficacement appuyée par une aviation nettement supérieure à celle de l'armée d'Indochine, elle conduit à d'importants succès au Laos. Mais l'effort principal est porté sur le Cambodge, où les fantassins thaïs prennent d'assaut le poste frontière de Poipet qui commande l'accès à la RC1. Le 1^{er} bataillon du régiment de

tirailleurs cambodgiens est contraint de se replier de 12 km, tout comme la garde indochinoise et les bataillons du régiment de tirailleurs algériens postés dans le secteur des Dangrèk et poursuivis par les cavaliers thaïs. Comme prévu dans un plan arrêté depuis le 20 novembre, la contre-offensive française est lancée le 16 janvier, avec une poignée de bataillons placés sous les ordres du colonel Jacomy, chargé de l'effort principal, et des lieutenants-colonels Natte et Lecoq. Mais les soldats engagés donnent des signes de fatigue et les renseignements sur l'adversaire se révèlent très insuffisants. De plus, l'usage de l'artillerie est difficile sur un terrain aussi boisé. Devant le village de Phum Préav, où se déroulent les combats les plus durs, le III/5^e régiment étranger d'infanterie (REI) du commandant Belloc est contraint au repli par les Thaïs, dont l'avancée est facilitée par la percée des blindés et les bombardements. Une section de légionnaires est même en grande partie anéantie. Bien qu'elle ait porté un sérieux coup d'arrêt à la progression de l'adversaire, cette contre-offensive est un échec incontestable. Il consacre



Bien que totalement obsolètes, les hydravions de la flotte française (comme ce Gourdou Leseurre 832 probablement embarqué sur le croiseur *Lamotte-Picquet*) jouent un rôle clé en localisant la flotte thaïe à Koh Chang le 17 janvier 1941.

la tragique impuissance de Vichy et de ses représentants sur place. D'évidence, la motivation, la volonté mais aussi les moyens ont fait défaut, à l'avant comme à l'arrière, au sein de l'encadrement comme dans les rangs. Il n'en va pas de même dans le golfe de Siam, où les forces navales vont remporter une indiscutable victoire.

... mais victoire en mer !

En dépit de son hétérogénéité et d'une nette infériorité numérique, la flotte française composée du croiseur léger *Lamotte-Picquet* — le vaisseau amiral des Forces navales d'Extrême-Orient avec ses 575 hommes, ses 8000 t, son armement lourd et ses deux hydravions — et de seulement quatre **aviso**s, quitte l'île de Poulo Condor, le 15 janvier. Sous le commandement du capitaine de vaisseau Béranger, le pacha du *Lamotte*, elle traverse le golfe du Siam, en silence radio, pour surprendre la flotte adverse dans ses propres eaux territoriales. Grâce aux renseignements fournis par l'aviation maritime, elle parvient, à l'aube du 17 janvier, à couler par surprise trois torpilleurs modernes et à endommager deux garde-côtes cuirassés, puissamment armés et blindés : près d'un tiers de la flotte thaïe est neutralisé. Cet affrontement, qui aura duré à peine deux heures, s'est déroulé au large de l'île de Koh Chang, une base maritime protégée par une multitude d'îlots. Grâce à l'action efficace de la DCA française, aucun tué n'est à déplorer ; les blessés sont rares et les dégâts matériels légers. Les pertes thaïes, en revanche, sont estimées à plus de 300 hommes. En dépit du retentissement de cette brillante victoire de la Marine en Extrême-Orient — la seule des deux guerres mondiales remportée grâce à des plans et des moyens exclusivement français, selon l'historien Jacques Mordal —, son impact stratégique paraît bien

faible. Entre la France et la Thaïlande, les combats se soldent par un match nul défavorable à l'armée d'Indochine.

Un armistice qui signe la fin de la puissance coloniale

Le 24 janvier, les bombardiers thaïs effectuent un raid sur l'aéroport de Siem Reap, près des temples d'Angkor, qui annonce la fin du conflit. Dès le 22, les autorités françaises ont accepté la « médiation » du Japon : puissant instrument de dissuasion, la flotte nipponne, alors la troisième du monde, croise devant le port de Cap Saint-Jacques... Encore bercé d'illusions sur l'avenir de ses relations avec Tokyo et Bangkok, le gouvernement français accepte le cessez-le-feu le 28 janvier, puis la signature de l'armistice le 31 à bord du croiseur nippon *Natori*, dont la présence à Saigon symbolise le déclin de la puissance coloniale dans la région.

Dans le camp français, les pertes s'élèvent à plus de 320 hommes (98 tués, 162 blessés et 61 disparus), parmi lesquels, déjà, une majorité d'Indochinois... Après maintes humiliations pour l'armée française sur le terrain, et de laborieuses négociations, une convention de paix est signée sous la pression japonaise à Tokyo, le 9 mai. En échange du versement de 6 millions de piastres sur six ans, Bangkok récupère la province de Battambang et une partie de celle de Siem Reap, ainsi que les territoires laotiens de la rive droite du Mékong, avec les provinces de Pak Lay, au nord, et du Bassac au sud. Cet éphémère succès est à l'origine du « monument de la Victoire » érigé fin 1941 par le maréchal Phibun à Bangkok. Le Cambodge et le Laos, que

la colonisation avait sauvés d'un démembrement au profit du Siam et du Viêt Nam, sont amputés de plus de 50 000 km² de territoire. Les échecs militaires des Français ont révélé l'inadaptation flagrante de leur armée aux conditions du combat en Extrême-Orient, le manque d'entraînement et de motivation de l'armée d'Indochine — en particulier des unités indochinoises pas assez encadrées —, et l'isolement politico-militaire de la France dans la région, aggravé par l'adhésion de Decoux au régime de Vichy. Mais, en se bornant à l'analyse du rapport des forces, on peut admettre que l'amiral n'avait

guère le choix de céder aux exigences du grand vainqueur des combats : le Japon, sans l'aide duquel la Thaïlande n'aurait pu obtenir de tels succès. Les accords signés à Tokyo les 6 et 9 mai entérinent le début de la collaboration franco-nipponne et de l'intégration de l'Union indochinoise dans le système de la grande Asie orientale. Les événements indochinois de 1941 dans lesquels s'inscrit le conflit franco-thaï ouvrent une période d'isolement, d'humiliation, de divisions et d'affaiblissement de la France dans la région, portée à son paroxysme par le coup de force japonais du 9 mars 1945, et dont les indépendantistes vietnamiens, cambodgiens et laotiens sauront tirer le meilleur parti. Quant à la Thaïlande, elle n'opposera qu'une résistance symbolique à l'invasion de son territoire par les Japonais, partis de leurs nouvelles bases indochinoises le 8 décembre. Car, la veille, la guerre du Pacifique a débuté à Pearl Harbor.

Un épisode vite oublié

En novembre 1947, deux ans après le début de la guerre d'Indochine, les territoires annexés par Bangkok sont restitués à la France qui les cède aux États associés d'Indochine, dont elle reconnaît officiellement l'indépendance à partir de 1949. Le conflit franco-thaï aurait pu disparaître de la mémoire collective si son souvenir n'avait été entretenu par les légionnaires et les marins qui

ont participé. Mais la « brillante victoire navale du 17 janvier 1941 au cours de laquelle le croiseur *Lamotte-Picquet* et quelques avisos français ont envoyé par le fond la flotte du Siam », telle que l'a célébrée de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*, n'a jamais eu droit à sa cor

mémoration. Ce succès sans mémoire officielle, hormis quelques rues ou squares et une poignée de mémoriaux dans les ports de Bretagne, de Vendée et des Landes, semble avoir été définitivement enterré avec le régime de Vichy auquel il reste associé. Pour les historiens, la guerre franco-thaïe n'est qu'un épisode secondaire d'un conflit aux dimensions mondiales, dont la péninsule indochinoise sera le centre de gravité. Mais un épisode enraciné dans de vieilles rivalités territoriales, dont les récents incidents khméro-thaïs autour du temple de Preah Vihear constituent l'un des derniers avatars. ■

L'impact stratégique de la brillante victoire en mer est bien faible.

Pour en savoir +

- *La Présence française militaire en Indochine 1940-1945*, C. Hesse d'Alzon, publ. du Service historique de l'armée de terre, 1985.
- *L'Indochine française 1940-1945*, P. Isoart et alii, PUF, 1982.
- « Le conflit franco-thaïlandais (juin 1940-mai 1941), une manipulation japonaise », F. Mercier-Bernadet in *Revue historique des armées*, n° 223, 2001.
- *Vichy face à Tchong Kai-Chek. Histoire diplomatique*, F. Mercier-Bernadet, L'Harmattan, 1995.
- *Marine-Indochine*, J. Mordal, Amiot-Dumont, 1953.
- *La Marine française pendant la Seconde Guerre mondiale*, Amiral Auphan, J. Mordal, Hachette, 1953.
- *Atlas des guerres d'Indochine 1940-1990*, H. Tertrais, Autrement, 2004.

RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **UN DVD APOCALYPSE «HITLER»**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le 29 septembre 2012, sans l'affranchir, à l'adresse suivante :

SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

lecteurs,
venez de découvrir ce huitième
éro de Guerres & Histoire
ous faisons appel à vous pour
ueillir vos réactions.
s souhaiterions vous associer à
e réflexion dans le but de réaliser
numéros qui correspondent
si parfaitement que possible à
attentes et à celles de tous
lecteurs. Nous souhaitons donc
donner la parole :
pensez-vous de ce numéro ?
s articles vous ont attirés et
ment les avez-vous appréciés ?
r répondre aux questions,
ffit d'entourer le code
espondant à la réponse que
avez sélectionnée.
a gentillesse de nous retourner
vite votre questionnaire.
est pas nécessaire de l'affranchir.
s avons vraiment besoin de
réponses, qu'elles soient critiques
logieuses, que vous ayez lu
peup d'articles dans ce numéro
ès peu.
e aide nous est précieuse !
à vous,
Lopez
acteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?

- Dans un magazine 1
- À la télévision 2
- À la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, précisez : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné 4

Q3. Avez-vous acheté les précédents numéros de Guerres & Histoire ? (le numéro que vous avez en main est le 8^{ème} numéro)

- | | Oui | Non |
|--|-----|-----|
| ➤ N°1 - Dossier Napoléon 1 | 1 | 2 |
| ➤ N°2 - Dossier Barbarossa 1 | 1 | 2 |
| ➤ N°3 - Dossier Les Paras 1 | 1 | 2 |
| ➤ N°4 - Dossier Pearl Harbor 1 | 1 | 2 |
| ➤ N°5 - Dossier 1918 l'Armée Française à son zénith 1 | 1 | 2 |
| ➤ N°6 - Dossier La légion romaine 1 | 1 | 2 |
| ➤ N°7 - Supériorité militaire allemande ? Le mythe du siècle ! 1 | 1 | 2 |

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :
a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assaz	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Ardennes 1944 : entre les crocs du Jagdtiger (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 16)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Nicaragua : aux armes, Muchachos ! (p. 18 à 26)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 28 à 32)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Viêt Nam : 20 idées fausses qui ont la vie dure (p. 34 et 35)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le piège de la surenchère (p. 37 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Pourquoi l'Amérique ne pouvait pas gagner (p. 40 à 43)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Oubliez tout ça ! (p. 44 à 49)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le bloc communiste uni... en apparence (p. 50 à 53)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Une victoire au coût exorbitant (p. 54 et 55)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les armées US n'ont pas regardé leur échec en face (p. 56 et 57)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Bénévent, défaite à la Pyrrhus (p. 60 à 64)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chevaliers ailés : foudroyants archanges de la Pologne (p. 66 et 67)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Face à la France, une victoire de Thaïs (p. 68 à 72)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 75)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Arsenal de Venise, la première usine du monde (p. 76 à 81)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ V-Disc, la victoire en chantant (p. 82 et 83)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Hedy Lamarr, la bombe à tête chercheuse (p. 84 à 87)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Gribeauval : une révolution dans l'artillerie (p. 88 à 92)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 95)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ 14-18, le pacifisme sort des tranchées (p. 96 et 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 96 à 111)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autres personne(s) 5
- Non 6

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
- Vous allez le jeter 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
|--|--------------------|---------------------|---------------------|
| ➤ A Ardennes 1944 : entre les crocs du Jagdtiger 1 | 1 | 1 | 1 |
| ➤ B Victoire et défaite à la Pyrrhus 2 | 2 | 2 | 2 |
| ➤ C Guerre franco-thaï 3 | 3 | 3 | 3 |
| ➤ D Le canon de Gribeauval 4 | 4 | 4 | 4 |

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

- | | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
|--|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine 1 | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine 1 | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture est moderne 1 | 1 | 2 | 3 | 4 |

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos/d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

A Cher	1	Bon marché	3
B Raisonnable	2		

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

A Tous les mois	1	2 fois par an	3
B Tous les 3 mois	2	Moins souvent	4

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

A Un homme	1
B Une femme	2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence?

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

A Très intéressé	1	Plutôt pas intéressé	3
B Plutôt intéressé	2	Pas du tout intéressé	4

Q20. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
D Histoire	1	2	3	4
E Historia	1	2	3	4
F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
I Géo Histoire	1	2	3	4
J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
K DSI	1	2	3	4
L Vae Victis	1	2	3	4
M Coles Bleus	1	2	3	4
N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
O Terre information magazine	1	2	3	4
P Air Actualités	1	2	3	4
Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A Regarder des films de guerre/de stratégie	1	2	3	4
B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
D Modélisme	1	2	3	4
E Figurines	1	2	3	4
F Jeux d'échecs	1	2	3	4
G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (Wargame)	1	2	3	4
I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346	1	2	3	4
B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers	1	2	3	4
D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale	1	2	3	4
E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française	1	2	3	4
G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale	1	2	3	4
I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J	1	2	3	4
J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal - Ville :

Téléphone : Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Les obus de Bertha

Par Jean-Dominique Merchet

Le canon connu sous le nom de « Grosse Bertha » ne s'appelait pas Bertha et était plutôt maigre, ce qui ne l'empêchait pas d'être spécial ! Sans aucune utilité militaire mais destinée à frapper au hasard des civils sans défense, l'arme annonce les engins de terreur pure que seront les V2 et autres Scud.

Les opérations spéciales ne sont pas toujours l'affaire de commandos. Ce qu'elles ont de « spéciales », c'est le fait d'être menées avec des moyens inhabituels pour produire un effet stratégique. En poussant le raisonnement, on peut ainsi considérer que le bombardement atomique d'Hiroshima, le 6 août 1945, fut une opération spéciale, comme l'avait été l'opération Chastise, lorsque les *Dam Busters* britanniques étaient allés, le 17 mai 1943, briser des barrages pour inonder la Ruhr en larguant des bombes à ricochet depuis leurs Lancaster ! Ou comme ce furent, en 1982, les raids de la RAF contre les Argentins aux Malouines, avec les vénérables Vulcan descendant puis remontant l'Atlantique sud depuis l'île d'Ascension.

Durant la Grande Guerre, le bombardement stratégique en était à ses balbutiements même s'il faisait appel aux moyens techniques les plus pointus de l'époque. Les Allemands en furent les vrais inventeurs : ils attaquèrent Londres avec des dirigeables Zeppelin puis des bombardiers lourds Gotha G-IV (plus de 3,5 t), parvenant à larguer quelques centaines de tonnes de bombes sur l'Angleterre. Un autre traitement fut réservé à Paris, mais tout aussi « spécial ». Ce fut ce que les Français appelèrent avec dérision l'épisode de la Grosse Bertha*. Le samedi 23 mars 1918, à 7h20 du matin, une explosion retentit quai de Seine, dans le 19^e arrondissement. Jusqu'en début d'après-midi, toutes les vingt minutes en moyenne, le même phénomène se reproduit dans la capitale et sa proche banlieue (Châtillon, Vanves, Pantin). Le soir, les autorités dénombrent 15 morts et 19 blessés, frappés au hasard. Une bagatelle si l'on compare à ce qu'il se passe alors sur le front : on est, depuis deux jours, en pleine offensive allemande qui menace d'enfoncer pour de bon les lignes alliées. Mais les morts et les blessés de Paris sont des civils et l'effet psychologique n'est pas du tout le même. La preuve ? Près d'un siècle plus tard, la Grosse Bertha reste dans les mémoires alors que seuls les historiens militaires se souviennent de l'offensive Michael.

La Grosse Bertha ? Elle n'était d'ailleurs pas si grosse, cette Bertha Krupp, la fille du grand industriel allemand. Et le canon qui tira ce jour-là sur la capitale française n'était même pas « *die dicke Bertha* », un obusier de 420 mm qui portait à moins de 10 km. L'arme « spéciale » employée pour la première fois était simplement désignée sous le terme de *Paris Kanon*. Parce qu'il avait été conçu uniquement dans le but de frapper Paris. C'était une exceptionnelle réussite technique de la part des ingénieurs allemands. Jusqu'à ce mois de mars 1918, les obusiers tiraient au plus loin

à 30 km. Et tout d'un coup, la portée est multipliée par quatre : 120 km ! Certes, il ne fallait pas trop en demander. La précision était aléatoire : les artilleurs de marine tiraient en direction de Paris et, trois minutes plus tard, l'obus tombait quelque part à Paris... ou juste à côté. Les obus ne sont pas les plus gros utilisés à l'époque. D'un calibre de 210 mm pour un poids de près de 100 kg, ils ne contiennent que 7 kg d'explosif. Pas de quoi raser la ville ! Enfin, l'emploi de cette pièce d'artillerie est très complexe : elle pèse plus de 700 t et le tube du canon doit être changé tous les 65 coups, tant il s'use vite sous l'effet du tir.

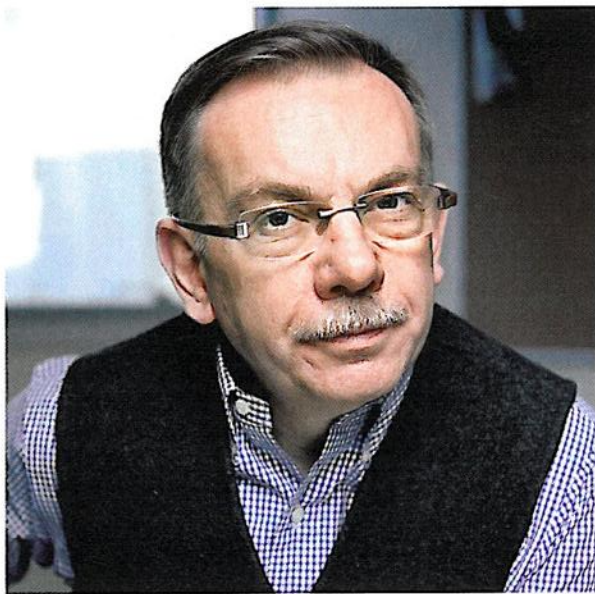
Et pourtant, les *Paris Kanonen* (il y en eut huit, sur trois sites différents) vont réellement produire un effet stratégique, obligeant les autorités militaires à concentrer d'importants moyens pour localiser — ce qui fut fait dès le lendemain grâce à l'aviation — puis tenter, en vain, de les faire taire à coup d'obus. Mais surtout, il fallait s'occuper de la population qui s'in-

quiétait sérieusement : les trois premiers jours, 58 obus tombèrent. On estime qu'un demi-million de personnes quittèrent la capitale, sur une population totale de trois millions. Très vite toutefois, les Parisiens et le gouvernement comprirent deux choses : on ne pouvait pas arrêter les tirs, mais ceux-ci, frappant complètement au hasard, faisaient finalement peu de victimes. Du 23 mars au 9 août 1918, 320 obus s'abattirent sur la capitale, de manière intermittente, puisqu'il n'y eut au total que 44 jours de bombardements. Ils causèrent la mort de 256 personnes et en blessèrent 625, mais un tiers des tués le furent par un seul obus, qui était allé percuter un pilier de l'église Saint-Gervais, entraînant l'effondrement de la voûte sur le public venu assister à un concert. Ce drame suscita une émotion considérable.

Ce bombardement « spécial » fut-il un succès pour les Allemands ? D'un strict point de vue technique, il n'y a aucun doute, mais l'opération, extrêmement coûteuse, ne modifia pas le cours de la guerre. C'est sur le front que l'affaire se joua en 1918. Sans le savoir, pourtant, les Allemands inauguraient alors une manière de combattre promise à un bel avenir : l'arme spéciale du faible contre le fort. En lançant ses missiles Scud contre Téhéran (1988) puis Tel Aviv (1990),

Saddam Hussein ferait de même : faute de pouvoir occasionner de gros dégâts, on s'ingénia à produire un énorme effet psychologique et médiatique. Donc politique. Et ça marche ! La leçon n'a, d'ailleurs, pas été oubliée. Un siècle après les *Paris Kanonen*, l'OTAN cherche à se protéger, avec son futur bouclier antimissile, des Grosse Bertha de demain. ■

* On lira l'excellent livre de Christophe Dutrône, *Feu sur Paris ! L'histoire vraie de la Grosse Bertha*, aux Éditions Pierre de Taillac, mars 2012, 30 €.

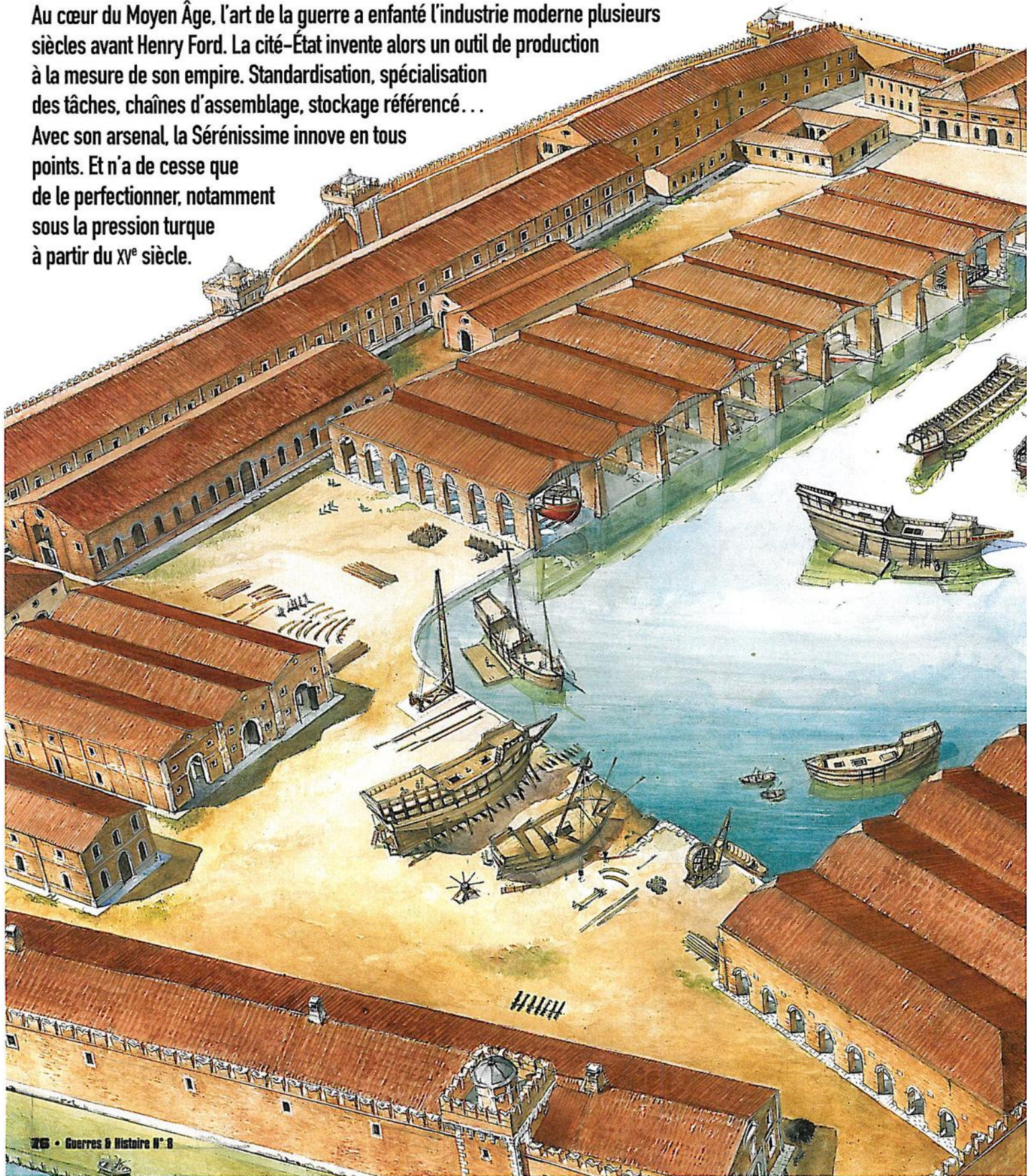


« Les morts et les blessés de Paris sont des civils : l'effet psychologique n'est pas du tout le même que celui de l'offensive Michael qui menace pourtant les lignes alliées. »

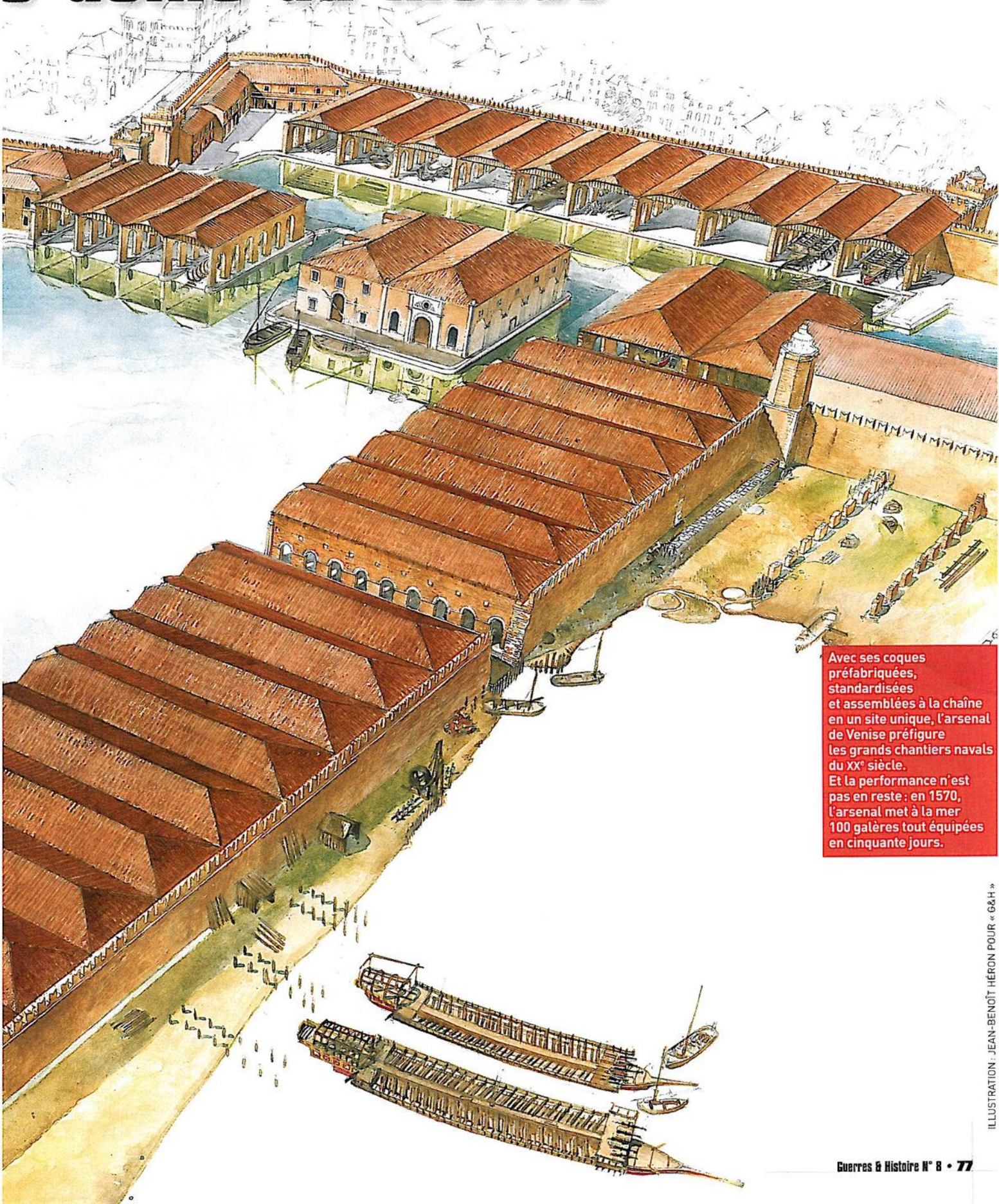
Arsenal de Venise, la premi

Par Roger Crowley - Traduit et adapté de l'anglais par Pierre Grumberg

Au cœur du Moyen Âge, l'art de la guerre a enfanté l'industrie moderne plusieurs siècles avant Henry Ford. La cité-État invente alors un outil de production à la mesure de son empire. Standardisation, spécialisation des tâches, chaînes d'assemblage, stockage référencé... Avec son arsenal, la Sérénissime innove en tous points. Et n'a de cesse que de le perfectionner, notamment sous la pression turque à partir du XV^e siècle.



La usine du monde



Avec ses coques préfabriquées, standardisées et assemblées à la chaîne en un site unique, l'arsenal de Venise préfigure les grands chantiers navals du XX^e siècle. Et la performance n'est pas en reste : en 1570, l'arsenal met à la mer 100 galères tout équipées en cinquante jours.

Du Rialto à l'empire maritime

421: Fondation mythique sur l'île du Rialto.

697: Paolo Lucio Anafesto élu premier doge (de *dux*, chef) de la *Serenissima Repubblica*.

Les marchands commencent à sillonner l'Adriatique et se heurtent aux Croates.

841: Venise envoie 60 galères au secours des Byzantins.

1000: L'Istrie est soumise par une expédition navale.

1082: L'empereur Alexis Comnène échange assistance navale contre des privilèges commerciaux.

1104 (?) : Le doge Ordelafo Faliero fonde l'arsenal.

1202-1205: Les Vénitiens détournent la 4^e croisade pour s'approprier la Dalmatie et piller Constantinople (1204).

1211: Annexion de la Crète.

1256-1270: Première des quatre guerres contre Gènes.

1348: Peste noire. La moitié de la population disparaît.

1380: Venise écrase la flotte génoise à Chioggia. Paix signée en 1381.

1453: Constantinople prise par les Ottomans, mais Venise y maintient sa colonie.

1463: Début de la guerre avec les Turcs qui prennent Argos.

1470: Les Ottomans s'emparent de Négropont (île d'Eubée), perte admise par Venise à la paix de 1479.

1489: Chypre passe sous contrôle vénitien.

1499: Les Ottomans battent les Vénitiens à Zonchio (Péloponnèse).

1570: Les Ottomans attaquent Chypre, qui tombe en août 1571. Leur défaite en octobre 1571 devant Lépante arrive trop tard pour Venise.

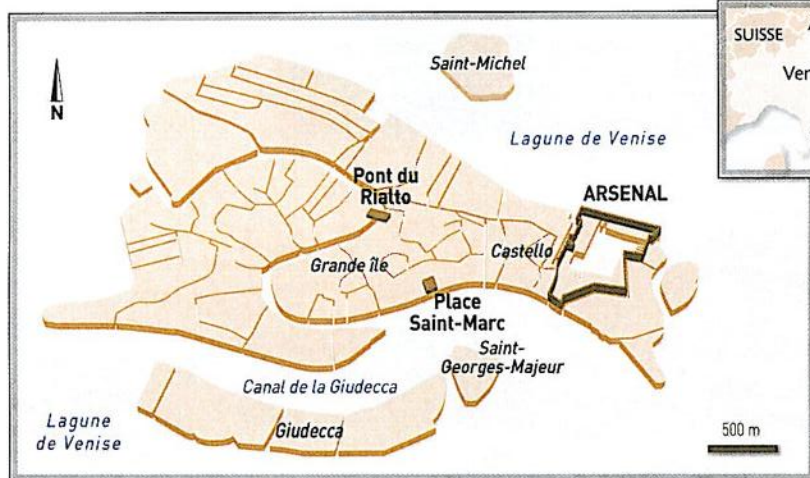
1575-1576: Épidémie de peste, 50 000 morts soit un tiers de la population.

1630-1631: Épidémie de peste, un tiers d'habitants succombe.

1669: Chute de Candie. Venise cède la Crète aux Ottomans.

1718: Venise laisse la Morée (Péloponnèse) aux Turcs.

1797: Battue par Bonaparte, Venise passe aux Autrichiens. Fin de la république.



UNE PETITE CITÉ DANS LA CITÉ

L'arsenal est édifié à l'est de l'archipel vénitien sur des marais asséchés, dans l'actuel quartier de Castello. La construction, démarrée en 1104, ne couvre au début que 3,2 ha. Après quatre phases d'agrandissement en 1303, 1473, 1564 et 1810, l'arsenal atteint finalement 45 ha, soit 15 % de la surface de la ville elle-même.

Venise, destination de lune de miel ? Ce ne sont pas des gondoles que les envoyés du marquis piémontais Boniface de Montferrat viennent chercher en ce mois de mars 1201, mais un moyen de projeter en

Terre sainte l'armée de la quatrième croisade : 4 500 chevaliers et leurs montures, 9 000 écuyers, 20 000 fantassins... Montferrat sait que seule la *Serenissima Repubblica* peut lui fournir le passage, puis le ravitaillement promis par contrat pendant un an. Les navires, 450 transports et 50 galères de guerre, sont prêts comme convenu au printemps 1202, armés par 30 000 marins — 50 % de la population adulte de la cité. L'ennui est que seule la moitié de l'armée croisée se présente au rendez-vous, et sans l'argent promis. Qu'à cela ne tienne : l'acier des épées servira de monnaie. Et pour régler d'autres comptes. Ce n'est donc pas pour libérer Jérusalem des infidèles que partent les croisés en 1203 mais pour réduire la Dalmate Zara et piller Constantinople, deux cités chrétiennes...

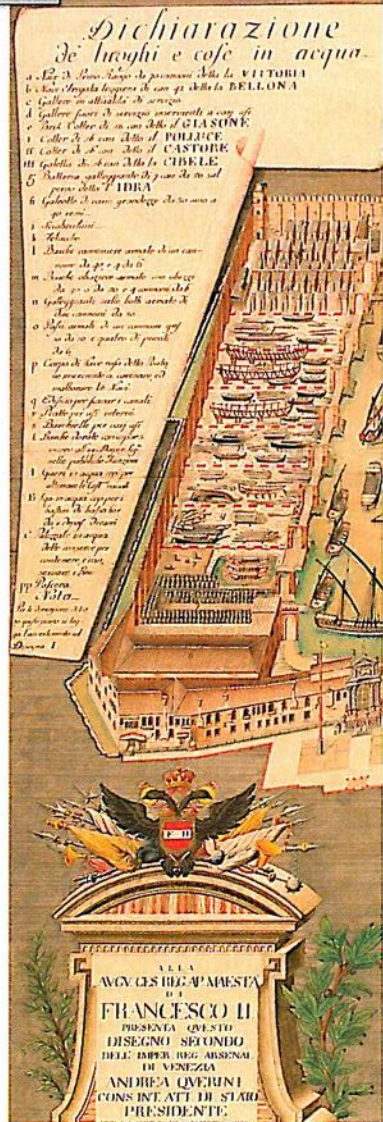
Cet extraordinaire détournement de croisade, les Vénitiens le doivent certes à l'habileté du doge **Dandolo**, mais aussi et surtout à une marine incontournable en Méditerranée. Cette supériorité s'appuie encore pour l'essentiel sur des chantiers privés, mais aussi sur une innovation prometteuse : en 1104, le doge **Faliero** a fait édifier à l'est de la ville, sur 3,2 ha de marais asséchés, un chantier d'État appelé « arsenal » [*arzana* en ancien vénitien, d'après l'arabe *dâr as-sina*, « maison de l'ouvrage », « manufacture »].

Ce que les Vénitiens baptiseront bientôt « la forge de guerre » présente au cœur du Moyen Âge une stupéfiante vision du futur. Chaînes d'assemblage, pièces standardisées, stockage référencé, intégration verticale, gestion centralisée du temps, comptabilité rigoureuse, contrôle de qualité, main-d'œuvre spécialisée... Bien avant Henry Ford, tout est là.

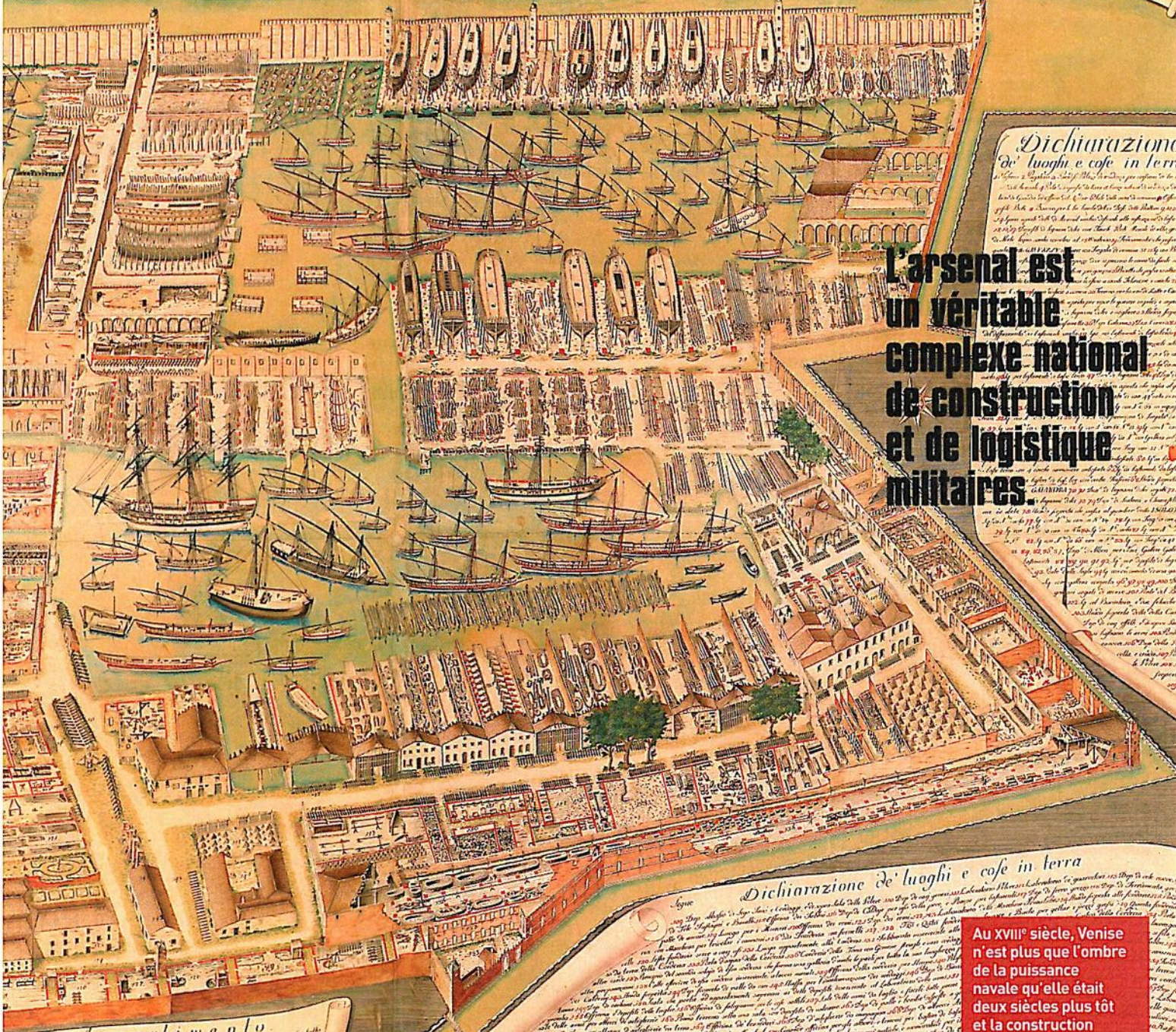
L'arsenal n'a pas été fondé par hasard à Venise : bâtie sur les 118 îlots de sa lagune, la cité dépend dès ses origines de la mer pour son commerce et sa survie (*voir chronologie*). Tout y parvient par bateau et la population entière participe à la vie maritime, du plus riche marchand au plus humble artisan. Idéalement placée entre l'Adriatique et les riches plaines d'Italie du Nord, la cité est déjà au début du Moyen Âge une puissance navale. Rivalité commerciale et guerre sur mer avec Gènes vont en hâter le développement, et celui de l'arsenal. Un siècle après la quatrième croisade, l'établissement quadruple en effet de taille. De 1303 à 1325, des terrassiers ajoutent des bassins, des docks et des rampes sur des terrains marécageux adjacents, transformant l'arsenal en un véritable complexe national de construction et de logistique militaires.

L'usine forteresse

L'État en a décidé : toutes les galères de guerre, mais aussi celles liées aux activités commerciales stratégiques comme le trafic des épices, sont construites sur place. Une révolution. Les activités dispersées dans les ateliers autour du port sont concentrées dans un périmètre protégé par de hauts murs, qui font de l'arsenal aussi



bien une forteresse qu'une énorme usine intégrée, capable de construire et réparer tout navire. Et ce à partir des matières premières stockées dans de vastes entrepôts : voiles, cordages, rames, mais aussi, grâce aux forges et fonderies, clous, pièces d'accastillage, armes, ancres, et, plus tard, canons. Placé au cœur de Venise, l'arsenal en rythme la vie quotidienne. Impossible d'ignorer le tintement particulier de la *Marangona*, la cloche des charpentiers qui, du haut du campanile, annonce le début et la fin de la journée de travail : jusqu'à onze heures en été, six en hiver. Comme n'importe quelle usine actuelle, l'arsenal possède son personnel d'encadrement : une équipe de nobles élus, dirigés par un amiral dont la robe écarlate et la place honorifique dans les processions:



L'arsenal est un véritable complexe national de construction et de logistique militaires.

Au XVIII^e siècle, Venise n'est plus que l'ombre de la puissance navale qu'elle était deux siècles plus tôt et la construction de galères, navires obsolètes, décline au profit des navires de haut bord. Mais la physionomie de l'arsenal et son activité n'ont pas changé.

soulignent l'importance. Mais les véritables étoiles sont les maîtres charpentiers chargés de construire à base des galères, quilles et membrures, que Venise couve jalousement. Des hommes, plus sensibles à leur instinct qu'aux plans, passent leurs secrets de père en fils. De véritables dynasties de maîtres (voir p. 81) perfectionnent ainsi pendant plus de deux siècles la galère pour en faire le vaisseau le plus craint de son temps.

Une élite ouvrière

Derrière ces patrons et ingénieurs, le noyau dur de la force de travail de 16 000 hommes repose sur quelque 2 000 ouvriers qualifiés, les *arsenalotti*, renforcés au besoin par des intérimaires et des manœuvres et porteurs

non spécialisés. En dépit de conditions de travail difficiles, les *arsenalotti* disposent de privilèges exceptionnels. Leur emploi est plus ou moins garanti à vie et ils bénéficient du premier système de retraite d'Europe. Quels que soient l'âge ou l'infirmité dont souffre un ex-travailleur, il lui suffit de se présenter à l'arsenal pour obtenir sa paye. À noter que l'arsenal n'est pas un domaine exclusivement masculin : une centaine de femmes coupent, cousent et réparent les tissus dans d'immenses hangars de voilerie. Conscients de leur statut, les *arsenalotti* sont organisés en guildes qui défendent leurs intérêts. Les principales sont celles des charpentiers, chargés de l'ossature des bateaux, des calfats, responsables du bordage (parois de la coque) et de son

étanchéité, des fabricants de rames. D'autres guildes plus modestes représentent les fabricants de mâts, poulies et affûts de canons, les sculpteurs de bois, scieurs, forgerons, fondeurs et même les bateliers qui acheminent les troncs sur les rivières.

■ Pas de machine à café, mais une fontaine à pinard !

Ironiquement, le carburant chargé d'alimenter le labeur est... le vin, servi sur les postes de travail par une équipe d'une douzaine d'hommes, six fois par jour. Les *arsenalotti* consomment ainsi 600 000 litres de vin par an, ce qui représente 2 % du budget annuel de la cité. Au XVIII^e siècle, au grand émerveillement des visiteurs, le vin est distribué par une fontaine débitant 10 litres à la minute, soit plus de 6 000 litres par jour. Cette soif a moins à voir avec un penchant pour l'alcool qu'avec une nécessité physiologique : en l'absence de sucre, denrée de luxe importée des tropiques, le vin, plus sain que l'eau à l'époque, apporte les glucides nécessaires au travail de force.

Enrico Dandolo (v. 1107-1205) a déjà probablement 85 ans quand il est élu doge en 1192. En habile stratège, il parvient, en exploitant au profit des Vénitiens rivalités et faiblesses des croisés et des Byzantins, à détourner la quatrième croisade. Grâce à lui, Venise obtient des bases navales en Méditerranée, plusieurs îles grecques et le privilège du commerce avec l'Orient.

Élu doge en 1102, **Ordelaffo Faliero** (? - 1117) mène une politique agressive en Adriatique, où il guerroye contre les Hongrois. Réputé fondateur de l'arsenal en 1104, il envoie en 1110 une centaine de galères en assistance aux croisés devant Acre mais il est tué en 1117 en attaquant Zara (aujourd'hui Zadar en Croatie).

Entrer dans une guilde se mérite. Charpentiers et calfats subissent un long apprentissage, débutant parfois à 10 ans et se déroulant sur six à huit années, sanctionné, pour devenir maître, par un examen pratique passé devant les patrons de l'arsenal. Parce que le sort d'un équipage, d'un navire et des milliers de ducats de la cargaison dépend d'un vice de construction, l'arsenal apporte autant de soin au contrôle qualité qu'à la formation. Des inspecteurs passent chaque jour le chantier en revue, le calfat étant tenu responsable d'un joint mal réalisé, le charpentier d'un mât fendu, le cordier, dont la bobine est signée, d'un câble incorrectement tressé. Une mal-façon peut justifier le renvoi. Ce souci permanent de la qualité, qui implique de fréquents essais en mer, va très loin en amont du travail ouvrier. Déterminé à contrôler et intégrer tous les stades de la production, l'État étend sa responsabilité au choix des matériaux de base. L'approvisionnement en bois est une question vitale, car la flotte requiert

d'énormes quantités de chêne pour les structures, de mélèze et de sapin pour les mâts, de hêtre pour les rames. La consommation de l'arsenal est prodigieuse : un hêtre à maturité ne fournit ainsi que six des 144 rames nécessaires à une galère de guerre. Aussi, à la fin du ^{xv}^e siècle, les superviseurs de l'arsenal gèrent-ils des domaines forestiers à terre, détaillant l'état de chaque arbre et marquant les spécimens les plus intéressants pour une utilisation future. Pour s'assurer l'excellent chanvre de Bologne, dont leurs rivaux florentins les privent à l'occasion, les Vénitiens attirent chez eux contre argent un expert de cette culture, drainent des terrains appropriés et enseignent les bonnes pratiques aux paysans locaux.

Le lion de saint Marc aiguise ses crocs

Grâce à son arsenal, Venise dispose en permanence, du ^{xiv}^e au ^{xv}^e siècle, d'une flotte de galères de 10 unités en temps de paix, de 25 à 30 en temps

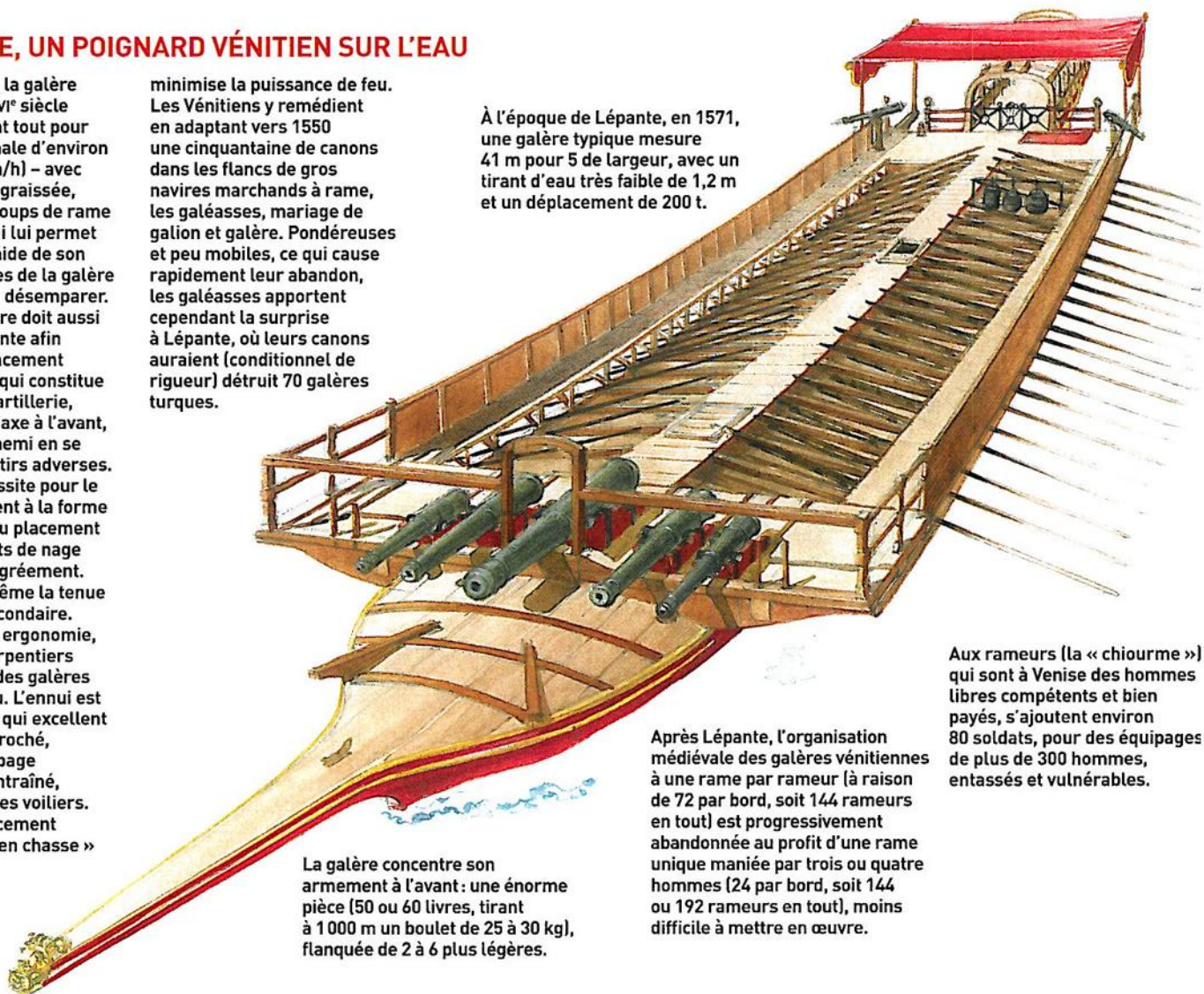
de guerre. De quoi garantir une domination maritime sur la Méditerranée orientale, où la Sérénissime profite de l'affaiblissement progressif des anciens États croisés et de Constantinople. Tout change cependant avec la chute de cette dernière en 1453 : Venise devient un État frontière dans la grande lutte qui oppose alors l'Occident à la puissance turque ottomane. L'heure du réveil sonne en 1470 quand le sultan Mehmet II « le Conquérant » envahit la mer Égée avec une flotte immense et s'empare de Négropont (nom médiéval de l'île grecque d'Eubée et de sa grande cité Chalcis), le fleuron des bases navales vénitiennes. Mais ce revers cuisant n'engendre pas de résignation : au contraire, Venise se lance dans un nouveau cycle de croissance et d'innovation. En 1473, l'arsenal bénéficie ainsi d'un agrandissement ambitieux. Quand il s'achève, un mur de briques aveugle de 4 km, haut de 15 m et garni de bastions, entoure 24 ha de bassins, hangars, ateliers, dépôts et parcs à bois. Ce centre industriel

LA GALÈRE, UN POIGNARD VÉNITIEN SUR L'EAU

Légère, étroite, la galère vénitienne du ^{xvi}^e siècle est conçue avant tout pour la vitesse optimale d'environ 7 nœuds (13 km/h) – avec une coque bien graissée, à raison de 26 coups de rame par minute – qui lui permet d'arracher, à l'aide de son rostre, les rames de la galère adverse pour la désarmer. Une bonne galère doit aussi être manœuvrante afin de diriger efficacement la grosse pièce qui constitue l'essentiel de l'artillerie, installée dans l'axe à l'avant, et aborder l'ennemi en se préservant des tirs adverses. La clé de la réussite pour le constructeur tient à la forme de la coque et au placement des équipements de nage – bancs, tolets, grément. Tout le reste, même la tenue à la mer, est secondaire. Pour gagner en ergonomie, les maîtres charpentiers bâtissent ainsi des galères basses sur l'eau. L'ennui est que ces navires qui excellent au combat rapproché, grâce à un équipage volontaire surentraîné, font de médiocres voiliers. En outre, le placement de l'artillerie « en chasse »

minimise la puissance de feu. Les Vénitiens y remédient en adaptant vers 1550 une cinquantaine de canons dans les flancs de gros navires marchands à rame, les galéasses, mariage de galion et galère. Ponderieuses et peu mobiles, ce qui cause rapidement leur abandon, les galéasses apportent cependant la surprise à Lépante, où leurs canons auraient (conditionnel de rigueur) détruit 70 galères turques.

À l'époque de Lépante, en 1571, une galère typique mesure 41 m pour 5 de largeur, avec un tirant d'eau très faible de 1,2 m et un déplacement de 200 t.



La galère concentre son armement à l'avant : une énorme pièce (50 ou 60 livres, tirant à 1 000 m un boulet de 25 à 30 kg), flanquée de 2 à 6 plus légères.

Après Lépante, l'organisation médiévale des galères vénitiennes à une rame par rameur (à raison de 72 par bord, soit 144 rameurs en tout) est progressivement abandonnée au profit d'une rame unique maniée par trois ou quatre hommes (24 par bord, soit 144 ou 192 rameurs en tout), moins difficile à mettre en œuvre.

Aux rameurs (la « chiourme ») qui sont à Venise des hommes libres compétents et bien payés, s'ajoutent environ 80 soldats, pour des équipages de plus de 300 hommes, entassés et vulnérables.

qui consomme alors 10 % du budget de l'État annonce la couleur au-dessus de sa porte : le célèbre lion de saint Marc, plutôt pacifique avec son ventre ouvert sur le mot *Pax*, montre clairement les crocs...

L'arsenal est bien une machine de guerre, propre à stupéfier les visiteurs par sa taille et son activité. « Dans un des grands espaces couverts, il y a douze maîtres, chacun avec son aide et sa forge, raconte dans ses mémoires le prélat et diplomate milanais Pietro Casola en 1494. Et ils travaillent continuellement, fabricant des ancres et autres pièces de métal nécessaires aux galères et aux autres bateaux. On dirait qu'il y a ici tout le fer qui pourrait être extrait des montagnes du monde. » Casola découvre encore le Tana, la corderie où sont pressés les câbles, un hall étroit long de plus de 300 m : « si long que d'une extrémité, je pouvais à peine en voir la fin ». L'Espagnol Pero Tafur, qui visite l'arsenal, s'émerveille dès 1436 de la méthode et de la vitesse d'armement des galères sur un bassin à flot : « Sur un côté, des fenêtres s'ouvrent des maisons de l'arsenal, et pareillement de l'autre côté,

et arrive une galère tirée par un bateau. Par une fenêtre sont passés les cordages, d'une autre le pain ou les armes, les balistes et les mortiers, et ainsi, de tous côtés, tout ce qui est nécessaire. Et quand la galère est parvenue au bout du bassin, tous les hommes sont montés à bord, avec leurs avirons, et le navire est équipé d'un bout à l'autre. De cette façon sont sorties dix galères complètement armées entre la troisième et la neuvième heure. »

Galères à la chaîne

La marine de Venise est bien sûr entrée dans l'ère de l'artillerie et les visiteurs peuvent examiner ensuite le moulin à poudre (entraîné par des chevaux), les magasins de salpêtre et les bombardes géantes. Ces dernières installations, aussi stratégiques que vulnérables au sabotage, justifient un service de sécurité draconien. Des gardiens de nuit patrouillent sans relâche, s'interpellant régulièrement toutes les heures. Que l'un d'eux manque à répondre, et il est renvoyé sur le champ. Ces précautions ne suffisent pas toujours... En mars 1509, un ouvrier mal avisé entreprend de clouer

au marteau un tonneau de poudre. L'étincelle fatale déclenche une explosion qui « ébrante les maisons, le palais ducal et les étoiles du ciel », rapporte l'historien vénitien Marin Sanudo venu assister à une session du sénat à plusieurs centaines de mètres de l'arsenal. Il faudra encore un siècle et demi de désastres pour que le sénat vénitien décide enfin de délocaliser la poudrerie sur une île isolée.

Accidents ou pas, les Turcs se font pressants et les Vénitiens améliorent sans cesse l'arsenal pour répondre à la menace. Tout au long du xv^e siècle, la véritable chaîne d'assemblage décrite par Pero Tafur se perfectionne. Stockage des matières premières, procédures comptables et gestion du temps sont rigoureusement revus (les ouvriers retardataires, par exemple, ne sont pas payés). Surtout, les ingénieurs conçoivent des modèles de galères standardisées, de façon à accélérer la production. En 1537-1538, l'arsenal sort ainsi 50 coques en dix mois, rythme étourdissant pour l'époque. Et l'effort de rationalisation est total : tous les équipements fabriqués jadis comme des

pièces uniques sont remplacés par des éléments strictement interchangeables. Pas question de sortir en continu des navires qui s'useraient inutilement à l'ancre. Si l'idée maîtresse est de disposer d'une centaine de galères, il s'agit de les assembler

le plus tard possible, à cadence accélérée. L'arsenal conserve donc à l'abri un stock de coques pontées, mais non calfatées et non mâtées. Chaque coque est numérotée et les pièces d'équipement complémentaires entreposées à part, marquées d'un même numéro d'identification. Cinq mille bancs, 15000 avirons, 300 voiles, 100 mâts, plus d'innombrables gouvernails, espars, cordages, canons, ancres, pièces d'accastillage en métal, barils de poix destinée au calfatage... Gestion, paiement et manutention de ce stock considérable entraînent évidemment une réorganisation du travail, de plus en plus dépendant d'une hiérarchie de contremaîtres et chefs d'équipes.

Le testament de Lépante

Ce système en apparence complexe révèle une redoutable efficacité dans la guerre qui s'ouvre par l'invasion turque de Chypre, dernier pré carré de

■ La chasse aux esprits brillants

Véritable centre de recherche et développement naval, l'arsenal use des plus grands ingénieurs et théoriciens. Il est ainsi probable que sont testées sur le Pô les batteries flottantes du Florentin Léonard de Vinci lors de son passage à Venise en 1499. Un siècle plus tard, Galilée, originaire de Pise, est sollicité pour améliorer le rendement mécanique des rames. Les meilleurs esprits du cru, même sans expérience navale, sont aussi mis à contribution. En 1525, les seigneurs de l'arsenal commandent ainsi un navire expérimental à Vettor Fausto, mathématicien et professeur de lettres classiques. Qui extrapole ses théories mécaniques pour construire une galère lourde aussi rapide qu'une légère, testée avec succès mais trop onéreuse et dangereuse pour l'équipage. La recherche de matière grise ne se borne pas aux scientifiques : les constructeurs réputés sont chassés à prix d'or en Méditerranée. Lorsque meurt en 1407 le Grec Théodore Baxon, le plus réputé à Venise, la Sérénissime conserve précieusement ses meilleurs navires comme références. Et tente de débaucher à Rhodes son neveu Nicolo Palopano. Il faut dix-sept ans et beaucoup d'argent pour le convaincre de venir à Venise où on le confronte à un concurrent local, Bernardo di Bernardo. Après évaluation des modèles par la flotte, la mer décide : en 1437, une tempête coule plusieurs des galères marchandes de Bernardo... qui se trouve ainsi disqualifié.

La Sérénissime en Méditerranée orientale, en 1570. Une flotte de 100 galères est alors mise à la mer en juste cinquante jours quand les alliés espagnols traînent des mois, à la grande fureur de l'ambassadeur vénitien à Barcelone, pour qui le temps presse : « Parce que les rames ou les voiles ne sont pas prêtes, que les fours ne sont pas assez nombreux pour cuire le biscuit, ou parce qu'il manque 14 arbres pour les mâts, tout conspire à bloquer la flotte. » Cette lenteur excessive empêche de secourir Chypre, dont le dernier bastion de Famagouste tombe le 4 août 1571. Mais deux mois plus tard, à Lépante, dans le golfe de Patras, les Vénitiens se vengent. Si le commandement nominal de la flotte chrétienne est espagnol, expertise et nombre sont du côté du pavillon au lion de saint Marc, avec la moitié des 206 galères et 6 puissantes galéasses (voir p. 80) qui jouent un rôle décisif en écrasant la ligne turque. Cette spectaculaire victoire n'est cependant qu'un chant du cygne : Venise, handicapée par un faible réservoir démographique (décimé de surcroît par la peste), va laisser bientôt aux Turcs toutes ses possessions et entame un repli sur l'Italie. Le centre de gravité commercial s'est en outre déplacé vers l'Atlantique, où Espagnols, Hollandais, Anglais et Français construisent des navires de ligne puissamment armés. Venise reste prospère, certes, mais son heure est passée. Il revient à Bonaparte de clouer le cercueil de la République en 1797, pitoyable cadeau accordé aux Autrichiens défaits. La Sérénissime a vécu... L'arsenal, lui, demeure : il est devenu un lieu de culture, symbole de la nouvelle vocation de Venise. ■

Le 7 octobre 1571 à Lépante (aujourd'hui Naupacte), 206 galères et 6 galéasses hispano-italiennes commandées par don Juan d'Autriche, mais fournies pour moitié par Venise, défient les 216 galères et 56 autres navires ottomans de Muezzinzade Ali Pacha. Tandis que les galéasses vénitiennes surprennent et écrasent le centre turc par leur artillerie, les galères légères de la gauche chrétienne pivotent sur leur axe et anéantissent la droite turque en l'acculant contre le rivage. Ali Pacha perd 20 000 hommes et 187 vaisseaux.

Pour en savoir +

- Livres • *Venetian Ships and Shipbuilders of the Renaissance*, Frederic Chapin Lane, John Hopkins University Press, 1992.
- *Shipbuilders of the Venetian Arsenal: Workers and Workplace in the Preindustrial City*, Robert C. Davis, JHU Press, 1997.
- « L'Arsenal de Venise. Création, modernisations, survie d'une grande structure industrielle », Jean-Claude Hocquet, in *Dix-septième siècle*, n° 253, PUF, 2011/4.
- *Histoire de Venise*, Alvise Zorzi, Perrin, 2004.
- *Histoire de la République de Venise (2 tomes)*, Pierre Daru, Robert Laffont, 2004.
- Web • Le site de l'arsenal : www.arsenaledivenezia.it

V-Disc, la victoire en ch

Par Laurent Henninger

**Entre 1943 et 1949, plus de huit millions de 78 tours seront produits et envoyés outre-Atlantique...
Une arme originale pour soutenir le moral des boys à coups de grands noms du jazz et de la variété de l'époque.**

■ Une distraction pour soldats

En juin 1941, plusieurs mois avant que les États-Unis entrent en guerre, la décision est prise de créer un label de disques destinés à être distribués gratuitement aux soldats et aux marins. Il s'agit de 78 tours en gomme-laque particulièrement fragiles. On y entend des marches militaires et des shows radiophoniques (émissions de variétés comprenant numéros comiques et chantés, très populaires dans ces temps précédant la télévision). L'initiative en revient au capitaine Howard Bronson, conseiller musical de la section de divertissement et de bien-être de l'armée de terre (*Army's Recreation and Welfare Section*). Il fait appel au lieutenant Vincent, ingénieur du son affecté à la radio des forces armées. Mais, outre le fait que les disques se brisent facilement durant le transport, leur répertoire original ne satisfait qu'à moitié le public auquel ils sont destinés.

■ Le jazz creuse son sillon

Certains V-Discs contiennent de la musique classique, mais l'immense majorité d'entre eux diffusent la musique du moment qui fait rage : jazz (big bands ou petites formations) ou variété au son « swing ». On trouve aussi des V-Discs de concerts radiophoniques, des bandes originales de films envoyées par les studios d'Hollywood, et bien sûr des shows ou des feuilletons radiophoniques. Tous les grands du jazz participent ainsi à l'effort de guerre en enregistrant gracieusement : Count Basie, Duke Ellington, Frank Sinatra, Billie Holiday, Glenn Miller, Bing Crosby, Tommy Dorsey, Artie Shaw, Bennie Goodman, Ella Fitzgerald, Louis Armstrong, Lionel Hampton, Louis Jordan, Lucky Millinder, Dinah Shore, Peggy Lee, Judy Garland, Fats Waller, Earl Hines, Nat King Cole, etc.

■ Entretenir le moral des troupes

Souvent, le disque est introduit par un petit discours d'encouragement aux boys enregistré par l'artiste qui s'apprête à jouer pour eux. Grâce à ces petites attentions fort appréciées, mais aussi en permettant aux centaines de milliers de conscrits américains de disposer à volonté de toute l'actualité musicale populaire du pays, les V-Discs contribuent, à leur façon, à l'entretien du moral des troupes et des équipages en maintenant un lien avec la culture du pays ainsi qu'à la popularisation du jazz tant dans les forces américaines qu'auprès des populations du monde entier amenées à les côtoyer.

■ Le syndicat des musiciens donne le la

Vincent passe alors un accord avec le big boss du syndicat des musiciens, James Caesar Petrillo : s'il autorise les musiciens à enregistrer pour un label militaire, malgré la grève des studios décrétée en juillet 1942, Vincent s'engage à ce que les disques produits soient réservés à l'usage des soldats, totalement gratuits et tous détruits à la fin de la guerre. Le label Victory Records voit ainsi le jour en juillet 1943 avec un budget d'un million de dollars. Les galettes sont gravées sur les presses de RCA et Columbia sur du vinyle, une nouvelle matière qui les rend plus résistants. Il s'agit toujours de 78 tours, mais de 30 cm, un format qui annonce le microsillon, lequel n'apparaîtra qu'en 1948. Chacun peut contenir jusqu'à six minutes et demie de musique. Une première livraison de plus de 5 000 Victory Discs ou V-Discs est expédiée par bateau en Angleterre le 1^{er} octobre 1943.



tant

■ La vie des GI's, ça swingue !

Certains grands succès du jazz, popularisés par les V-Discs, portent des titres en rapport direct avec les espoirs ou la vie quotidienne des GI's : *Flying Home*, de Lionel Hampton ; *The GI Jive*, de Louis Jordan ; *There's Gonna Be a Hot Time in the Town of Berlin When the Yanks Go Marchin' In* ou *Farewell Blues*, de Glenn Miller ; *Praise the Lord and Pass the Ammunition*, de Kay Kyser ; *Don't Sit Under the Apple Tree With Anyone Else But Me*, *Boogie Woogie Bugle Boy of Company B* ou *Six Jerks on a Jeep*, des Andrews Sisters... L'orchestre de Glenn Miller enregistre même une version « militarisée » d'un standard du jazz, *Saint Louis Blues*, devenu *Saint Louis Blues March* et joué sur deux temps.



Certains grands succès du jazz portent des titres qui évoquent la vie quotidienne des GI's.

■ Chasse à la galette après guerre

La production se poursuit jusqu'en mai 1949 pour les troupes restées en Europe. Les matrices des enregistrements sont ensuite détruites pour respecter les termes de l'accord et afin qu'il ne soit point tiré de bénéfice commercial d'une entreprise désintéressée — décision absurde car une simple interdiction par décret aurait suffi. Aujourd'hui, les amateurs de jazz ne peuvent regarder sans déchirement les photos montrant des soldats les détruisant à coup de masse. Des chefs-d'œuvre uniques — dans tous les sens du terme — ont ainsi disparu. Le FBI ira même jusqu'à confisquer et briser les V-Discs rapportés sur le territoire américain ou cachés chez des particuliers. Mais leur destruction totale va s'avérer mission impossible, plus de huit millions d'exemplaires ayant été produits et envoyés outre-mer (dont la moitié pendant la seule année 1945). Fort heureusement, le catalogue complet des 905 enregistrements et quelques masters ont été préservés à la bibliothèque du Congrès, à Washington. Tout au long des années 1950 jusqu'aux années 1980, les collectionneurs seront prêts à débours des sommes rondellettes pour se procurer des V-Discs. Certains sont réédités en CD depuis les années 1990.

Pour en savoir +

À écouter • *The V-Disc Collection 1943-1946*, coffret 4 CD, Studio MIm, 2008.

Hedy Lamarr, la bombe à

Par Laurent Pericone

En 1942, l'actrice Hedy Lamarr obtient un brevet pour un système novateur de guidage des torpilles par ondes radio. Mais l'état-major de l'US Navy n'est pas convaincu par ce bricolage de génie à base de cartes perforées pour pianos mécaniques ! La technologie d'étalement de spectre tiendra sa revanche en 1962 au cœur de la guerre froide et sera à l'origine des télécommunications sans fil.



À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les torpilles américaines peuvent être larguées d'avion à plus de 700 km/h et 730 m d'altitude. Impossible dans ces conditions de guider les armes par fil. Oui, mais le guidage radio est vulnérable au brouillage...



Hollywood, fin 1940. Dans la villa du costumier de la MGM, deux déracinés du Vieux Continent se rencontrent : Hedy Lamarr, l'actrice autrichienne à la beauté ravageuse qui entame une nouvelle carrière sur la côte Ouest, et George Antheil, compositeur américain de musique contemporaine qui a vécu de longues années au cœur des bohèmes berlinoises et parisiennes. Leur discussion les emmène loin des caméras et des potins de plateaux de tournage. Car Hedy Lamarr et George Antheil ont un point commun : leur haine du nazisme et de la guerre qui ravage le continent européen. De leur volonté d'aider les Alliés à lutter contre le Reich va naître une technologie qui est à la base des communications sans fil modernes : l'étalement de spectre par saut de fréquence. La belle brune au regard de braise est persuadée de pouvoir aider l'US Army à protéger les convois dans l'Atlantique harcelés par les U-Boote. L'enjeu est de mettre au point des torpilles larguées par avion dont le système de guidage soit fiable et sécurisé. Les Américains seront assurés de détruire plus souvent leurs cibles qu'avec les bombes

classiques ou les grenades anti-sous-marines. Hedy Lamarr est certaine d'avoir la solution : elle a compris que tout système de communication qui fonctionne sur une seule fréquence peut être détecté et brouillé très facilement par l'ennemi. En revanche, si le message peut être divisé en « paquets » en utilisant plusieurs fréquences, il n'aura quasiment aucune chance d'être intercepté.

Accord parfait entre une actrice et un pianiste

George Antheil se prend au jeu et imagine de donner une forme pratique à cette théorie. C'est l'un des compositeurs les plus doués de sa génération, admiré par James Joyce et soutenu par Igor Stravinsky. Son œuvre la plus célèbre, *Ballet mécanique*, jouée pour la première fois à Paris en 1926 au Théâtre des Champs-Élysées, est conçue pour 16 pianos mécaniques parfaitement synchronisés. Il estime que ces sauts de fréquences sont réalisables à condition de les coordonner de la même façon que les pianos de son œuvre orchestrale. Ainsi, un rouleau de piano mécanique est inséré dans l'émetteur et un autre dans le récepteur. Chacun est perforé selon le même schéma complexe, la succession de trous indiquant les changements de fréquence de communication. Les deux rouleaux sont identiques et commencent à se dérouler exactement à la même seconde et donc la transmission entre l'émetteur

et le récepteur est parfaitement synchronisée. L'analogie avec le piano est poussée à l'extrême puisque le système utilise 88 fréquences soit autant de touches qu'un clavier de piano ! En août 1942, l'Office américain des brevets reconnaît la validité de leur « système de communication secret », enregistré sous leurs deux noms. Pour des raisons pratiques, liées à la difficulté de propagation des ondes dans l'eau, le dispositif est conçu pour des torpilles lancées depuis un avion et contrôlées ensuite depuis les airs. George Antheil reconnaîtra plus tard que tout le mérite de l'invention devait revenir à Hedy Lamarr dont il admirait autant la beauté parfaite que la prodigieuse intelligence.

Des plateaux aux dîners de marchands de canons

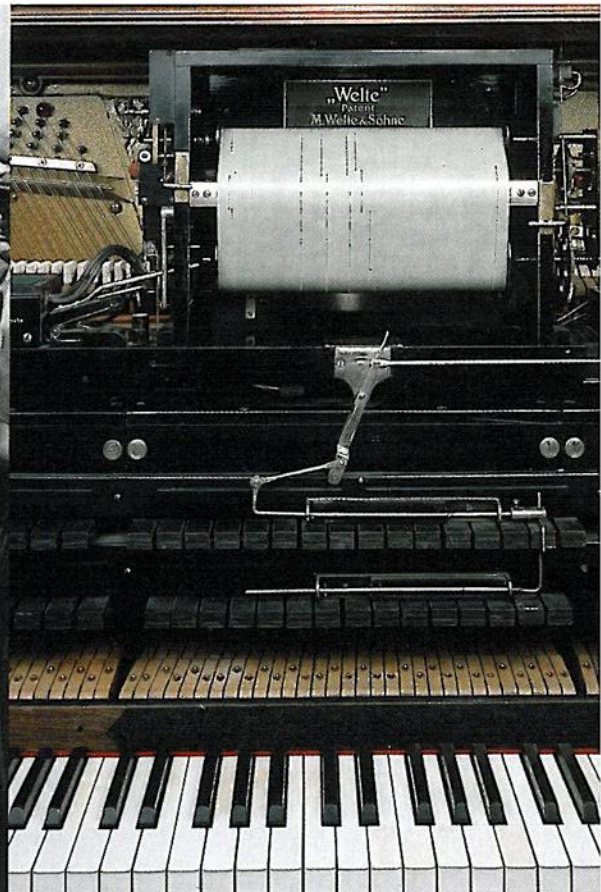
Hedy Lamarr est née Hedwig Kiesler, fille d'une pianiste et d'un banquier, le 9 novembre 1914, à Vienne en Autriche. Dès son enfance, fascinée par le cinéma, la petite fille juive veut devenir actrice. Elle abandonne l'école et sa riche famille pour travailler en Allemagne avec le metteur en scène de théâtre Max Reinhardt. En 1930, à moins de 17 ans, Hedwig joue dans son premier film, mais c'est en 1933, dans *Extase* réalisé par le Tchèque Gustav Machaty, qu'elle va devenir une légende du cinéma européen. Dans une scène, on la voit à travers les arbres d'une forêt entrer nue dans un lac, suivie d'un plan où elle simule un orgasme. Deux grandes premières cinématographiques ! Le pape Pie XI

Hedy saisit qu'un message transmis sur plusieurs fréquences n'est pas interceptable.

tête chercheuse



« Dr Kiesler and Mrs Lamarr »... La beauté sublime d'Hollywood, au passé sulfureux, s'est doublée à l'insu du public d'une surdouée des télécoms dont les travaux pionniers servent toujours aujourd'hui dans les systèmes sans fil Wi-Fi et Bluetooth.



Les militaires s'intéressent à l'invention de l'actrice avec l'arrivée de l'électronique.

condamnera ce film et Hitler l'interdira en Allemagne. Ce qui n'empêche pas le marchand d'armes autrichien, Fritz Mandl, d'être captivé par la beauté éclatante de cette nymphe. Le magnat s'empresse de la demander en mariage et de... racheter, dit l'histoire, toutes les copies du film pour éviter le scandale!

Fritz Mandl l'ignore, mais en exhibant sa jeune épouse comme un trophée lors de ses dîners d'affaires où se croisent militaires et marchands de canons, il a introduit un renard dans cette meute de loups, un renard à l'esprit brillant et curieux de tout. « *Brain behind beauty* », titrera un journaliste américain des années plus tard pour rendre hommage à cette femme d'exception. Car Hedwig Kiesler s'ennuie, privée de carrière cinématographique par un mari jaloux. Cela favorise sa curiosité et son sens de l'observation : elle emmagasine nombre d'informations techniques et stratégiques glanées lors des dîners avec les commanditaires de son époux, dont certains en présence même de Mussolini. Un des thèmes de discussion qui revient régulièrement concerne l'amélioration du guidage des torpilles qui intéresse l'aviation, la marine et l'aéronavale. Le guidage par ondes radio est la technique la plus prometteuse mais la possibilité pour l'ennemi de brouiller les ondes est un frein à son adoption.

« *Les recherches de la marine allemande ont débuté en 1935, à une période durant laquelle Hedy*

a pu entendre des conversations. Le contrôle radio des torpilles sous-marines était difficile et la plupart des spécialistes allemands privilégiaient des recherches sur le guidage par câble de l'engin. Par contre, ils estimaient que le contrôle par onde était indispensable pour une torpille lancée depuis un avion », explique l'historien américain Richard Rhodes. La jeune femme notamment rencontre Hellmuth Walter en décembre 1936. Cet ingénieur, spécialisé dans les problèmes de propulsion des sous-marins et le développement d'outils de contrôle et de correction de la trajectoire des torpilles, transmet sa passion à Hedy et lui fournit des indications précieuses sur l'orientation des recherches militaires allemandes.

La fuite vers Hollywood

La jeune actrice se sent rapidement prisonnière d'un mari trop possessif. Elle est aussi effrayée par la généralisation des persécutions antisémites. Comme tant d'autres comédiens juifs allemands et autrichiens, elle envisage de s'expatrier outre-Atlantique. De passage à Londres, elle rencontre le producteur Louis B. Mayer qui, séduit par le magnétisme de la jeune femme, lui propose de relancer sa carrière à Hollywood. L'actrice doit cependant trouver un pseudonyme pour que le public américain si prude ne fasse pas le lien avec la sulfureuse interprète d'*Extase*. La jeune

Autrichienne se rebaptise Hedy Lamarr, en hommage à l'actrice du cinéma muet Barbara La Marr. Elle arrive à Hollywood fin 1937. Et débute à la MGM dans *Casbah*, un remake de *Pépé le Moko*. Hedy mène une vie à part dans la société de paillettes du show-business. Elle évite les fêtes, ne boit pas et cultive son jardin secret, un petit atelier dans lequel elle imagine des inventions. En 1940, sa rencontre avec George Antheil va accélérer la maturation de son système de guidage des torpilles

L'invention du guidage des torpilles tombe à l'eau...

Septembre 1941. Dans l'attente de la reconnaissance de la validité de leur brevet, Lamarr et Antheil proposent leur « système de communication secret » au National Inventor Council, un organisme dépendant du ministère de la Guerre qui recense les nouvelles technologies pouvant être utiles dans le domaine militaire. Le projet de radioguidage des torpilles est même transmis pour examen à l'état-major de la Navy. Mais avec l'attaque japonaise sur Pearl Harbor le 7 décembre 1941, les deux amis doivent se résigner à voir leur technologie enterrée. Trop compliquée à mettre en œuvre, concluent les experts de la guerre navale. Le compositeur se désole du manque d'imagination des militaires : « *Ils croyaient que nous voulions faire entrer un piano mécanique*



Hedy Lamarr et son acolyte compositeur George Antheil imaginent le saut de fréquence en s'inspirant du piano mécanique. Mais l'invention est trop en avance sur son temps et c'est en vendant des obligations de guerre (*war bonds*) que l'actrice sert son pays d'adoption... sous un nom d'emprunt, le vrai (Kiesler) étant entaché par le scandale du film *Extase*, en 1933.

dans une torpille ! », raconte Antheil dans ses mémoires avec une ironie désabusée. Lamarr et Antheil se consolent en voyant leurs efforts récompensés par l'Office américain des brevets qui, le 11 août 1942, leur reconnaît la paternité du brevet N° 2.292.387. L'actrice trouvera de nouveaux moyens d'aider son pays d'adoption : elle participe, avec d'autres stars d'Hollywood, aux tournées de vente des *war bonds* (obligations de guerre), visant à inciter les citoyens à financer l'effort de guerre américain. Hedy Lamarr reprend ensuite sa vie d'actrice, donnant la réplique à Clark Gable, James Stewart ou Spencer Tracy. Au sommet de sa carrière en 1949, elle triomphe dans *Samson et Dalila* de Cecil B. DeMille, avant de disparaître peu à peu des écrans.

... mais rebondit avec la crise des missiles de Cuba

Hedy Lamarr ne l'a jamais su, mais sa trouvaille aura une seconde vie après guerre. Mais cette fois pour lutter contre l'URSS. Les militaires américains s'intéressent à cette invention avec le développement de l'électronique. Sa première utilisation sera pour crypter les communications entre les navires assurant le blocus de Cuba durant la crise des missiles en 1962. Les ingénieurs de la Sylvania Electronic Systems Division reprennent l'idée originale du brevet — tombé dans le domaine public —

en remplaçant les bandes de papier trouées par des composants électroniques. L'étalement de spectre par saut de fréquence (*Frequency-hopping spread spectrum*) trouve ainsi sa première application pratique : empêcher l'écoute des transmissions radio. En effet, une station radio ne connaissant pas la combinaison de fréquences à utiliser ne pouvait pas écouter la communication car il lui était impossible dans un intervalle de temps réduit de trouver la fréquence sur laquelle le signal était émis puis de chercher la nouvelle fréquence. L'étalement de spectre sera aussi à la base du développement du GPS (*Global Positioning System*) et du programme Milstar, au début des années 1980, une flotte de satellites de communication lancée par le département de la Défense américain. En 1985, le système est déclassifié par les militaires. Une opportunité pour l'industrie des télécoms qui planche sur les réseaux sans fil du futur. À l'orée des années 1990, les ingénieurs développent un système permettant aux téléphones de fonctionner sans que les communications ne soient brouillées par des interférences. Ils optent pour le « *code division multiple acces* » ou CDMA qui devient l'un des standards de la téléphonie cellulaire. Or le CDMA est tout simplement l'utilisation moderne de l'étalement de spectre par saut de fréquence mis au point par Hedy Lamarr et George Antheil cinquante ans plus tôt. Les techniques d'étalement de

spectre constituent un moyen efficace pour améliorer la qualité des communications numériques dans des milieux perturbés (brouillage, trajets et accès multiples). Elles ont surtout permis de gérer avec sécurité et souplesse l'incroyable boom des communications mobiles ces dix dernières années. Aujourd'hui, les normes de transmission de données sans fil Bluetooth et Wi-Fi reposent aussi sur cette architecture.

À la différence des militaires, les ingénieurs civils de l'industrie des télécoms se sont souvenus de la contribution essentielle de l'actrice à la mise en place de réseaux téléphoniques sans fil. En 1997, l'Electronic Frontier Foundation lui décerne un prix d'honneur pour sa co-invention de la technologie d'étalement de spectre. À plus de 80 ans, celle qui vit recluse dans un modeste pavillon en Floride est de nouveau célèbre. Son partenaire George Antheil est, lui, décédé en 1959. « *Elle a obtenu la reconnaissance qu'elle n'avait jamais eue. Elle a enfin été distinguée pour son intelligence et son génie ce qui n'avait jamais été le cas durant sa vie d'actrice* », explique Ruth Barton, maître de conférences en études cinématographiques au Trinity College de Dublin. Disparue en 2000, Hedy Lamarr n'aura pas pu goûter à la consécration suprême de voir associer en Autriche, depuis 2005, le jour anniversaire de sa naissance, le 9 novembre, à la Journée des inventeurs. ■

Pour en savoir +

- Livres • *Hedy's Folly. The Life and Breakthrough Invention of Hedy Lamarr*, Richard Rhodes, Doubleday, 2011.
- *Spread Spectrum: Hedy Lamarr and the Mobile Phone*, Rob Walters, Booksurge Publishing, 2006.
- *Bad Boy of Music*, l'autobiographie de George Antheil parue en 1945, rééditée en 1990 par Samuel French.
- Documentaires • *Calling Hedy Lamarr*, Georg Misch, 2004 (69 min.).
- *Hedy Lamarr*, Matthew Barrett, BBC TV, 2011 (52 min.).

Gribeauval : une révolution

Par Pascal Guy

Mobilité, robustesse, rapidité, précision... Le système Gribeauval, inventé sous Louis XV, dote les armées révolutionnaires et impériales d'un outil sans pareil qui s'impose sur les champs de bataille pendant près d'un siècle !

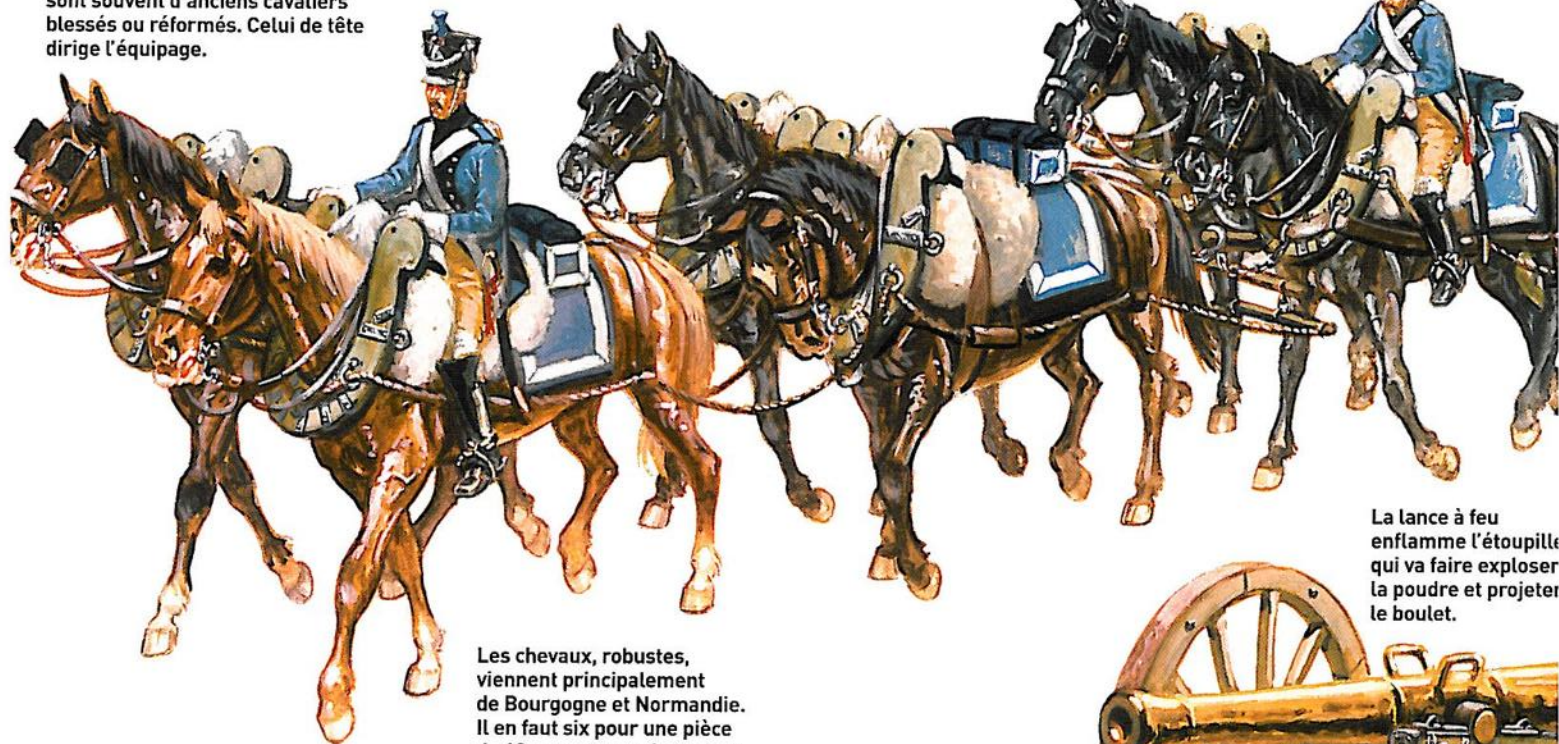
Vingt septembre 1792, onze heures du matin. Calé sur sa selle sous le moulin de Valmy, le général Kellermann observe les deux colonnes qui montent à l'assaut des lignes françaises. Ainsi donc, après quatre heures de canonnade inoffensive et réciproque, le duc de Brunswick s'est décidé à attaquer... Les obus pleuvent

sur les positions françaises où un caisson à munitions explose, tuant pour la seconde fois la monture de Kellermann. Le général se relève, plante son chapeau à la pointe de son épée et reprend la clameur spontanée de ses troupes : « *Vive la Nation !* » Au même moment, les servants du général d'artillerie François-Marie d'Aboville ajustent leurs pièces chargées de boîtes à balles. Ces Français sont des troupes royales,

bien entraînées, et le choix de tirer à mitraille, qui limite le recul des canons et donc le temps nécessaire pour les replacer, améliore encore leur performance. Ce sont ainsi non pas quatre mais six salves par minute — 8856 balles — que les 36 bouches à feu françaises vomissent sur l'infanterie prussienne, dont les hommes commencent à tomber. Brunswick n'a perdu que 200 hommes. Mais, prudent comme les généraux de l'époque, il

UNE MACHINE COMPLEXE QUI UNIT MÉCANIQUE, HOMMES ET CHEVAUX

Les conducteurs, montés à gauche, sont souvent d'anciens cavaliers blessés ou réformés. Celui de tête dirige l'équipage.



Les chevaux, robustes, viennent principalement de Bourgogne et Normandie. Il en faut six pour une pièce de 12, quatre pour les autres calibres et les caissons.

L'avant-train et l'affût d'une pièce de 12 livres sont tirés par six chevaux attelés de part et d'autre d'une pièce de bois appelée « timon ». Ce « moteur » rigide et puissant donne aux Français l'avantage de la mobilité et de la rapidité. Détaché de sa cheville de fer et relié à l'avant-train par un câble nommé « prolonge », la pièce Gribeauval peut aborder de plus des obstacles jusqu'alors infranchissables. Sur une bonne route, l'équipage peut filer au galop sans risque de verser : repoussé en position de route, le fût du canon est parfaitement équilibré et fait corps avec son avant-train.

La lance à feu enflamme l'étoupille qui va faire exploser la poudre et projeter le boulet.

Posée sur sa crosse, la pièce est en batterie et devra être remise en position après le recul de chaque coup. Une pièce de 12 pèse 880 kg, contre 580 et 290 kg pour une de 8 et de 4.

ans l'artillerie

n'insiste pas : ses colonnes font demi-tour. Les coalisés retraitent, la bataille s'achève, la Révolution est sauvée. Ce que le triomphe de Valmy doit à la mitraille ou à l'élan patriotique, on ne le saura jamais vraiment. Il est certain en revanche que la Révolution et l'Empire, qui pointe derrière elle avec un jeune artiller du nom de Gribeauval, doivent à leurs canons de fiers services. Et pourtant... L'ironie de l'affaire est que le concepteur de cette arme remarquable est un pur produit de l'Ancien Régime. Né à Amiens en 1715 dans une famille de petite noblesse de robe, Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval rejoint l'armée en 1732, à 17 ans. Officier trois ans plus tard, Gribeauval se distingue vite par ses travaux d'ingénieur et son ardeur au combat, au service de l'Autriche, pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763). Inspecteur de l'artillerie, lieutenant général des armées

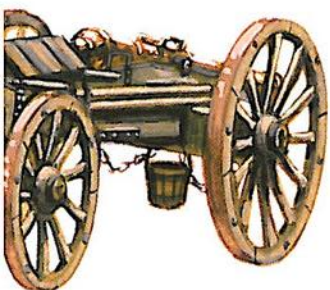
du roi décoré du prestigieux ordre de Saint-Louis, c'est tout naturellement qu'il hérite en 1765 d'une mission ardue : moderniser l'artillerie.

La fonderie, de l'artisanat à l'industrie

Gribeauval a du travail... Le système **Vallière** date de 1732. Il a certes contribué à uniformiser les calibres (il n'y en a plus que cinq) et améliorer la qualité des pièces, mais il se révèle obsolète. Trop longs, trop lourds, les canons usent les affûts non standardisés, dont les essieux se brisent souvent sur les mauvaises routes d'alors. Peu maniables, lents à recharger, ils manquent de précision. L'uniformisation est, en outre, relative : chaque arsenal produit ses pièces et leurs trains à sa façon, de sorte qu'un canon endommagé ne peut profiter des pièces d'un autre.

S'inspirant de l'architecte naval Sané (voir article sur les vaisseaux de 74 canons, G&H n° 6) et des réformes de Louvois, Gribeauval va travailler pendant vingt ans à sa réforme. Parce qu'elle est révolutionnaire et demande une refonte presque complète des arsenaux, mais également parce que le génie de son promoteur est jaloux par les ingénieurs rivaux. Ces inimitiés vaudront même à Gribeauval une courte disgrâce de 1774 à 1776. Il est alors réintégré par Saint-Germain, secrétaire à la Guerre, certainement à la demande du jeune Louis XVI, amateur de technologie. La réforme Gribeauval est donc officiellement sanctionnée en 1785 par un nouveau règlement qui refonde l'artillerie sur quatre piliers : standardisation, mobilité, précision et cadence de tir. C'est certainement le premier de ces projets qui pose le plus de difficulté. Gribeauval fait rédiger un

Jean-Florent de Vallière (1667-1759) participe à plus de 60 sièges et 10 batailles rangées à la fin du règne de Louis XIV. Directeur général de l'artillerie en 1720, il réorganise l'arme, expérimente les machines du Suisse Jean Maritz et crée les écoles royales d'artillerie de La Fère, Châlons et Auxonne. Son système officialisé en 1732 unifie les calibres.



La pièce est dotée d'un petit caisson d'affût (18 boulets pour le calibre 4, 15 pour le 8 et 9 pour le 12) lui permettant d'ouvrir le feu avant l'arrivée du caisson.

Le caisson à munitions est généralement placé à 50 pas derrière son canon. La pièce de 12 en a trois, chacun contenant 48 boulets pleins et 20 boîtes à mitraille.

Les artilleurs du train sont armés d'une carabine, d'un sabre-briquet et d'un pistolet. À partir de 1800, ils remplacent les convoyeurs civils, peu sûrs.

Ce servant se prépare à recharger. La cadence de tir est de 2 à 3 coups par minute pour le 4 et le 6, un coup toutes les 2 minutes pour le 12.



Le pourvoyeur apporte la gargousse à boulet en vue de recharger la pièce. Le projectile de 12 livres (6 kg environ) part à 470 m/seconde.

Mécanicien devenu commissaire des fontes à Strasbourg, le Suisse **Jean Maritz** (1680-1743) met au point deux machines visant à forer les canons verticalement (1713) et horizontalement (1734), de façon à obtenir une perce rectiligne parfaite. Son fils et héritier, Jean Maritz II, travaille avec Gribeauval et devient inspecteur général des fonderies de canons en 1755.

cahier des charges très précis pour les arsenaux, sommés d'aligner leur fabrication à l'écrou près, afin d'homogénéiser la production nationale. Évidemment, les maîtres de forge traînent les pieds mais finissent par produire enfin roues, caissons, écrous, fûts, affûts et avant-trains en respectant les standards imposés. Ainsi, d'un équipage et même d'une pièce à l'autre quel qu'en soit le calibre, tout devient interchangeable : affût, avant-train et caisson deviennent des blocs de Lego que l'on peut à loisir démonter et remonter suivant les besoins de la campagne.

Canons allégés, attelages plus mobiles

Gribeauval réforme également les armes proprement dites. Il ne retient ainsi pour l'artillerie de campagne que trois types de pièces : 4, 8 et

12 livres (ce qui correspond au poids du boulet tiré soit respectivement 1,96, 3,92 et 5,88 kg), plus un obusier au calibre 6 pouces. Fonte et production des canons sont elles aussi standardisées. Gribeauval opte pour un fût plus court, donc plus maniable, utilisant un alliage de bronze de meilleure qualité. Suivant la méthode de son ami, le maître de forge suisse **Jean Maritz**, les fûts sont, une fois coulés d'un bloc, forés. Puis l'extérieur est poli. Certes, les splendides ornements du passé ont disparu. Mais les parois des fûts sont moins épaisses et les pièces, à calibre égal, sont un tiers plus légères que celles du système Vallière! En outre,

leur balistique interne, vérifiée en usine à l'aide d'instruments de précision conçus par Gribeauval lui-même, est irréprochable. La lumière de mise à feu est percée à l'aide d'un grain de cuivre rouge

vissé à froid et les tourillons — les « oreilles » qui sortent de chaque côté du canon et reposent dans des demi-cercles, ou « encastrements », creusés dans l'affût — se trouvent renforcés pour encaisser sans encombre l'effort du recul.

Plus solides, plus légères, les pièces ont tout pour être plus mobiles grâce à une astucieuse articulation du train d'équipage (l'appareil chargé de tracter le canon). Gribeauval adopte l'attelage à timon, où les chevaux sont attachés par deux à une poutre centrale, plus puissante que la limonière traditionnelle, où les chevaux sont en file. Le train d'artillerie peut désormais se déplacer au trot, voire au galop si le terrain le permet. L'ingénieur augmente en outre la hauteur des roues d'avant-train pour élever la garde au sol et fait fabriquer des essieux en fer et des boîtes d'essieux en fonte, plus solides. Deux innovations parachèvent l'amélioration de la mobilité. En route, le fût est reculé sur de seconds encastrements qui enferment les tourillons, de façon à mieux répartir le poids de la pièce entre affût et avant-train. Un cordage de 8 m baptisé « prolonge », qui relie l'avant-train à l'affût, donne la possibilité de continuer à tirer tout en tractant (certes lentement)

le canon. Qui peut ainsi couvrir la retraite des troupes si besoin est ou passer des obstacles infranchissables attelé à l'avant-train. Enfin, un système de bretelles et leviers facilite le maniement du canon en batterie, à raison de huit hommes par pièce de 4 ou de 8, onze pour une pièce de 12.

Troisième volet de la réforme : la précision. L'apport de Gribeauval ne s'y révèle pas moins remarquable. Reprenant un antique système suédois du XVI^e siècle, il fait installer sur les canons une vis de hausse (destinée au pointage en hauteur, « en site »). Et distribue aux canoniers des tables où la portée est

évaluée par rapport à l'angle de tir. Alors que les canons étaient plus ou moins pointés au jugé, il les dote d'une vraie ligne de mire en plaçant un pointeur en saillie sur le bourrelet (la partie arrondie de la bouche du canon) et un cran tracé sur la partie supérieure

de la culasse, au-dessus de la vis de hausse. Le pointeur peut ainsi rectifier son tir à l'aide de la hausse en fonction de la trajectoire du premier coup. Remarquable!

Moins de vent dans l'âme

Piqué de géométrie et de mathématique, Gribeauval s'efforce en outre de réduire le « vent de l'âme », c'est-à-dire le jeu du boulet dans le fût du canon. Plus le diamètre de l'âme diffère de celui du boulet, plus ce dernier est susceptible de rebondir contre les parois du canon après la mise à feu. Il va sans dire que sa trajectoire s'en trouve modifiée et que la précision du tir en souffre. On l'a vu, Gribeauval est déjà parvenu à produire des âmes parfaitement régulières de la lumière à la gueule. Il va donc s'appliquer à façonner des boulets de 4, 8 et 12 livres au diamètre parfaitement adapté à l'âme de leur canon respectif, avec une légère tolérance (3,37 cm) pour laisser échapper une partie du souffle. Le vent de l'âme s'en trouve considérablement réduit, le fût souffre moins du départ de feu, la trajectoire du projectile est plus rectiligne et les gaz mieux comprimés, ce qui augmente la portée. Pour réduire l'inévitable recul, Gribeauval alourdit et solidifie ses affûts en les habillant de ferrures. De plus, les flasques

■ Dix batailles où le Gribeauval a fait la différence

1 – Jemappes (6 novembre 1792)

L'artillerie républicaine déployée dans la plaine devant Mons accable pendant trois heures les batteries autrichiennes. Ce feu affaiblit les coalisés et permet aux Français d'emporter la position en deux charges.

2 – Siège de Toulon (septembre-décembre 1793)

Menacée d'être coupée de la mer par les 13 batteries disposées par le capitaine Bonaparte, la Royal Navy décampe. Fait d'armes qui vaut à Bonaparte le grade de général de brigade.

3 – Léna (14 octobre 1806)

Guidées de nuit par Napoléon sur un plateau en principe inaccessible, 28 pièces matraquent à l'aube par surprise une position clé des Prussiens. Lannes s'élance alors, premier acte d'une victoire splendide.

4 – Friedland (14 juin 1807)

La batterie de 36 pièces formée par le général Sénarmont muselle les canons russes, appuie par bonds l'avance de l'infanterie et se retourne pour foudroyer une charge de cavalerie! En trois heures et 2 600 coups, la batterie Sénarmont gagne la bataille.

5 – Wagram (6 juillet 1809)

La « Grande Batterie » de 102 canons du général Drouot pilonne le centre ennemi, détruit ses canons et malmène les lignes de l'archiduc Charles. Une charge de 32 escadrons emporte une journée indécise.

6 – Borodino (7 septembre 1812)

L'artillerie mobile de Pernety, déplacée habilement, emporte les positions russes une à une, face à des canons statiques. Superbe exemple de la supériorité tactique française.

7 – Lützen (2 mai 1813)

Attaqués par les Prusso-Russes dans le village de Kaja, les Français sont dégagés par 80 pièces précédant 16 bataillons de la Garde qui chassent les Prussiens de Blücher.

8 – Dresde (26 et 27 août 1813)

L'armée française menacée gagne, grâce à l'artillerie, le délai nécessaire pour se replier en bon ordre sur des lignes solides et donner le temps à Napoléon de contre-attaquer.

9 – Leipzig (16 au 19 octobre 1813)

Tout au long de cette longue bataille, les 80 pièces de la batterie Drouot font un carnage, notamment à Probstheida, où tombent 12 000 alliés.

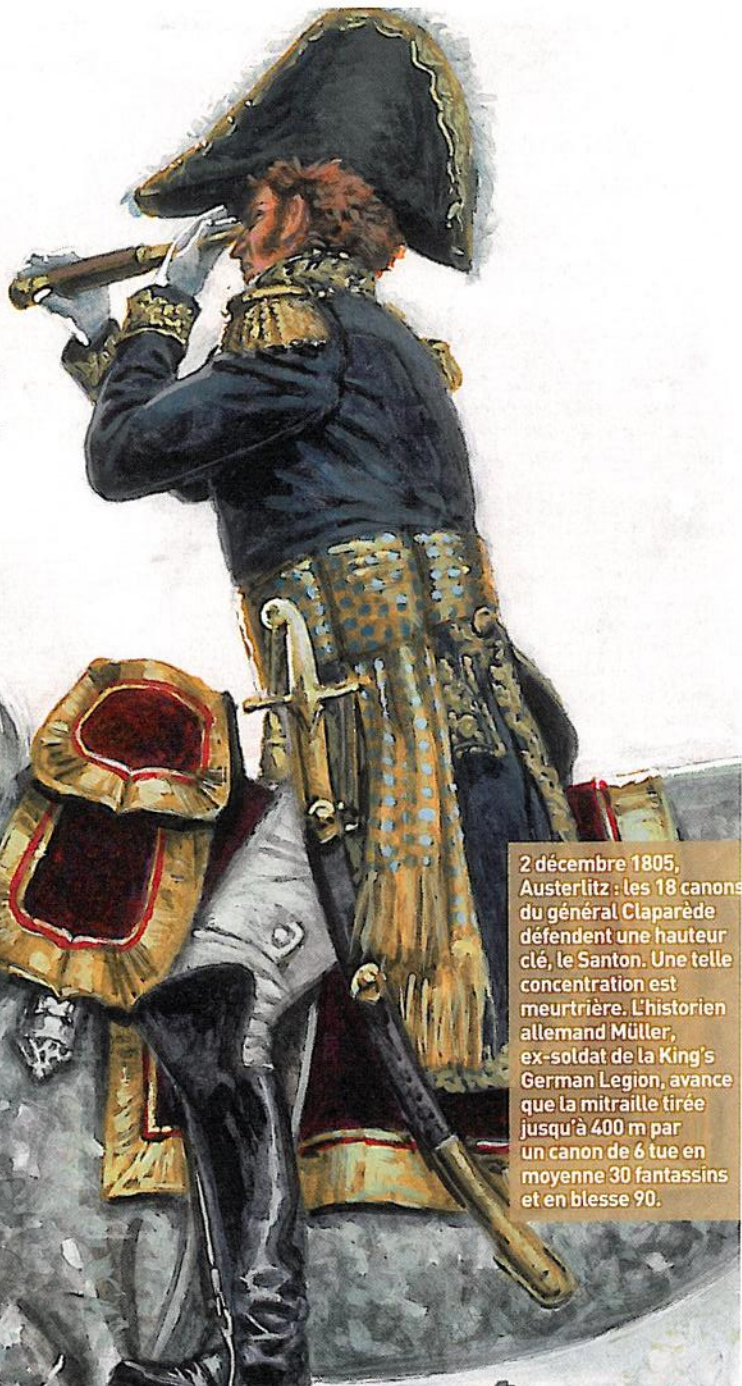
10 – Ligny (16 juin 1815)

Biens retranchés dans les villages, les Prussiens en sont chassés par les incendies allumés par l'artillerie de la garde, facilitant la dernière victoire de Napoléon.

(pièces latérales de l'affût supportant les tourillons) reposent sur le sol avec une incidence plus prononcée, ce qui limite encore le recul et permet aux canonniers de replacer leur pièce dans sa position initiale après chaque tir.

L'ultime réforme touche à la rationalisation des munitions, aspect clé qui conditionne la cadence de tir. Avec le système Vallière, la poudre et les boulets arrivaient à la pièce par deux caissons différents, ce qui est peu pratique. Gribeauval règle le problème en inventant la « cartouche à boulet », composée d'une gargousse (sac en serge croisé contenant la poudre) et d'un boulet maintenu sur un sabot en bois par deux bandelettes métalliques en croix. Gribeauval adopte également la boîte à mitraille, vue à Valmy :

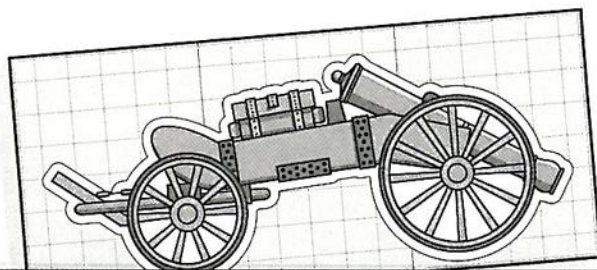
un cylindre en tôle muni d'un culot en fer, rempli d'une quarantaine de grosses balles en fonte, ou plus de cent petites. Bien servi, le canon Gribeauval de calibre 4 lâche trois tirs à boulet à la minute, six à mitraille, contre 2 et 3 aux canons britanniques, par exemple. La grosse pièce de 12 est plus longue avec une moyenne d'un tir toutes les deux minutes, quoique les artilleurs de la garde impériale



2 décembre 1805, Austerlitz : les 18 canons du général Claparède défendent une hauteur clé, le Santon. Une telle concentration est meurtrière. L'historien allemand Müller, ex-soldat de la King's German Legion, avance que la mitraille tirée jusqu'à 400 m par un canon de 6 tue en moyenne 30 fantassins et en blesse 90.



S. Rava '05



L'artilleur **Auguste Vieesse de Marmont** (1774-1852) rencontre Napoléon en 1793 au siège de Toulon. Aide de camp en Italie et en Égypte, il réforme l'artillerie en 1803, remplaçant les calibres 4 et 8 par un unique 6 livres et réorganise le train des équipages, jusqu'alors confié à des convoyeurs civils. Maréchal en 1809, il se détache de Napoléon en 1814.

L'artilleur **Sylvain-Charles Valée** (1773-1846) s'illustre sous la Révolution et l'Empire. Général de division, nommé inspecteur du service central de l'artillerie en 1818, il est chargé d'une nouvelle réforme en 1827, qui comprend remodelage de la cartouche et adoption d'un attelage à suspension. Retiré en 1830, il rempile en Algérie en 1837, où il devient gouverneur général.

Jean-Ernest Ducos de La Hitte (1789-1878) participe dans l'artillerie aux campagnes de 1810 à 1814. Puis gagne le parti des Bourbons. Nommé commandant supérieur de l'artillerie en 1839, il rallie Napoléon III et réforme l'artillerie en 1858, remplaçant les canons à âme lisse par des obusiers à canons rayés. Un système qui fait ses preuves en Italie en 1859.

Le chargement : un ballet bien ordonné

Charger un canon Gribeauval requiert une série de mouvements précis, coordonnés par le « canonnier-pointeur », appelé chef de pièce (sergent ou caporal). Il commence par régler la hausse puis ordonne le chargement. Le pourvoyeur apporte la cartouche à boulet – intégrant boulet et gargousse de poudre sur un sabot – au serveur qui présente le projectile à la bouche de la pièce. Le premier servant, à l'aide du refouloir-écouvillon (un long manche portant un piston à une extrémité, une brosse humide à l'autre) pousse la cartouche au fond du canon. À l'aide d'une tige en fer appelée dégorgeoir, le deuxième servant perce par la lumière la gargousse de poudre puis, de la main gauche, il introduit l'étoupille (une amorce remplie d'une composition fusante) au même endroit. Le deuxième servant de droite allume la lance à feu au boutefeuf (baguette portant une mèche d'étoupe enflammée). Le deuxième servant de gauche lève le bras pour signaler à l'officier que la pièce est prête et, à l'ordre de ce dernier, l'étoupille est enflammée et le coup part. Le canon recule, les servants le remettent en place et le premier servant de droite trempe la brosse de l'écouvillon dans un seau d'eau et de vinaigre et « dégorge » (nettoie) l'âme de la pièce pendant que le canonnier bouche la lumière avec son doigt pour empêcher tout appel d'air pouvant gêner l'extinction des matières enflammées (qui risqueraient de mettre la nouvelle cartouche à feu). L'opération de chargement peut alors reprendre du début...

FRANCE	
SYSTÈME GRIBEAUVAL	Calibre 4 → 640 m → 1 100 m
	Calibre 8 (puis 6) → 730 m → 1 375 m
	Calibre 12 → 825 m → 1 650 m
AUTRICHE	
SYSTÈME LICHTENSTEIN	Calibre 3 → 410 m → 825 m
	Calibre 6 → 460 m → 915 m
	Calibre 12 → 640 m → 1 100 m
PRUSSE	
SYSTÈME HOLTZMANN	Calibre 3 → 410 m → 915 m
	Calibre 6 → 550 m → 1 370 m
	Calibre 12 → 825 m → 1 830 m
RUSSIE	
SYSTÈME ARAKTCHÉIEV	Calibre 6 → 730 m → 1 375 m
	Calibre 12 → 825 m → 1 830 m
	Licorne* → nc → 2 300 m
* canon hybride tirant du cal. 3/10/20 et des obus	
ANGLETERRE	
SYSTÈME BLOMEFIELD	Calibre 6 → 550 m → 1 100 m
	Calibre 9 → 825 m → 1 555 m

réduiront cette moyenne par deux. Il faut se méfier toutefois des quantifications, qui dépendent de nombreux facteurs (munitions disponibles, nécessité d'économiser les fûts en les refroidissant, qualité variable des troupes aux différentes périodes, etc.). Mais l'artillerie française

conserve la réputation de tirer plus vite que ses adversaires, ce qui est un avantage indéniable.

Copié mais jamais égalé

Les améliorations de Gribeauval sont si considérables que le système bouge peu pendant la guerre quasi incessante qui va de 1792 à 1815. Comme pour le fusil Charleville de 1777, le Premier consul Bonaparte ordonne bien à une commission de le moderniser. Entamée par le général d'Aboville et achevée en 1803 par **Marmont**, cette « réforme de l'an XII » vise à remplacer les pièces de 4 et de 8 par un 6 unique, arme alors utilisée dans les troupes coalisées. Mais la rupture de la paix d'Amiens empêche Marmont de réformer les arsenaux et, en voulant simplifier le système, il ne fait que l'encombrer d'un nouveau calibre. La commission de 1803 n'en perfectionne pas moins les affûts et ramène le vent de l'âme à 225 mm, améliorant encore la précision. Le Gribeauval va prouver durant encore douze ans sa supériorité en Europe avec les duels de titans d'Eylau, Wagram, Borodino et Leipzig; jusqu'à Waterloo où, selon le dernier *Bulletin de la Grande Armée*, « l'artillerie, comme à son ordinaire, s'est

L'AVANTAGE D'UNE ALLONGE SUPÉRIEURE

La portée pratique (symbolisée par le fanion) est la distance où la pièce est susceptible de toucher sa cible suivant le réglage du pointeur; la portée maximale est la distance où s'arrête le boulet. Les Français ont donc l'avantage, sauf sur les Russes. À noter cependant que les pièces tirent à des distances de combat plus courtes que leurs portées théoriques, ce qui rend les artilleries, autrichienne et russe surtout, meurtrières comme à Essling ou Borodino. Moins exposés que les cavaliers et les fantassins, les canonniers paient cependant le prix du sang, surtout les artilleurs à cheval qui soutiennent l'infanterie en mouvement.

Caractéristiques des pièces

- Canon de 4 livres: 157 cm, 290 kg, 8 servants, 1 caisson.
- Canon de 8 livres: 200 cm, 580 kg, 13 servants, 2 caissons.
- Canon de 12 livres: 229 cm, 880 kg, 15 servants, 3 caissons.

Quel que soit le calibre, un caisson en campagne porte 350 coups. Un canon de 8 livres avec attelage pèse 1 600 kg contre 3 200 kg pour la pièce de 8 du Vallière.

couverte de gloire. » Après chaque défaite, les coalisés tentent d'améliorer leur artillerie mais le travail de réforme est tel qu'en temps de guerre — alors que Gribeauval avait pu bénéficier des dix ans de paix entre la fin de la guerre d'Amérique et l'assaut de la première coalition en 1792 —, ils ne peuvent s'inspirer qu'en partie du système français. Si toutes les armées optent pour le train à timon, aucune, sauf l'Espagne après la paix de Bâle de 1795, n'adopte le système Gribeauval dans son intégralité. Qui va donc régner en maître jusqu'en 1827, et encore son successeur, le canon **Valée**, doit tout à son ancêtre. Il faut attendre le canon rayé imposé par le système **La Hitte** de 1858 pour que, presque un siècle après les premiers efforts de son créateur, le Gribeauval soit relégué au musée. ■

Pour en savoir +

- *Napoleon's Guns 1792-1815* (1 : Field Artillery ; 2 : Heavy and Siege Artillery), René Chartrand, coll. New Vanguard, Osprey Publishing, 2003.
- *Gribeauval, lieutenant général des armées du roi (1715-1789)*, Pierre Nardin, Fondation pour les études de la Défense nationale, Cahiers n° 24, 1982.
- *L'Armée de Napoléon*, Oleg Sokolov, Editions Commios, 2003 (pages 164 à 180).

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE



SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

-50%

PENDANT 6 MOIS

2,98 € le n° de *Guerres&Histoire*
au lieu de ~~5,95 €~~ les 6 premiers mois

- Pendant 6 mois** vous recevrez *Guerres&Histoire* au tarif exceptionnel de **2,98 € le n°**, soit **50% de réduction** par rapport au prix en kiosque.
- Après ces 6 mois**, vous continuerez à recevoir *Guerres&Histoire* au tarif préférentiel de **5,20 € le numéro**.
- Vous êtes libre** de suspendre ou d'arrêter à tout moment.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé

compléter et retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE ABONNEMENTS - B400 - 60643 CHANTILLY CEDEX

Abonnement **LIBERTÉ**

2,98 € le n° de *Guerres&Histoire* au lieu de ~~5,95 €~~ les 6 premiers mois

- OUI, je profite de cette offre exceptionnelle d'abonnement.** Je recevrai *Guerres&Histoire* pendant les 6 premiers mois au prix de 2,98 € par numéro. Passé ce délai, je recevrai *Guerres&Histoire* au prix de 5,20 € par numéro. Je suis libre d'interrompre mon abonnement quand je le souhaite.

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à prélever sur ce dernier le montant des avis de prélèvement mensuel, présentés par GUERRES&HISTOIRE. Je vous demande de faire apparaître ces prélèvements sur mes extraits de comptes habituels. Je m'adresserai directement à GUERRES&HISTOIRE pour tout ce qui concerne le fonctionnement de mon abonnement.

Coordonnées de l'abonné et titulaire du compte à débiter :

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse _____
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

Grâce à votre n° de téléphone nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

E-mail _____

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerres&Histoire* (Groupe Mondadori)

Date et signature obligatoires :

> Établissement teneur du compte à débiter (votre banque, CCP ou Caisse d'Épargne) :

Établissement _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

> Compte à débiter :

Code établissement _____ Guichet _____ N° de compte _____ Clé RIB _____

ORGANISME CRÉANCIER : Mondadori France / *Guerres&Histoire*
TSA 10005 - 8, rue François Dry - 92543 Montrouge Cedex

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR : 415 137

Sur une base de 3 numéros sur les 6 premiers mois à 2,98 €. Sur une base de 3 numéros sur les 6 mois suivants à 5,20 €. Offre exceptionnelle valable jusqu'au 30/11/2012, pour tout nouvel abonnement et paiement par prélèvement bancaire. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin.

Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Le wargame, machine à remonter le temps militaire

Par Laurent Henninger

Le fameux jeu de simulation se révèle un outil pertinent pour comprendre les mécanismes à l'œuvre dans les guerres, qui sont elles-mêmes un jeu continu d'actions et de réactions, où chacun s'adapte en permanence à l'action de l'autre.

Dans l'esprit d'un trop grand nombre de nos contemporains, l'histoire est une discipline au parfum un peu mondain. On se complaît dans les salons à rappeler tel ou tel bon mot prononcé par un personnage historique pittoresque, ou la date d'une bataille. Cela se manifeste aussi par un déferlement d'érudition tout à la fois massive et pointilliste, paradoxalement.

Or, si l'érudition et l'accumulation de connaissances factuelles restent nécessaires à l'historien, elles ne sont pas suffisantes. Après tout, à ce jeu-là, l'homme est déjà battu par le disque dur (ou par le singe savant, comme on voudra). Connaître l'histoire, c'est très bien, mais la *comprendre*, c'est encore mieux ! Cela dit, j'ai bien conscience que c'est aussi l'art le plus difficile, le plus casse-gueule, celui où l'on court le plus grand risque de dire d'énormes bêtises, mais, comme le disait l'historien Jean-Baptiste Duroselle, « *si l'historien n'interprète pas, il ne fait pas son métier* ».

Naturellement, tout cela s'applique point par point à l'histoire militaire. Mais il est une caractéristique de l'histoire qui est exacerbée au plus haut point dans les guerres, c'est sa nature dialectique, c'est-à-dire un jeu continu d'actions et de réactions, dans lequel chacun s'adapte en permanence à l'action de l'Autre (qu'il soit adversaire ou partenaire). Malheureusement, les outils traditionnels de la connaissance, et en particulier le livre, montrent ici des limites : linéarité du récit, caractère passif de la lecture et difficulté de la connaissance purement intellectuelle à rendre compte de la spécificité de l'action.

Or, il existe un outil formidable qui permet — jusqu'à un certain point — de se placer en situation d'affrontement dialectique, de recréer une partie des conditions de la confrontation : c'est le jeu de guerre. Oui, le *Kriegspiel* des états-majors prussiens, le bon vieux wargame tel qu'il a été popularisé depuis une quarantaine d'années maintenant dans le monde anglo-saxon, et qui compte plusieurs milliers d'adeptes aujourd'hui en France, voire peut-être plusieurs dizaines de milliers si l'on ajoute les pratiquants de jeux sur ordinateur. Le jeu de simulation historico-militaire permet ainsi de bénéficier d'une approche active de l'histoire, et non plus

seulement passive, car il place les joueurs en situation de décision et leur met en lumière les multiples contraintes de toute nature qui pèsent sur le décideur. Il leur permet également d'explorer le champ des possibles, ce qui constitue un excellent remède à toute tentation d'expliquer l'histoire de façon par trop déterministe. Bien sûr, on choisira alors ses jeux en fonction de ses goûts, de ses centres

d'intérêt, de telle ou telle inclination personnelle. À dire vrai, depuis la sortie en 1977 du fameux *Squad Leader* (où le joueur commande une unité de la taille d'une compagnie), toutes les échelles, tous les terrains, tous les conflits, tous les milieux ont été couverts. Même ceux que la complexité rebute peuvent tirer des enseignements de « proto-wargames », à la limite du jeu de société, comme le vénérable *Diplomatie* : 53 ans d'âge ! Mais cet outil formidable est comme la langue d'Ésope : il peut faire dire le meilleur comme le pire. Il ne « dit » pas la vérité, mais il dévoile des mécanismes facilitant le travail d'exploration et de défrichage de celui qui part à la recherche de celle-ci. Mais, qu'il soit mal conçu, et alors il multiplie les pièges intellectuels et logiques dans lesquels se vautrer. Qu'il soit mal interprété, ou qu'on lui demande trop — par paresse, facilité ou excès d'enthousiasme — et c'est alors l'utilisateur qui forge lui-même les pièges logiques qui briseront son élan ou le feront se fourvoyer dans des directions parfois catastrophiques. Il est donc un outil empoisonné, en quelque sorte. Son emploi devra alors non seulement être complété par tous les autres outils — traditionnels, cette fois — de l'historien : livres, articles, archives, cartes, discussions



« Le jeu de simulation met en lumière les multiples contraintes de toute nature qui pèsent sur le décideur. »

et débats, etc., pour mettre ses idées à l'épreuve, mais il devra encore s'accompagner d'une analyse critique de sa propre nature et de ses propres limitations. Pratiquer intelligemment et avec profit le wargame dans une perspective d'historien de la guerre nécessite donc de faire aussi ce que Mao appelait « la critique des armes ». Ainsi, l'historien de la guerre disposera d'une arme intellectuelle d'une puissance gigantesque et que lui envieront bien des spécialistes d'autres disciplines. Mais, même sans aller jusque-là et dans une perspective plus modeste, n'oublions pas tout simplement que le wargame constitue aussi un outil pédagogique étonnant pour initier à l'histoire militaire et à l'art de la guerre. C'est déjà énorme. ■

La Grande Guerre a toujours été associée à un cinéma pacifiste, mais pas forcément filmée avec les mêmes intentions. Avant la Seconde Guerre mondiale, inspirés de romans à succès, les longs-métrages se soucient de témoigner, pour que plus jamais pareille boucherie ne se reproduise. Il s'agit par ailleurs de donner du sens à la guerre et de poser les jalons de sa représentation : la camaraderie des tranchées, l'absence de haine entre ennemis. Ce cinéma se concentre sur la dure vie quotidienne du soldat, victime d'un conflit qui le dépasse, mais toujours représenté

avec les attributs du guerrier courageux. Et obéissant. Cette attitude change après 1945. Parce que la paix mondiale n'est plus envisageable ? Que l'évolution des sociétés permet de remettre en cause l'autorité ? En tout cas, la volonté de démonter les mécanismes du meurtre de masse s'ajoute à celle de désigner des responsables, ceux de la Première Guerre mondiale bien sûr, mais aussi, à travers eux, ceux des guerres contemporaines des films, le Vietnam, par exemple. Le héros n'est plus alors une victime mais un révolté qui refuse d'obtempérer ou dénonce les crimes du haut commandement. ■

1930

À l'Ouest rien de nouveau

De Lewis Milestone – Avec Louis Wolheim, Lew Ayres – N&B, DVD VOST.

Hollywood s'empare en 1930 du roman éponyme d'Erich Maria Remarque dans une adaptation cinématographique fidèle, emblème du cinéma pacifiste. Premier film parlant sur le conflit, il ressuscite le vacarme du combat et donne enfin la parole aux soldats : une petite bande de lycéens volontaires pétris d'idéaux et qui, au lieu d'héroïsme, découvrent la « vraie » guerre qui tue et mutilé au hasard, le harcèlement des petits chefs... Une vision négative évidemment intolérable pour les nazis, qui vont interdire le film. La scène de l'attaque dans les tranchées, avec ses travellings latéraux, parvient à combiner la force narrative du muet et le choc auditif du parlant de manière magistrale. À comparer avec *Les Croix de bois*, superbe film réalisé en 1931 par Raymond Bernard d'après le livre de Roland Dorgelès, hélas non disponible en DVD. Ce film est le n° 9 de notre collection *Guerres & Histoire*, en vente sur www.collection-guerresethistoire.com

1930

Quatre de l'infanterie

De Georg Wilhelm Pabst – Avec Gustav Diessl, Claus Clausen – N&B, DVD VOST. Sorti en Allemagne juste avant *À l'Ouest*, ce film évoque la vie quotidienne de quatre soldats allemands dans une France occupée. Ici, les dialogues sont rares, le bruit des armes obsédant, le ton proche du documentaire. Les hommes meurent sous le feu, enterrés vivants sous les bombardements, ou victime d'un supérieur qui ordonne de risquer sa vie pour porter un message insignifiant. Lorsque arrive la permission, c'est pour découvrir des civils affamés, des embusqués (du point de vue des soldats) qui en profitent... La fin insiste sur la fraternité entre les peuples

et la notion de responsabilité collective.

Comme *À l'Ouest*, le film est interdit par Goebbels en 1933.



« Les sentiers de la gloire ne mènent qu'à la tombe. » De ce vers du poète britannique Thomas Gray (1716-1771), Stanley Kubrick sort fin 1957 une charge efficace contre l'égoïsme des commandants en chef. La France, rossée en Indochine et en plein marasme algérien, fait pression sur le distributeur pour empêcher la diffusion du film (ci-contre, Kirk Douglas sur l'affiche).

LE SORT DES TRANCHÉES

1957 Les Sentiers de la gloire

De Stanley Kubrick – Avec Kirk Douglas, Adolphe Menjou, Ralph Meeker, George Macready – N&B, DVD VOST.

Le général Mireau (Macready) accepte, pour servir son avancement, de s'emparer d'une position allemande imprenable. L'offensive, menée par le colonel Dax (Douglas), est un échec. Blessé dans son orgueil, Mireau exige de Dax qu'il désigne trois hommes à juger pour lâcheté. Suivent un procès grandiloquent et une fin languissante... Le film dresse cependant un tableau intéressant du gouffre séparant les hommes de terrain d'un haut commandement plus préoccupé de son image médiatique que de la survie d'hommes manipulés comme des pions, comme le soulignent les nombreuses références au jeu d'échecs. Le film ne sera diffusé en France que dix-huit ans après sa sortie.

1959 La Grande Guerre

De Mario Monicelli – Avec Alberto Sordi, Vittorio Gassman, Silvana Mangano – N&B, DVD VOST.

Oreste (Sordi) et Giovanni (Gassman) rejoignent les rangs de l'armée italienne, lorsque leur pays entre en guerre aux côtés des Alliés. Hâbleurs et combinards, les deux compères parviennent à échapper aux corvées comme aux combats. Ils se révéleront pourtant plus honnêtes et courageux qu'ils ne le croient eux-mêmes. Franchement humoristique au début, le récit devient peu à peu plus sombre et réaliste, insistant sur l'absurdité des ordres donnés aux soldats. Aux sacrifices de combattants anonymes, le film oppose l'héroïsme, forcément plus remarqué, des officiers.

1964 Pour l'exemple

De Joseph Losey – Avec Tom Courtenay, Dirk Bogarde – N&B, DVD VOST.

Dans un cachot de fortune des tranchées de Passchendale, Hamp (Courtenay) est accusé de désertion : choqué dans un bombardement après trois ans de batailles, ce soldat engagé volontaire a tenté de rentrer chez lui... D'abord agacé par ce garçon sans éducation, le capitaine Hargreaves (Bogarde), qui assure sa défense, est touché par son innocence. À travers Hamp, Hargreaves ouvre les yeux sur la réalité d'une armée dominée par un système de classe dont les codes sont inaccessibles aux moins chanceux. À la différence des *Sentiers de la gloire* en France, le film est bien accueilli en Grande-Bretagne, qui a très peu fusillé « pour l'exemple ».

1969 Ah Dieu ! Que la guerre est jolie

De Richard Attenborough – Avec Colin Farrell, Dirk Bogarde, John Gielgud, Laurence Olivier, Michael Redgrave, Vanessa Redgrave – DVD VOST.

Ce film musical aussi inattendu que réussi éclaire le conflit avec originalité. Il est nourri de chansons d'époque interprétées par un casting époustouflant, parfaitement intégrées au récit, où les soldats racontent leurs supérieurs, leurs conditions de vie... Trois types de scènes se succèdent : dans les tranchées auprès des soldats ; dans une extraordinaire fête foraine, allégorie de la guerre sur la jetée de Brighton ; et enfin aux côtés des élites, où la vie de dizaines de milliers de soldats ne pèse rien face à l'attraction du pouvoir. À voir dans la même veine, *La Vipère noire* (*Blackadder*, en VO uniquement), série télévisée dont la saison 4 est consacrée à la guerre.

1971 Johnny s'en va-t-en guerre

De Dalton Trumbo – Avec Timothy Bottoms, Donald Sutherland – N&B et couleur, DVD VOST.

En pleine guerre du Vietnam, le scénariste Donald Trumbo met en scène son propre roman, publié en 1939. « Si mon film ennuit les militaires, j'en serai heureux », affirme-t-il à sa sortie. Difficile en effet de ne pas remettre l'armée en cause devant le spectacle effrayant de ce jeune blessé américain, cerveau connecté sur un torse que les médecins militaires s'acharnent à garder en vie pour apprendre à mieux guérir les soldats... et les renvoyer au front. Enfermé dans son débris de corps, Johnny se remémore son passé et tente de communiquer avec l'extérieur pour demander à être exposé comme un phénomène de foire, un « plus-jamais-ça » vivant. Puissant et insoutenable.

1989 La Vie et rien d'autre

De Bertrand Tavernier – Avec Philippe Noiret, Sabine Azéma – DVD.

En 1920, la France compte des millions de morts et 350 000 disparus, parmi lesquels Irène de Courtil (Azéma, drôle et juste) cherche son mari. C'est ainsi qu'elle rencontre Dellaplane (merveilleux Noiret), le commandant chargé d'identifier les corps sans nom. Un gêneur, qui s'acquitte un peu trop bien de sa mission en voulant préserver une mémoire que politiques et militaires voudraient anéantir, parce qu'elle les désigne comme seuls responsables d'un massacre inouï. Tavernier appuie une belle reconstitution sur l'histoire vraie de la recherche de la dépouille de celui qui deviendra le soldat inconnu pour questionner le deuil et la mémoire.



Tankograd, l'arsenal de Staline

Propos recueillis par Yacha Maclasha

Perdue au cœur de l'Oural, l'usine de tanks de Tcheliabinsk concentre 40 000 ouvriers en 1942. Un monstrueux complexe dont Lennart Samuelson, professeur au Stockholm Institute of Transition Economics et auteur de *Tankograd, The Formation of a Soviet Company Town: Cheliabinsk 1900s-1950s*, nous ouvre les coulisses. Après vingt ans passés dans les archives de Moscou et Tcheliabinsk, il est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de l'économie soviétique sous Staline.

G&H: Tankograd, cela signifie « la ville des tanks ». Mais comment définir Tcheliabinsk exactement ?

Lennart Samuelson: Il s'agit du plus grand site de production de chars, non seulement pour l'URSS mais aussi à l'échelle mondiale. La spécialisation de la ville débute avec le premier plan quinquennal (1928-1932) qui y installe une grande usine de tracteurs, inaugurée en 1933. Il fallait certes faire passer le pays de l'âge du cheval à celui du tracteur, mais l'usine devait aussi pouvoir être reconvertie facilement à la production de chars. Les tracteurs étaient ainsi chenillés: il n'y avait plus qu'à les doter d'une tourelle et d'une arme. Autour de ces usines, se sont élevées des cités ouvrières avec des cinémas, des théâtres, des bibliothèques, des magasins... Les travailleurs habitaient souvent des baraques en bois, mais les normes

sanitaires étaient décentes, tout au moins selon les normes soviétiques. Après le début de la guerre germano-soviétique, Tcheliabinsk a accueilli les usines évacuées de Leningrad, de Stalingrad, etc. (voir G&H n° 2, p. 50).

A-t-on concentré le cycle industriel sur un site ?

Non. De nombreuses usines de pièces détachées se sont installées à Sverdlovsk et Nijni Taguil, à 200 et 400 km au nord de Tcheliabinsk. Nijni Taguil, spécialisée dans les wagons de

chemin de fer, est passée à la production des T-34 dès l'été 1941. Plutôt que de penser à Tankograd comme à une ville unique — Tcheliabinsk —, mieux vaut la voir comme une tripole avec Sverdlovsk et Nijni Taguil.

Les Allemands ont-ils eu idée de l'importance de Tcheliabinsk ?

L'Abwehr, le service de renseignements militaire allemand, était bien plus informé sur les sites industriels traditionnels de Leningrad (comme l'usine Kirov) ou de Kharkov. Selon les données que j'ai, l'Abwehr ne savait quasiment rien des sites de l'Oural. Pas plus, d'ailleurs, que les Britanniques et les Américains ! C'est après la bataille de Koursk que tout le monde a commencé à comprendre que l'URSS s'était donné, dans le domaine des chars, une capacité gigantesque.

Peut-on parler d'efficacité de l'économie soviétique ?

Le problème à résoudre pour les économistes soviétiques était le suivant: comment éviter la situation de 1915, quand la Russie tsariste avait souffert d'une très grave pénurie de matériels de guerre ? Comment convertir l'économie civile en économie militaire très rapidement ? Pour cela, il fallait d'abord imaginer la nature de la guerre future. Or, les penseurs militaires soviétiques ont correctement anticipé que ce serait une guerre de matériel de masse, encore plus que la Première Guerre mondiale, notamment dans le domaine des chars, de l'aviation, de l'artillerie. Après l'attaque surprise du 22 juin 1941 et les pertes catastrophiques de l'été, les Soviétiques ont vite réussi à combler leurs carences en matériels. L'idée qu'en 1942 l'infanterie allait à la bataille sans fusil et que le soldat devait ramasser celui d'un camarade tué devant lui est un mythe complet.

L'économie dirigée a un avantage: elle a une vision claire des priorités. Leur système leur a donné les moyens d'effectuer des choix et, pour ce qu'ils ne pouvaient ou ne savaient pas faire, d'avoir recours aux livraisons anglo-américaines du prêt-bail.

Comment les Soviétiques ont-ils réussi à gagner la bataille de la production ?

Au début de la guerre, malgré l'évacuation des sites industriels, l'URSS a perdu énormément de territoires. Ses ressources ont diminué de 25 % à 33 % selon les secteurs. Néanmoins, dans des conditions horribles, difficiles à imaginer, le monde ouvrier a pu être mobilisé à 100 %. On travaillait 365 jours sur 365. Il ne faut pas négliger le fait que l'industrialisation soviétique a repris le modèle américain: standardisation, simplicité de conception, production de masse. Les armes devaient être solides, adaptées aux conditions physiques terribles du milieu russe, et faciles à manier par des soldats peu éduqués techniquement. Par exemple, les avions soviétiques pouvaient atterrir sur n'importe quel type de terrain. Les chars soviétiques — s'ils n'avaient pas la précision de tir de leurs adversaires — étaient conçus pour une maintenance simplifiée. Avec deux ou trois JS-2 détruits, on pouvait reconstituer un char opérationnel dans les conditions de l'atelier qui se trouvait sur le front. Quand vous comparez Ferdinand Porsche avec le constructeur russe Mikhail Balji, le père de l'usine de Tcheliabinsk, on voit que les Soviétiques ont eu une approche beaucoup plus pratique. Porsche se souciait surtout de haute qualité. Les Allemands n'ont jamais pris en considération ce que les Russes calculaient tout le temps: l'équilibre entre l'épaisseur de la cuirasse, la mobilité du char

« Soyez prêt pour la défense de l'URSS ! Troquez votre volant de tracteur contre celui d'un tank ! » De même que les tracteurs de Tcheliabinsk sont conçus pour pouvoir se muer en chars, cette affiche des années 1930, illustration du militarisme soviétique, vise à préparer la population ouvrière agricole à fournir des tankistes.





Chaîne d'assemblage de T-34/76 dans l'usine de Tcheliabinsk en 1943. L'usine produit alors près de 400 tanks par mois ! Le sol et les vêtements des ouvriers laissent deviner des conditions de travail effroyables, qui coûtent la vie à des milliers de travailleurs.

et la capacité de tir. J'ai l'impression que les Soviétiques ont mieux saisi ce dont un char avait vraiment besoin.

Mais les malfaçons ont toujours été un vice de l'économie soviétique...

C'est vrai — on trouve beaucoup de rapports envoyés par les tankistes qui parlent de problèmes avec la transmission, le moteur, le canon. La malfaçon n'était pas seulement due à la faible qualification des ouvriers mais aussi à son instabilité. Au début de l'année 1942, 40 000 personnes travaillent dans l'usine principale de Tcheliabinsk. 43 % ont moins de 25 ans, 32 % sont des femmes et tout cela change d'affectation deux à trois fois par an. Mais la médiocrité concernait seulement le niveau inférieur, pas l'encadrement supérieur. Le « ministre des chars », Viatcheslav Malychév, était un homme exceptionnel. Il a pu créer de l'ordre à partir d'un chaos total. On peut dire la même chose du chef de l'usine de Tcheliabinsk — Isaak Zaltsman, très populaire parmi les ouvriers. On l'appelait le roi des chars. Il avait une autorité énorme, pour punir comme pour récompenser. Pour une

absence injustifiée, le salaire était amputé de 10 à 20 %. Pour un abandon de poste, on risquait le Goulag. Mais si l'on dépassait son plan de la production, on recevait de l'argent ou des bons d'achat.

Et qu'en était-il des travailleurs forcés ?

Il y en avait partout. Des détenus du Goulag ou bien des prisonniers de guerre allemands ou hongrois.

Quel était le taux de mortalité dans les usines ?

Pour Tankograd, je ne sais pas. Mais le taux de mortalité dans la région en général était très élevé à cause des épidémies et des conditions d'habitat. À Tcheliabinsk, il y a un grand cimetière où reposent des milliers d'ouvriers morts entre 1941 et 1945 *[en majorité des femmes et des enfants, NDLR]*.

Combien de chars l'usine de Tcheliabinsk devait-elle produire en cas de guerre ?

Quatre cents chars lourds KV par an. En 1942, ont été produits 3 608 chars, neuf fois ce qui était prévu ! En 1943,

près de 5 000 matériels de tous types. En 1944, 5 207 engins, surtout des lourds JS-2 et des gros canons autopropulsés. À Nijni Taguil, il sortait un régiment de T-34 par jour, soit 25 à 35 engins ! À elles seules, les trois villes ont construit 18 000 chars lourds ou canons autopropulsés pendant la guerre sur un total de 97 700. L'Allemagne n'a produit que 65 100 chars, alors qu'elle disposait de trois à quatre fois plus d'acier et de charbon que l'URSS...

Le ministre des chars avait-il l'accès direct à Staline ?

Oui. Staline recevait les maquettes, les photos des chars et assistait aux essais des nouveaux matériels. Beria supervisait la production des chars. Il faut d'ailleurs le réhabiliter dans ce rôle. Il a été un organisateur remarquable, sachant écouter et trouver les personnes valables, sans répression. Si, après la guerre, Beria sera chargé du projet de bombe atomique, ce ne sera pas parce qu'il faisait peur, mais parce qu'à la différence de la plupart des chefs bolcheviks, il s'est montré un grand gestionnaire pendant la guerre. ■

Votée en mars 1941, la loi du prêt-bail autorise le Président Roosevelt à aider le Royaume-Uni, sans entrer en guerre, par le prêt, la location ou la vente de matériel militaire et contre un remboursement différé. L'URSS est admise au bénéfice du prêt-bail en octobre 1941 : l'aide américaine s'élèvera à 11 milliards de dollars (non remboursés). Aux armes et munitions, s'ajoutent des véhicules, des vivres, des médicaments, etc.

À lire • *Tankograd, The Formation of a Soviet Company Town: Cheliabinsk 1900s-1950s*, Palgrave Macmillan, septembre 2011, 350 p., 83 €.



L'Empire comanche

Pekka Hämäläinen
Anacharsis, 608 p., 28 €. Continuant un important travail de

publication d'ouvrages de la New Western History, les éditions Anacharsis nous permettent de lire en français un livre majeur. *L'Empire comanche* est non seulement un regard neuf et passionnant sur l'histoire des Indiens mais également un livre capital pour l'historiographie contemporaine. Si l'on en croit l'histoire de l'Amérique et du monde, cet empire, situé depuis le Nord du Mexique à tout le centre des États-Unis actuels, n'a jamais existé, ni même pu naître. Ces peuples n'ont laissé que peu d'écrit et Pekka Hämäläinen a épluché les archives américaines, les journaux, les récits pour découvrir

et décrire la réalité de l'organisation des Comanches du début du XVIII^e siècle à l'après-guerre de Sécession. Les apports à l'histoire

américaine sont évidents et lumineux.

L'auteur explique comment ce peuple a réussi à fédérer, conquérir, dominer les autres Indiens ; comment il a construit une entité politique fluide mais cohérente ; et surtout comment une économie commerciale fondée sur l'esclavage et le pastoralisme a perduré en concurrence et en harmonie avec le capitalisme américain naissant.

BETTSMANN/CORBIS

Quannah Parker fut un des principaux chefs des Comanches, « les seigneurs des plaines du Sud », dans leur lutte contre les Blancs après la guerre de Sécession.

La Comancheria présente des caractéristiques difficiles à concevoir pour nous : sans organisation centralisée mais avec un but commun, les tribus font preuve d'une énergie guerrière sauvage fondée sur l'utilisation de la cavalerie que les Comanches seront les premiers sur le continent à maîtriser aussi finement.

Ce livre donne aussi des clés pour saisir le déroulement de la guerre américano-mexicaine puis la fin des guerres indiennes. L'Amérique de 1865 ne pouvait plus tolérer de concurrence économique et territoriale, de surcroît par un voisin esclavagiste. Au-delà de ces découvertes, l'ouvrage offre à l'historien europocentré des clés nouvelles pour saisir les réalités de l'expansion coloniale — les relations ne s'établissent pas dans un seul sens mais sont le fruit de collaborations, de moments de domination renversée. Il donne à plusieurs reprises à penser autrement la notion de frontière comme ligne fixe et qui avance avec la progression du colonisateur. Pekka Hämäläinen démontre que, pendant cent cinquante ans, cette ligne n'a été qu'une zone frontière dynamique et mouvante au gré des alliances et des intérêts de chacun. Autant d'outils d'analyse qui vont obliger à revoir les épisodes des conquêtes coloniales asiatiques ou africaines.

Magnifiquement écrit, ce livre se dévore comme un roman d'aventures. En ce sens, *L'Empire comanche* est plus encore qu'un chapitre inédit de l'histoire universelle. ■ S.D.

Canaris : le maître espion de Hitler

Eric Kerjean
Perrin, 224 p., 21 €. Voilà un ouvrage controversé à plus d'un titre. Non seulement les éléments avancés par son auteur n'étaient en rien la thèse selon laquelle la résistance du chef des services de renseignements militaires à Hitler aurait été un mythe, mais son



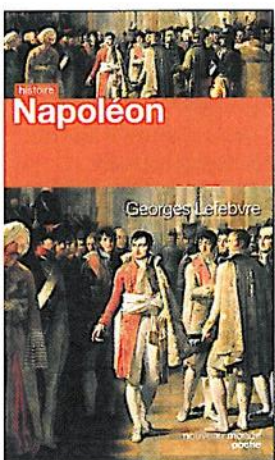
argumentation repose sur de nombreuses erreurs factuelles, imprécisions et sources douteuses. Contrairement à ce que nous annonce la quatrième de couverture, nous n'avons aucunement droit à la « biographie définitive de la figure la plus trouble du III^e Reich » et encore moins à « une relecture complète des archives ». Les quelque 160 pages de texte sont bien peu pour une biographie historique, surtout si on la compare à celles plus volumineuses consacrées au même personnage par un Heinz Höhne ou un Michael Mueller et faisant chacune plus de 500 pages de texte. Quant aux archives, les documents cités dans la bibliographie sont peu nombreux par rapport à ceux étudiés par les auteurs susmentionnés, et on ne s'étonnera pas de ne trouver aucunes archives militaires

ou diplomatiques étrangères. En outre, la récente biographie de Richard Bassett consacrée à Canaris ainsi que celles monumentales de Bernhard Kroener sur Friedrich Fromm, de Hans-Jürgen Müller sur Ludwig Beck et de Peter Longerich sur Heinrich Himmler, dans lesquelles Canaris apparaît fréquemment, sont ignorées. Plus déroutante est la méconnaissance de l'auteur de certains événements de l'histoire allemande ou encore sa disposition à attribuer à Canaris un rôle qu'il n'a pas pu jouer, notamment en faisant dire à des sources primaires ce qu'elles ne disent pas ou à des historiens tout le contraire de ce qu'ils disent. Par conséquent, ses affirmations selon lesquelles Canaris aurait participé à la liquidation du mouvement révolutionnaire spartakiste à Berlin en janvier 1919, que l'Abwehr aurait pris part à la Solution finale et que la participation de Canaris à la résistance ne serait qu'une ruse employée pour infiltrer les « traîtres », les manipuler et les empêcher d'agir contre Hitler, ne sont pas soutenables. À moins de nouvelles révélations qui viendraient prouver le contraire, il faut donc pour le moment s'en tenir à l'image généralement admise de l'amiral. Cela dit, la « biographie définitive » de Canaris grâce à une « relecture complète des archives » reste à écrire. ■

Benoît Lemay

Napoléon

Georges Lefebvre
Nouveau monde Poche, 710 p., 11,90 €. Rééditer un ouvrage publié pour la première fois en 1936 avec une dernière mise à jour



en 1953? Oui, cela a du sens quand il s'agit d'un monument de cette taille. À l'instar de François Furet, nous pensons que ce *Napoléon* n'a pas été dépassé. Lefebvre admire l'Empereur mais son sens critique n'est jamais mis en défaut face à celui qui a tué la république pour en sauver l'essentiel... aux yeux de la bourgeoisie. Passionné d'histoire militaire, Lefebvre ne se perd jamais dans la tactique, analyse magnifiquement les répercussions politiques et diplomatiques des batailles. L'écriture est vivante, limpide, le portrait de l'Empereur, profond et, semblable aux bronzes de Rodin, puissant et fin à la fois. Ce *Napoléon*, pourtant, n'est pas une biographie. Il s'agit plutôt d'analyser l'action d'un homme d'exception dans son époque, mais avec une vision mondiale. Le livre V, « Le monde en 1812 », est à cet égard d'une densité exceptionnelle, préfigurant la *World History* d'aujourd'hui. Et quel avantage, pour faire un *Napoléon*, d'être à la fois un grand spécialiste de la Révolution, un pratiquant des sciences économiques et sociales, enfin un très bon connaisseur des mondes britannique et germanique! Achetez-le, il s'agit d'un chef-d'œuvre. ■ J.L.

La Campagne de Russie. 22 juin-14 décembre 1812

Curtis Cate
Tallandier, 720 p., 12 €. Le bicentenaire de la campagne de Russie de 1812 est l'occasion pour les éditeurs français de republier nombre d'ouvrages relatifs à cet épisode aussi important que tragique de l'épopée napoléonienne. Les éditions Tallandier proposent ainsi au lecteur français de découvrir ou redécouvrir un ouvrage paru initialement en 1985

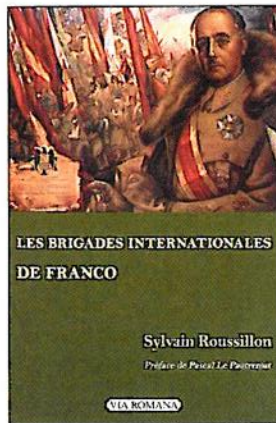


aux États-Unis sous le titre *The War of the Two Emperors*. Et c'est bien sous l'angle du duel entre Napoléon et le tsar Alexandre que Curtis Cate, Américain installé à Paris et décédé en 2004 et qui s'est surtout fait connaître de son vivant par ses biographies – de Malraux, Saint-Exupéry, George Sand et Nietzsche en particulier –, choisit de poser sa narration de l'une des campagnes militaires les plus importantes du XIX^e siècle. Si cela aboutit à un récit rythmé et agréable à lire, la personnalisation du récit, construit presque exclusivement à partir de mémoires de contemporains, est excessive et le livre souffre d'une mise en scène plus théâtrale qu'historique des principaux acteurs, ainsi que d'une analyse

simpliste des relations entre les grandes puissances européennes à l'époque. Agréable lecture de vacances, l'ouvrage est donc bel et bien daté; s'il ne faut lire qu'un seul livre cette année sur la campagne de Russie, ce n'est donc pas celui-ci, mais bien plutôt l'ouvrage de Marie-Pierre Rey, *L'Effroyable tragédie* (Flammarion). ■ B.B.

Les Brigades internationales de Franco

Sylvain Roussillon
Via Romana, 362 p., 24 €. Enfin! Enfin un ouvrage, objectif et dépassonné, qui nous dresse un tableau des 89 000 volontaires étrangers embarqués dans la guerre civile espagnole côté nationaliste. Sans compter les 90 000 hommes – eux aussi volontaires – venus de l'Italie fasciste et du Reich. On a lu Thomas, Beevor, Hermet, Delperrière de Bayac et l'on s'aperçoit qu'on ne savait rien d'eux. Rien, ou pas grand-chose, des Arabes, des Berbères, des Juifs, des Irlandais, des Anglo-Saxons, des Portugais, des Français, des Roumains, des Russes blancs, partis mourir pour le drapeau sang et or. Bien sûr, on s'intéressera particulièrement au millier de Gaulois venus en Ibérie, comme ce capitaine Henri Bonneville de Marsangy, héros de 14-18 et du Rif. Il sera le premier commandant de la Bandera Jeanne d'Arc, unité 100 % française déchirée par d'impitoyables rivalités entre groupuscules d'extrême droite. Ces Français franquistes ont-ils constitué un vivier de futurs collabos? Pas si simple. Pour un Hérold-Paquis, l'affreux de Radio Paris, ou un Henri Dupré, agent de l'Abwehr,



on rencontre un Michel de Camaret, futur capitaine FFL, un Decker de Lespinasse, qui sera à l'état-major de Juin en Italie, un Luc Robet, bientôt grand résistant, déporté à Neuengamme. « *La plupart de ces hommes, de ces volontaires, ne méritent certainement pas le traitement de pestiférés que l'histoire leur a réservé* », conclut Roussillon. ■ J.L.

La Marine ottomane. De l'apogée à la chute de l'Empire (1572-1923)

Daniel Panzac
CNRS Éditions, coll. « *Biblis* », 558 p., 12 €. La réédition en poche de ce livre paru initialement en 2009 est une excellente nouvelle, tant elle comble un vide béant de l'historiographie française. En effet, si l'armée ottomane – pourtant première puissance militaire européenne au XVI^e siècle! – est déjà mal connue et fait l'objet de peu de travaux en français, c'est encore bien pire pour la marine de la Sublime Porte. Celle-ci en effet n'est guère évoquée que pour rappeler son échec lors de la bataille de Lépante, en 1571, mais c'est à peu près tout. Or jusqu'à la chute de l'Empire ottoman, il s'agit

de l'une des puissances navales majeures en Méditerranée et en mer Noire, régulièrement modernisée jusqu'à ce que la Première Guerre mondiale ne la fasse passer presque entièrement dans le giron allemand et engagée constamment dans des opérations en Méditerranée et en mer Noire autour du véritable cœur de l'Empire, la mer de Marmara et les détroits turcs du Bosphore et des Dardanelles qui en contrôlent l'accès.



C'est la découverte de cette marine que Daniel Panzac, directeur émérite au CNRS et historien de l'Empire ottoman, propose en déroulant l'histoire du lendemain de la bataille de Lépante – début de la constitution d'une flotte « moderne » – jusqu'à celui de la Première Guerre mondiale. En abordant tant la politique navale ottomane que les opérations navales, mais aussi le recrutement des équipages, l'influence des conseillers étrangers, l'effort financier soutenu par l'Empire, il dresse un tableau complet de ce qui est sans doute la moins bien connue des grandes marines de l'époque moderne et du XIX^e siècle. Ouvrage de référence sur le sujet

– et destiné à le rester –, ce livre doit figurer dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse aux questions navales. Un seul reproche, la piètre qualité des cartes fournies en annexes, trop générales et pas assez nombreuses : le détail cartographié conflit par conflit des opérations navales ottomanes n'aurait pas été de trop. ■ **B. B.**

Les Travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale

Sous la direction de Li Ma
CNRS Éditions, 560 p., 39 €.

Un colloque interdisciplinaire a réuni des chercheurs de neuf pays pour établir la première synthèse concernant l'histoire des 140 000 Chinois venus en France durant la Première Guerre mondiale pour suppléer les mobilisés. Peu connu, cet épisode trouve là un début de reconnaissance. Affectés à des tâches industrielles, certains vont travailler

au contact du front. Ce gros livre raconte par le détail les méthodes de recrutement, le transport, les problèmes administratifs, juridiques, la concurrence avec les Français et les autres « travailleurs coloniaux ». Au-delà des aspects proprement liés à la guerre que le livre traite très bien, plusieurs contributions ouvrent sur l'avenir des hommes après la fin du conflit. Un bon nombre d'entre eux vont rester en France, participer à la reconstruction, fonder une famille et devenir français. D'autres vont rentrer en Chine, emportant avec eux une conscience nouvelle du monde. Tout comme les Européens qui découvrent pour la première fois ces hommes venus de si loin... ■ **S. D.**

Vaincre ou mourir à Stalingrad

William Craig

Perrin, 530 p., 11 €. Curieuse idée que de ressortir ce livre très largement dépassé. C'est

Vaincre ou mourir à Stalingrad

William Craig



de l'histoire militaire comme on en faisait il y a cinquante ans. L'auteur n'a même pas utilisé le travail – quasi définitif pour la vision allemande – de Manfred Kehr, paru en 1972. Et, depuis, le colonel Glantz nous a livré la bataille vue et pensée du côté soviétique. La multitude des erreurs factuelles est lassante, comme ce « von » accolé à Paulus qui n'était pas d'origine aristocratique. Seuls avantages de l'ouvrage : petit prix et écriture dramatisée façon Hollywood. ■ **F. O.**

Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **Hitler et les sociétés secrètes**, Philippe Valode, Nouveau Monde Poche, 228 p., 8 €.

Un petit livre sur la fascination d'Hitler pour l'occultisme.

- **La Saint-Barthélemy**, Éric Denimal, Ixelles éditions, 280 p., 19,90 €.

Un récit bien ficelé par un bon connaisseur du protestantisme.

- **Prisonniers nazis en Amérique**, Daniel Costelle, Acropole, 330 p., 18,50 €. Une enquête sur les luttes entre nazis et antinazis dans les camps de prisonniers allemands aux États-Unis, qui ont enregistré jusqu'à 380 000 soldats.

- **Histoire des drones**, Océane Zubeldia, Perrin, 240 p., 20 €. Une étude rapide mais solide par un capitaine spécialiste des doctrines d'emploi de ces machines en train de révolutionner la guerre.

- **Les Services secrets en Indochine**, Jean-Marc Le Page, Nouveau Monde, 520 p., 24 €. Un très bon livre, bien documenté, sur un aspect encore peu connu de la guerre des Français en Asie du Sud-Est.

- **Hemingway et les U-Boote, de la littérature à l'héroïsme**, Terry Mort, Coll. Guerres & Guerriers, Economica, 224 p., 22 €.

Spécialiste du grand écrivain américain, Terry Mort conte ici la curieuse campagne qu'il a menée dans l'Atlantique en 1942 et 1943 sur un minuscule yacht à la chasse d'hypothétiques U-Boote. Épisode

qui inspirera *Le Vieil Homme et la mer...* Insolite!

- **De l'empereur au roi, correspondance d'Eugène de Roussy (1806-1830)**, Nouveau Monde éditions/Fondation Napoléon, 382 p., 25,35 €.

Ce recueil de lettres permet de suivre les aventures d'un jeune nobliau cévenol dans ses pérégrinations militaires sous l'Empire puis la Restauration.

- **En campagne avec l'Armée rouge**, Artem Drabkin, Éditions Pierre de Taillac, 170 p., 26 €. Un recueil de photos sur divers aspects de la vie dans l'Armée rouge durant la Grande Guerre patriotique. À lire pour la qualité des légendes dues à l'excellent Drabkin.

- **Le Cheval à travers l'histoire de l'humanité**, Claude-Sosthène Grasset d'Orcey, E-Dite, 315 p., 26 €. Réédition en un seul ouvrage de 19 livraisons publiées entre 1888 et 1895 dans la revue de la Société nationale d'acclimatation. Pour les amis des équidés.

- **La Mort de Ben Laden**, Jean-Dominique Merchet, Éditions Jacob-Duvernet, 190 p., 18,90 €. Comment le chef d'Al-Qaïda a été retrouvé et tué par les Américains. Un petit ouvrage « d'histoire instantanée » écrit par un des chroniqueurs de *G&H*.

- **L'Honneur et le sang. Les guerriers sacrifiés**, Pierre Darcourt, Nimrod, 225 p., 10 €. Un petit livre sur l'héroïsme militaire français depuis 1939. Les deux tiers des récits ont rapport à la guerre d'Indochine. ■



La campagne de Stalingrad coûte à la Wehrmacht plus de 800 000 pertes, dont près de 100 000 prisonniers. Déjà en sous-effectifs, elle ne s'en remettra pas.

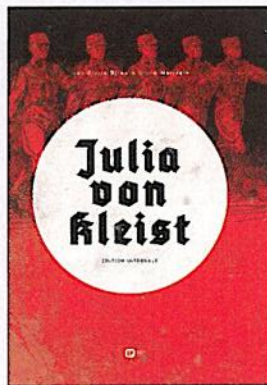
CORBIS

R A JOUER



Julia von Kleist – Édition intégrale

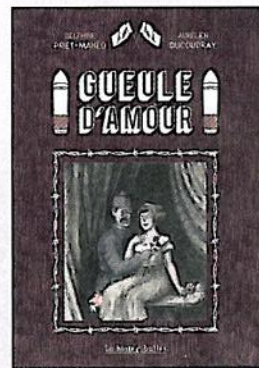
Scénario : Jean-Blaise
Djian, dessin : Bruno
Marivain, couleurs :
Marine Tumelaire
Éditions Emmanuel
Proust, 160 p., 42 €.



Allemagne, 1932. Julia von Kleist hérite de l'usine paternelle et épouse un jeune aristocrate désargenté et ex-pilote de la Grande Guerre, Ulrich, ancien compagnon d'armes du puissant Hermann Göring. Ils ont deux enfants, Siegfried et Baldur, qui vont choisir des chemins différents. L'usine est prospère et Ulrich va en reprendre les rênes sur fond de montée du nazisme. À partir de là, les personnages deviennent des archétypes sans être des caricatures, la famille va se disloquer, les ambitions les plus laides vont se faire jour et tous les destins vont basculer. Les auteurs ont parfaitement réussi à tisser les fils de l'histoire familiale et ceux de l'histoire de l'Allemagne des années trente. La mise en images du contexte politique sert constamment le récit sans prendre le dessus. Parfaitement documenté, *Julia von Kleist* est une passionnante leçon d'histoire à découvrir sans tarder. ■

Gueule d'amour

Dessin : Delphine Priet-Mahéo, scénario : Aurélien Ducoudray
Boîte à Bulles, 96 p., 19 €. Ces hommes étaient « les trous à viande, les pifs en biais, les ya plus rien, les gueules de sangliers, les têtes de fouines, les becs de canards... », l'enfer des tranchées en avait fait des gueules cassées. Comment évoquer cette réalité dans une BD sans jouer avec l'horreur ou tomber dans une fascination morbide. Le héros de *Gueule d'amour* a perdu la sienne dans la boue et retrouve la société avec rage, refusant la pitié et la résignation. Mais que faire pour retrouver sa place, un travail, ses amis, la tendresse ? Les auteurs ont choisi des moyens poétiques, parfois à la limite du fantastique, pour raconter le quotidien mental de cet homme. Les autres personnages sont tout aussi intéressants. Les femmes,



infirmières ou prostituées, ont des rôles originaux, loin des postures de compassion habituelles. Et il y a surtout ce colosse de cirque africain, animateur de soirées sadomaso pour la bourgeoisie parisienne, avec lequel le héros se lie d'amitié. Comme si retrouver une forme d'humanité n'était possible qu'aux marges, loin des regards de ceux qui n'avaient pas fait la guerre. ■

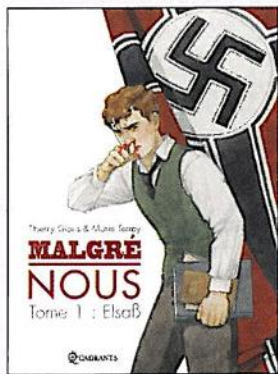
BD

Par Stéphane Dubreil

Malgré nous Elsaß (tome 1) Ostfront (t. 2) Germania (t. 3)

Scénario : Thierry Gloris,
dessin : Marie Terray
Quadrants, 10,95 € et 47 p.
chaque album.

Les malgré-nous, voilà un nom qui sonne encore étrangement à nos oreilles. L'histoire terrible de ces hommes forcés de combattre aux côtés de l'Allemagne nazie ressuscite grâce à cette série. Inspirés par l'histoire familiale du scénariste, ces trois premiers albums – il y en aura d'autres –, sont à la



fois un roman d'aventures dans un contexte affreux, les péripéties et les rebondissements sont palpitants, et un portrait de ces engagés « volontaires » que l'histoire a faits tantôt Français tantôt Allemands. Louis Fisher

va se retrouver plongé dans le quotidien d'une unité SS envoyée en renfort sur front de l'Est : il découvre l'horreur de la guerre, l'abomination des massacres et des tueries. Les auteurs parviennent avec finesse à dessiner les contours de cette jeunesse alsacienne prise entre deux feux mais dont le cœur battait plutôt pour la France. Ajoutons un mot sur le dessin. Marie Terray a un style qui peut apparaître trop doux pour cette histoire, mais elle sait à merveille adapter son dessin aux situations, alternant avec force vigueur, douceur et extrême violence. ■

EXPOS

Par Stéphane Dubreil

PAPIERHANDLUNG ! Jud



Ce dessin représentant la Nuit de Cristal a été réalisé en 1939 par un enfant réfugié avec sa famille au château de La Guette (Seine-et-Marne) pour fuir les persécutions.

MÉMORIAL DE LA SHOAH/CDJC

Au cœur du génocide. Les enfants dans la Shoah, 1933-1945

Jusqu'au 30 déc. 2012, au Mémorial de la Shoah, (Paris 4^e).

Tél. : 01 42 77 44 72.

Cette bouleversante exposition vient rappeler, s'il en était besoin, que le judéoicide, pour reprendre le mot d'Édouard Husson, ne fut pas un détail de la Seconde Guerre mondiale mais bien un de ses buts.

Partant de la phrase terrifiante d'Himmler en octobre 1943 - « *Je ne me sentais en effet pas le droit d'exterminer les hommes [...] et de laisser grandir les enfants qui se vengeraient sur nos enfants et nos descendants. Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre.* » -, l'exposition reprend l'histoire des discriminations dès 1933 puis les mesures d'extermination proprement dites que subirent les enfants juifs d'Europe. Il faut rappeler que sur les 6 millions de victimes de la Shoah, un quart était des enfants.

Les documents réunis, certains montrés pour la première fois en France, racontent par le menu, souvent de la bouche même des enfants, leur vie, leur souffrance, les privations, le travail forcé, la détresse immense des parents obligés d'abandonner leurs enfants. Ils racontent aussi

la résistance de certains enfants, la solidarité, le courage et les actions d'adultes comme dans le ghetto de Terezin au nord de Prague : les aînés ont réussi à s'occuper des plus jeunes et à fabriquer des collages, des dessins ou même des poupées (*ci-contre*) pour masquer un peu le désespoir. Parmi les raretés, on peut découvrir les images prises par Mendel Grossman dans le ghetto de Łódź ou des extraits de *Nasza Gazetka*, « Notre gazette », écrite et illustrée par des enfants à Łódź également. La pédagogie de la scénographie et le choix des textes sont remarquables. C'est une exposition dont on ne sort pas indemne mais indispensable pour comprendre ce qu'est un génocide. Elle s'accompagne d'un ensemble de conférences et d'animations qui enrichissent son propos. À noter le 10 octobre, autour de Serge Klarsfeld, la présence de six rescapés français, et le 14 octobre la venue d'Ela Stein Weissberger, rescapée de Terezin et qui joua le rôle du chat dans l'opéra *Brundibar* que les nazis filmèrent à des fins de propagande en 1944. ■

Maquisards, Izis

Exposition permanente à l'Espace Izis - 5, avenue de la Libération, Ambazac (Haute-Vienne).

Tél. : 05 55 56 61 45.

Izraëlis Bidermanas, alias Izis, est né à Marijampole, en Lituanie en 1911.

Il décède à Paris en 1980.

Entre 1941 et 1944, il se cache à Ambazac avec sa famille et s'engage activement dans la Résistance.

Quelques jours après



IZIS/COLL. MANUEL BIDERMANNAS

la libération de Limoges, il décide de rendre hommage à ces hommes qui se sont battus avec lui. Avec les moyens du bord, une simple feuille blanche en fond, tout en continuant à assurer sa fonction de standardiste à la caserne, il fait passer devant son objectif une centaine de combattants pris dans l'instant : mal rasés, habillés à la va-vite, fatigués, dans des uniformes dépareillés, mais certains ont pris le temps de se coiffer, « de se faire beaux pour la photo ». Autant de détails qui donnent chair à cette série d'images. Cet ensemble plaira tant qu'une exposition - « *Ceux de Grammont, vus par le soldat FFI Izis Bidermanas* » - sera présentée dès décembre 1944 à l'hôtel de ville de Limoges. ■

1917

Jusqu'au 24 sept. 2012, au Centre Pompidou-Metz (Moselle). Site : www.centrepompidou-metz.fr

Tél. : 03 87 15 39 39.



ALEXEJ VON JAWLENSKY/DAGP 2012

L'exposition « 1917 » présente les enjeux artistiques et culturels d'une société en guerre qui se transforme vite et de manière radicale. 1917 est une année charnière dans la guerre : grandes offensives, retour de Pétain, arrivée des Américains, généralisation des chars, révolution bolchevik.

Mais aussi dans l'art : ballet *Parade*, Modigliani, épanouissement de Dada, revue *De Stijl*, Fontaine de Duchamp (*ci-contre*, Tête mystique. Grande tête de femme d'Alexej von Jawlensky). La force de l'exposition vient des rapprochements faits entre artistes et images de la guerre, ou produites par elle : photos, art des tranchées (*ici une douille gravée et martelée*), moulages médicaux qui placent artistes reconnus et anonymes dans le même courant d'inquiétude. Si les réponses ou les moyens diffèrent, les interrogations sont souvent



similaires. Chacun place ses productions dans sa trajectoire propre en relation avec celle plus vaste des hommes de l'époque. « 1917 » présente nombre d'œuvres prêtées par de prestigieuses collections françaises et étrangères

comme le rideau de *Parade* peint par Picasso. Premier événement du cycle de manifestations liées à la commémoration du centenaire de la Grande Guerre, « 1917 » restera comme une grande exposition tout simplement. ■



Revivre à Tiffauges l'ambiance des sièges médiévaux

Conservatoire des machines de guerre médiévales, au château de Gilles de Rais, Tiffauges (Vendée). Site: chateautiffauges.vendee.fr Tél. : 02 51 65 70 51. Le mangonneau à roues

de carrier, le trébuchet, le couillard, le béliet, le beffroi et l'arbalète à tour, la bricole, la grue médiévale, la bombarde et le fauconneau... Autant de magnifiques machines d'attaque ou de défense que l'on peut admirer et voir fonctionner au château de Tiffauges. ■



Les batailles antiques rejouées en figurines

Du 13 au 16 sept. 2012 (10 h - 18 h), à la Maison Rouge, Mertzwiller (Bas-Rhin). Entrée : 5 € (gratuit pour les jeunes jusqu'à 18 ans accompagnés). Site : www.histosim.com L'association L'Histoire par la simulation organise, dans le nord

de l'Alsace, une grande exposition à l'aide de près de 10 000 figurines : Pharsales, Salamine ou Zama sont représentées à l'aide de dioramas géants. Le but ? Montrer toute la bataille avec l'ensemble des troupes présentes afin de mieux expliquer au public le déroulement des différentes phases. ■



The Bomber

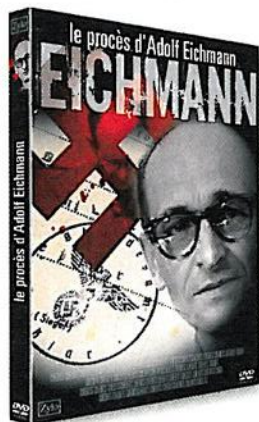
De Vitalyi Vorobyov, avec Nikita Efremov, Ekaterina Astakhova, Aleksandr Davydov

DVD et Blu-ray VF/VOST, Aventi Distribution, 20 €. Condensé en trois heures d'une mini-série russo-ukrainienne, *The Bomber* retrace les aventures d'un équipage de bombardier Tu-4 (fort bien reconstitué) chargé de larguer une opératrice radio du NKVD derrière les lignes allemandes. Guerre, amour, trahison... Ne déflorons pas plus le sujet ! Peu vraisemblable bien que fondé en principe sur une « histoire vraie », le film captive grâce à un scénario à suspens très malin, d'excellents acteurs et de gros moyens. À noter que le film évoque (c'est rare) le sort effroyable des prisonniers de guerre soviétiques et celui des collaborateurs nazis. Avis aux amateurs de combat aérien : à part la séquence d'ouverture où figure un improbable Messerschmitt Me 309, toute l'action se déroule au sol ! ■

Le Procès d'Adolf Eichmann

De Michaël Prazan et Annette Wiewiorka
DVD, Zylto, 20 €.

Difficile à croire que le petit bonhomme au rictus pincé qui entre dans la salle d'audience le 11 avril 1961 est l'un des principaux architectes de la Shoah... Et pourtant c'est lui, Adolf Eichmann, dont ce film retrace le procès, tenu à Jérusalem du 11 avril au 11 décembre 1961. Ce documentaire coécrit par l'historienne française Annette Wiewiorka, l'une des meilleures spécialistes des procès du nazisme, remplit parfaitement sa mission : efficacité du montage, clarté du commentaire, qualité des documents et des témoins, choix impeccable des extraits filmés du procès... Outre les circonstances et l'importance capitale du procès



pour la connaissance de la Shoah, le film explore certains aspects annexes plus méconnus, comme la médiatisation très en avance sur son temps. Mais il y a l'émotion des victimes, aussi, en terrible contraste avec le regard de l'accusé : d'attentif-affable à vaguement agacé en passant par fuyant, mais jamais, jamais ému. Un visage de reptile. ■

Prince Yaroslav

Dmitri Korobkin, avec Aleksandr Ivashkevich, Aleksei Kravchenko, Elena Plaksina
DVD VF/VOST, Zylto, 20 €.

Le cinéma russe fait décidément feu de tout bois. Cette fois, il s'agit de conter la jeunesse du futur Yaroslav le Sage (978-1054), fils du grand prince de Kiev Vladimir I^{er}. Nous voici donc au Moyen Âge et Yaroslav est un prince chrétien, juste, magnanime et soucieux du bien-être de son peuple comme il se doit. Comment se sortira-t-il de cette sombre histoire, grouillante de traîtres esclavagistes à l'accent varègue ? À la pointe de l'épée, on s'en doute mais pas seulement... Tout cela n'est pas mal tourné, avec des acteurs beaux et bons, mais dégage une odeur suspecte d'hagiographie nationaliste. ■

« THE BOMBER »/AVENTI DISTR.

JEUX VIDÉO

Par François Coulaud
et Nicolas Gavet

A LIRE A VO Ces militaires dans l'om

Dans la course au réalisme que se livrent les éditeurs, les anciens soldats s

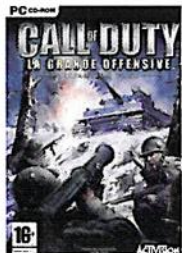
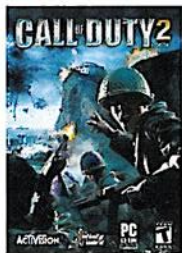
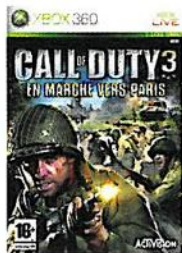
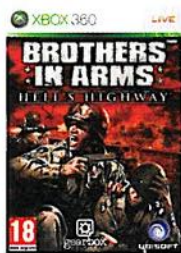


« **L**a guerre, c'est fun ! » Jamais un militaire d'active ou retraité ne souscrirait à cette assertion qui est pourtant un véritable mantra pour les adeptes de jeux vidéo. Malgré des perceptions éloignées, ces deux populations ont un terrain commun : les jeux guerriers. Ceux-ci sont — c'est un euphémisme — très populaires : l'un des derniers en date, *Modern Warfare 3*, a ainsi servi de champ de bataille virtuel à 3,3 millions de joueurs... pour la seule journée de son lancement le 8 novembre 2011 ! Pour attirer toujours plus de guerriers à manettes, l'authenticité et le réalisme des armes et des situations sont devenus des arguments commerciaux clés. Afin de rivaliser sur ces terrains — et celui des ventes —, les éditeurs engagent désormais, très en amont de la fabrication de leur jeu, des conseillers militaires

chargés de valider la plupart des aspects d'un titre guerrier. Leur rôle : donner, grâce à leurs connaissances, un cachet de véracité à un jeu et freiner les délires des développeurs. La situation est récente. Si l'affrontement des armes à la main fait partie de l'ADN du jeu vidéo, toute notion de réalisme guerrier en était, *a priori*, bannie tant pour des raisons visuelles (graphismes approximatifs) que pour des raisons techniques (touchant notamment à l'intelligence artificielle, autrement dit les formules mathématiques gérant les réactions des adversaires mus par l'ordinateur ou la console face aux actions des joueurs). Il faut ainsi attendre 1998 et le jeu d'action *Half-Life* pour qu'un adversaire virtuel ne fonce pas tête baissée sur un joueur retranché derrière un obstacle mais tente de le déloger avant de l'attaquer ! Cette même année, Steven Spielberg révolutionne la représentation de la guerre au cinéma avec *Il faut*

sauver le soldat Ryan. Il refuse de s'en tenir à la recette habituelle, employée elle aussi par les jeux vidéo, c'est-à-dire la consultation d'historiens. Et demande à un militaire, le capitaine Dale Dye, de lui faire partager son expérience des sensations vécues par un fantassin sur un champ de bataille. Balles qui sifflent, explosions assourdissantes, chaos visuel, tout y est... Au niveau de la perception du grand public, plus rien ne sera pareil. Il en est de même avec le jeu vidéo. En effet, la maison de production fondée par Spielberg, Dreamworks, à partir de la vision déployée dans *Il faut sauver le soldat Ryan* — et avec les conseils du même capitaine Dye —, se lance dans le développement du titre qui va tout changer : *Medal of Honor*. Quiconque y a joué garde un souvenir brûlant de son premier tableau : un paniquant débarquement à Omaha Beach sous le feu des mitrailleuses lourdes nazies

clouant littéralement le joueur/GI au sol. À partir de là, la messe est dite : le jeu de guerre sera « réaliste » ou ne sera pas. Et les conseillers militaires — souvent à la retraite — deviennent des interlocuteurs incontournables pour qu'il veuille créer un jeu guerrier. Andy McNab, ancien de l'armée britannique et ex-membre du SAS, a été conseiller militaire pour le jeu *Battlefield 3*, considéré comme le plus abouti à ce jour. « Mon rôle a été d'assurer aux développeurs que les situations, les dialogues entre soldats, leurs réactions et les armes employées dans le jeu soient les plus réalistes possible... » McNab a son mot à dire sur presque tous les aspects du jeu : technique d'approche d'une position verrouillée par un sniper, gestes pour recharger une arme, réactions plausibles des guerriers virtuels à leur équipement (par exemple : éviter qu'un fantassin portant une mitrailleuse lourde ne coure comme un lapin) et habitudes sur



IR A JOUER e des guerres virtuelles

venus des consultants incontournables pour développer les jeux guerriers.

le terrain (baisser le canon de son arme quand un collègue passe devant sa ligne de tir). Mais son champ d'expertise va plus loin. « J'ai aussi coordonné l'équipe de cascadeurs lors de séquences de capture de mouvements, raconte Andy McNab. Ces séances, filmées par des caméras hypersensibles, sont destinées à donner aux soldats du jeu les animations les meilleures. »

Le coaching vient même de prendre une nouvelle dimension comme en témoigne Roman Campos-Oriola, chef designer d'un autre jeu guerrier, *Ghost Recon: Future Soldier*, sorti le 14 juin (voir critique p. 108) : « Nous avons engagé un groupe de quatre anciens *Navy Seals*, comme conseillers. Ils étaient censés assister les acteurs durant les séances de capture de mouvements. Mais nous n'étions jamais satisfaits du résultat : les acteurs tenaient mal leurs armes et ne bougeaient pas de manière crédible. Pour finir, ce sont les ex-Seals eux-mêmes qui ont fait toutes les captures de mouvements pour certains moments clés du jeu. Seuls de vrais "pros" peuvent "mimer" de façon réaliste les dernières techniques de nettoyage d'une pièce remplie "d'hostiles", de recharge d'une arme en pleine action ou de récupération et protection d'un otage sous le feu. »

Le ou les conseillers interviennent sur tous les aspects, leur retour d'expérience réelle donnant même parfois une nouvelle orientation au jeu. C'est ce qui est arrivé sur *Battlefield 3* dont les développeurs ont d'emblée mis le paquet sur le travail du son après avoir entendu les explications d'Andy McNab :

« Dans un vrai conflit, les sons sont primordiaux. Ils vous donnent une indication précise de l'arme qui est utilisée, par qui et où elle est utilisée. En Afghanistan, il n'y avait pas de ligne de front, le danger venait de partout. Le claquement des armes donnait de précieux renseignements sur l'identité des tireurs : nos adversaires se servaient principalement de vieilles armes soviétiques, comme les AK-47, au son très lourd et sec. Les nôtres faisaient un bruit plus léger. Le temps entre la détonation entendue et le moment où la balle siffle à vos oreilles donne aussi une idée juste de la distance vous séparant de votre ennemi. » Résultat : un travail de titan sur le rendu sonore avec, notamment, une spatialisation parfaite des bruits. Adossé à un mur dans le jeu, on entend par exemple parfaitement le déplacement d'un adversaire courant de l'autre côté de la paroi et l'on peut même précisément le localiser afin d'agir en conséquence. Pour *Ghost Recon: Future Soldier*, les 52 armes du jeu ont par ailleurs toutes été numérisées d'après des modèles réels — y compris un prototype du pistolet-mitrailleur TDI Kriss — et ont bénéficié d'un enregistrement sonore individuel. Pour les fusils de précision, une longue file de micros alignés sur plusieurs centaines de mètres a pu enregistrer les différents sons rendus par les balles à mesure de leur avancée dans l'air. Mais à force de vouloir flirter avec le réalisme, les éditeurs ont parfois poussé les curseurs un peu trop loin. C'est ce qui est arrivé à *Brothers In Arms: Hells Highway*, qui se situe durant la

Seconde Guerre mondiale aux côtés de la 101^e division aéroportée américaine. Conseillés par le colonel John Antal, un ancien tankiste de l'US Army, les développeurs décident de tout miser sur les situations tactiques. Durant les missions proposées, le joueur doit mettre en application une manœuvre de base, encore enseignée dans l'armée américaine : trouver l'ennemi en premier, le clouer sur une position grâce au feu nourri d'une escouade (*suppressive fire*) l'empêchant ainsi de bouger et de contrer tandis qu'une autre escouade le contourne (*flanking maneuver*) et le neutralise. John Antal : « Cette manœuvre classique est très efficace pour en finir avec un adversaire. Nous [les développeurs et lui] avons donc imaginé des environnements variés où le joueur pourrait expérimenter l'efficacité de cette tactique authentique. » Le problème est qu'à force d'enchaîner mécaniquement ladite tactique, les joueurs se sont puissamment ennuyés... et le jeu n'a pas eu le succès espéré. « Il ne faut jamais oublier qu'un jeu vidéo guerrier doit rester surtout amusant. Sans cesse des arbitrages doivent donc être faits entre réalisme, jouabilité et sensations offertes au joueur », conclut Roman Campos-Oriola. ■

Le *SAS* (*Special Air Service*) est une unité de forces spéciales au sein de l'armée britannique. Créé en 1941, il fait pendant la guerre du sabotage sa spécialité. Unité la plus secrète des forces de Sa Majesté, ses combattants sont employés dans les missions commandos, la recherche d'informations, la formation de chefs de guerre alliés. Les *Navy Seals* (acronyme de *Sea, Air and Land*) sont la principale force spéciale de la marine américaine.

■ De la guerre et des jeux

- 1998: *Half-Life* (PC), Sierra.
- Attentat contre l'ambassade américaine à Nairobi, Kenya.*
- 1999: *Medal of Honor* (PSOne), Electronic Arts.
- Guerre de Tchétchénie.*
- 2000: *Medal of Honor Resistance* (PSOne), Electronic Arts.
- 2001: *Medal of Honor Débarquement Allié* (PC), Electronic Arts.
- 11-Septembre, guerre d'Afghanistan.*
- 2003: *Vietcong* (PC), Gathering of Developers.
- Guerre en Irak.*
- 2004: *Call of Duty La Grande Offensive* (PC), Activision. *Full Spectrum Warrior* (PC, Xbox), THQ. *Medal of Honor Bataille du Pacifique* (PC), Electr. Arts. *60 ans du débarquement.*
- 2005: *Call of Duty 2* (PC, Xbox 360), Activision.
- 2006: *Call of Duty 3 En marche vers Paris* (Xbox 360, PS3, Wii), Activision. *Full Spectrum Warriors Ten Hammers* (PC, Xbox), THQ. *America's Army* (PC), US Army. *Mort de Saddam Hussein.*
- 2007: *Call of Duty 4 Modern Warfare* (PC, Xbox 360, PS3), Activision.
- 2008: *Brothers in Arms Hell's Highway* (PC, Xbox 360, PS3), Ubisoft.
- 2009: *Call of Duty Modern Warfare 2* (PC, Xbox 360, PS3), Activision.
- 2010: *Call of Duty Black Ops* (PC, Xbox 360, PS3), Activision. *Medal of Honor* (PC, Xbox 360, PS3), Electronic Arts.
- 2011: *Call of Duty Modern Warfare 3* (PC, Xbox 360, PS3), Activision. *Capture et mort de Ben Laden.*
- 2012: *Ghost Recon: Future Soldier* (PC, PS3, Xbox 360), Ubisoft. *Medal of Honor Warfighter* (PC, PS3, Xbox 360), Electronic Arts.



A LIRE A VO

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

Ghost Recon Future Soldier

Supports: PC, PS3, Xbox 360

Éditeur: Ubisoft

Prix: À partir de 45 €.

Alors que la bataille des jeux de tir sur PC et consoles fait rage, la série *Ghost Recon* refait à nouveau parler d'elle. Après cinq ans d'absence, le jeu phare de l'éditeur Ubisoft montre qu'il en a encore sous la semelle. Loin des autres productions qui consistent très souvent à foncer dans le tas et à tout exploser à l'écran sans jamais trop réfléchir, ce nouvel opus fait la part belle aux scènes d'action sans

jamais renier la tradition instaurée depuis le premier épisode: proposer une approche tactique et réaliste de la guerre. Foncez dans le tas et c'est la mort assurée! À la tête d'un groupe de soldats, le joueur incarne le sergent Kozak, membre des forces spéciales. Cette unité, connue sous le nom de Ghosts, dispose d'armes hyperperformantes et de technologies high-tech issues tout droit d'un film de science-fiction. Des technologies loin d'être fantaisistes puisqu'elles sont la transposition réaliste de ce qui est actuellement utilisé sur le terrain

par les armées: drones de reconnaissance pour l'analyse du terrain et le repérage des ennemis, Cross-com (monocle de verre qui offre aux soldats des informations en réalité augmentée en temps réel) et tenue

de camouflage en métamatériaux pour mieux se fondre dans le décor... Bref, des moyens colossaux mis à la disposition du joueur pour accomplir la difficile tâche qui l'attend ici.

Eh oui, mettre la main sur le leader d'une organisation terroriste, ce n'est pas comme aller à la cueillette des champignons en forêt de Rambouillet, un panier en osier sous le bras... Préparez-vous à en baver! ■



IR A JOUER



Command & Conquer Tiberium Alliances

Supports : PC, Mac
Éditeur : Electronic Arts
Gratuit, jouable via son navigateur Internet. Aucun chargement nécessaire.

Quand la série de *Command & Conquer* est apparue en 1995, nous étions loin de nous douter qu'elle continuerait, aujourd'hui encore, à nous faire passer des nuits blanches. Et pourtant...

Après de nombreux épisodes déclinés en trois séries, *Tiberium*, *Alerte Rouge* et *Generals*, tous classés dans le top 5 des meilleures ventes sur PC, l'éditeur Electronic Arts inaugure une nouvelle saga, totalement gratuite et jouable sur son navigateur Internet.

Cet épisode vient renforcer la politique de jeux estampillés « Play 4 Free » débutée l'an dernier et qui compte désormais une dizaine de titres, tous d'anciens hits revus et corrigés pour l'occasion. Parmi eux, *Battlefield*, *Need for Speed* ou encore *Battleforge*. Excusez du peu !

Gratuit ne signifie pas pour autant production à petit budget et graphisme minable, comme on peut en voir très (trop) souvent sur le réseau social Facebook. Non, ici, on joue vraiment dans la cour des grands.

Le principe de *Command & Conquer Tiberium Alliances* reprend celui de la mythique saga : se battre pour conquérir le monde et exploiter les ressources alentours. Après avoir choisi son camp, les célèbres troupes du GDI contre les factions du Nod, le joueur se lance dans l'aventure. Première mission, développer sa base. Pour la faire fonctionner, il faut de l'énergie. Les collecteurs se chargeront de récolter le Tiberium, principale ressource du jeu. Pas de panique, un excellent didacticiel vous guide pas à pas dans chacune de vos actions. Clair, net et précis. Puis vient le temps de créer votre armée pour défendre votre territoire ou attaquer celui de vos adversaires. Alors que les versions commerciales de *Command & Conquer* proposaient des scènes de batailles en temps réel, où le joueur était acteur de ses décisions, cette déclinaison gratuite n'offre, hélas, pas la même liberté d'action.

Une fois vos troupes lancées à l'assaut, vous n'êtes plus que le simple spectateur de ce que vous avez déclenché. Un peu frustrant certes, mais pour un jeu gratuit, on est prêt à quelques sacrifices et on accepte rapidement cette orientation décidée, et totalement assumée, par Electronic Arts. ■

personnages, le joueur doit jongler avec les compétences de chacun afin de pénétrer au plus profond du territoire ennemi et mettre fin à la menace du Scorpion et de ses disciples. Pas de quêtes à accomplir ici, mais une succession de combats en temps réel où la moindre erreur



FOCUS HOME INTERACTIVE

Confrontation

Support : PC
Éditeur : Focus Home Interactive

Prix : 40 € environ.
Le studio Cyanide s'est fait une spécialité des adaptations des traditionnels jeux de plateau en jeux vidéo. Après *Of Orcs And Men*, disponible depuis quelques semaines, les Parisiens se sont attaqués au célèbre jeu de Rackam. *Confrontation* mélange stratégie, action et jeu de rôle. Aux commandes d'un groupe de quatre

stratégique met la vie de l'ensemble du groupe en danger. Chaud devant ! ■

Kingdom Rush

Supports : iPhone, iPad
Éditeur : Armor Games

Prix : 0,79 €.
Les Towers Defense sont un genre ultrareprésenté sur l'App Store : on pensait en avoir fait le tour. Erreur ! *Kingdom Rush* prouve qu'avec un peu d'imagination et beaucoup de talent, on peut encore surprendre les joueurs et proposer un titre riche à tout point de vue. Si le principe est connu de tous — le joueur doit protéger un endroit précis de son territoire en bâtissant des tours de défense le long du chemin suivi par les troupes ennemies —, le genre est ici superbement interprété grâce à une rare prise en main d'une rare efficacité, un graphisme simple mais terriblement efficace et, surtout, des bruitages franchement réussis. À 0,79 € le jeu, il serait dommage de s'en priver ! ■



ELECTRONIC ARTS

A venir...

Facebook joue les Ghosts

Le jeu *Ghost Recon* se fraye également un chemin sur le réseau social Facebook. *Ghost Recon Commander* est ainsi un jeu de tir tactique en 3D isométrique où le joueur a pour but de prendre le contrôle des champs de bataille qu'il parcourt. Ultime récompense : débloquer des bonus (skins, armes exclusives, etc.) dans la version PC, Xbox 360 et PS3 !

Iron Front populaire

Iron Front Liberation 1944 est le prochain jeu de tactique d'X1 Software dans lequel le joueur incarne un soldat d'infanterie plongé au cœur de la Seconde Guerre mondiale en plein sud de la Pologne. Armée rouge et forces de la Wehrmacht s'y livrent un combat sans merci... Bref, pas vraiment l'endroit idéal où passer ses vacances.

MMO contemporain

L'éditeur Electronic Arts a décidé lui aussi de se lancer dans la course aux jeux de rôle massivement multijoueurs en ligne. Cependant, *The Secret World*, contrairement aux autres titres du genre, se déroule dans un univers contemporain et ne comporte ni classe ni niveaux... Étonnant ! On vous en dit plus dans le prochain numéro. ■

A JOUER

WARGAMES



Une guerre mondiale asymétrique

Le jeu *Labyrinth* (GMT Games) est un représentant d'un type de wargame assez rare, puisqu'il s'agit d'un jeu géopolitique à l'échelle mondiale, où les moyens employés par les adversaires sont loin d'être tous militaires. De plus, le conflit simulé est encore en cours, hélas, comme l'indique le sous-titre : « *The War on terror, 2001- ?* ».

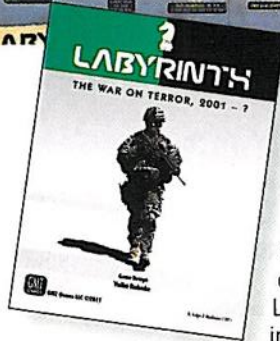
Deux adversaires dans cette lutte (du point de vue de ce jeu, du moins) : les États-Unis et les jihadistes (l'auteur, Volko Ruhnke, prend soin de préciser qu'il désigne par là les terroristes islamistes et non les musulmans en général). *Labyrinth* peut se jouer à deux ou en solo (le joueur prenant alors le rôle des États-Unis). Trois scénarios sont prévus, débutant le 12 septembre 2001, après l'occupation de l'Afghanistan en 2002 ou après la conquête de l'Irak en 2003.

Devant les joueurs, une carte du monde. La posture géopolitique de chaque pays est représentée par une case. Les pays musulmans peuvent être alliés ou adversaires des États-Unis, ou neutres. La qualité de leur gouvernement (ou « gouvernance ») peut être bonne, moyenne, mauvaise ou islamiste. Les pays non musulmans ont, eux, toujours une gouvernance bonne ou moyenne ; leur attitude vis-à-vis

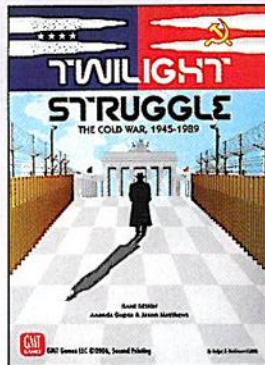
des jihadistes peut être dure ou souple, selon qu'ils préfèrent s'y opposer par la force ou la diplomatie. Le joueur américain gagne soit en éliminant toutes les cellules jihadistes de la carte ; soit en s'arrangeant pour que 15 des 18 pays musulmans aient une gouvernance bonne ou moyenne ; soit en conduisant les plus riches

de ces pays à une bonne gouvernance. Le joueur a le choix de sa stratégie, brutale ou souple ! Le jihadiste doit instaurer des gouvernements

islamistes dans un certain nombre de pays musulmans, ou détruire le prestige américain, ou encore faire exploser une arme de destruction massive aux États-Unis. *Labyrinth* comporte 120 cartes qui sont le moteur du jeu. À chaque tour, les adversaires vont les jouer pour déclencher l'événement illustré par la carte ou pour mener une action (invasion, diplomatie, attentat, etc.). C'est le principe très apprécié de nombreux « *card driven games* » : chaque fois, le choix est cornélien entre l'événement ou l'action ! Et ce choix est épique par le fait que, si l'événement représenté est (en théorie) favorable à l'adversaire et que vous jouez la carte pour mener une action, l'événement se déclenche ! En dehors de ces cartes, le matériel comporte des marqueurs, donnant



Géopolitique : vrais cousins et faux frères



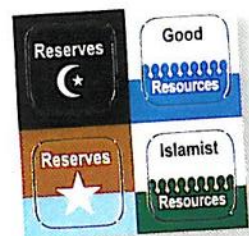
Sorti il y a déjà quelques années, le jeu *Twilight Struggle* (GMT Games) est un proche cousin de *Labyrinth*. Lui aussi aborde un thème géopolitique, puisqu'il traite de la Troisième Guerre mondiale, dite froide, de 1945 à 1989. Comme pour *Labyrinth*, les deux joueurs se trouvent devant une carte du monde sur laquelle ils

tentent par tous les moyens d'étendre leur influence. Dans ce cas, le conflit n'est pas asymétrique, puisque les deux puissances concurrentes, les États-Unis et l'URSS, peuvent employer des moyens du même type. Les mécanismes, similaires à ceux de *Labyrinth*, reposent sur des cartes d'actions et d'événements. *Twilight Struggle*, récemment réédité, compte de nombreux fans, car le déroulement des parties est très varié, garantissant une grande rejouabilité. Mais *Labyrinth* a aussi une sorte de faux frère — un jeu qui traite le même sujet, dans un esprit bien différent : *War on Terror, the Boardgame* (Terror Bull Games). Ce jeu pour trois à six joueurs a été réalisé par une équipe anglaise, et peut être considéré comme un exemple de l'humour satirique d'outre-Manche, version Monty Python. C'est ainsi que la boîte contient — outre, elle aussi, une carte du monde et des cartes événements et actions — une sinistre cagoule noire que doit impérativement porter le joueur qui représente l'Axe du Mal ! Lequel joueur est désigné (pour un ou plusieurs tours) par le sort... On s'en doute, les cartes à jouer sont dans le même esprit politiquement très incorrect (à noter qu'une traduction en français de la règle et des cartes est disponible sur le site de l'éditeur). Bizarrement, certains pourront juger que *War on Terror, the Boardgame* rend mieux que *Labyrinth* l'ambiance géopolitique de cette « Quatrième Guerre mondiale » qui dure depuis bientôt onze ans... ■

notamment l'orientation politique des pays, et une trentaine de pions en bois symbolisant les troupes de l'Onclé Sam (pions kaki) et les cellules terroristes (pions noirs). Les règles (10 pages pour la version à deux joueurs, avec de nombreux exemples) sont accompagnées d'un manuel fournissant des exemples

détaillés de tours de jeu, un commentaire sur chaque carte et des réflexions plus globales sur la conception du jeu et la confrontation qu'il décrit.

Finalement, *Labyrinth* est peut-être l'un des meilleurs moyens de comprendre les facteurs et les enjeux de cette guerre que nous vivons. ■



QUIZ

Connaissez-vous l'histoire de l'Armée rouge ?

Par Jean Lopez

1 pt

1) Quel est le nom complet de l'Armée rouge ?

- a) Armée rouge du prolétariat mondial.
- b) Armée rouge des ouvriers et des paysans.
- c) Armée rouge marxiste-léniniste.

1 pt

2) Quel est le fondateur de l'Armée rouge ?

- a) Frounzé - b) Staline - c) Trotski.

2 pts

3) Que sont les *voenspets* ?

- a) Les spécialistes militaires qui ont servi le tsar et l'Armée rouge.
- b) Les chariots attelés équipés d'une mitrailleuse de la guerre civile.
- c) Le surnom des snipers à Stalingrad.

2 pts

4) En 1937-1938, quels sont les trois maréchaux fusillés ?

- a) Toukhatchevski, Koulik, Iakir.
- b) Toukhatchevski, Yegorov, Bliukher.
- c) Toukhatchevski, Boudienny, Vorochilov.

1 pt

5) Quel est le vainqueur de la bataille de Khalkhin-Gol en Mongolie ?

- a) Stern - b) Koniev.
- c) Joukov.

1 pt

6) Durant la guerre contre la Finlande (1939-1940), l'Armée rouge doit-elle enfoncer...

- a) La ligne Mannerheim ?
- b) La ligne de Tampere ?
- c) La ligne de Kola ?

2 pts

7) Lequel de ces généraux est fusillé en juillet 1941 ?

- a) Antonov.
- b) Kirponos.
- c) Pavlov.



La prise du Reichstag par les troupes du Premier Front de Biélorussie commandé par le maréchal Joukov. L'Armée rouge a triomphé de la Wehrmacht - lui infligeant les trois quarts de ses pertes - au cours de la plus sanglante et de la plus inhumaine des guerres. Quelques semaines plus tard, elle prendra officiellement le nom d'Armée soviétique.

2 pts

8) Qui est chef de l'État-Major général durant le plus gros de la guerre germano-soviétique ?

- a) Joukov - b) Chtemenko.
- c) Vassilevski.

1 pt

9) Qu'est la Stavka ?

- a) Le Grand Quartier général qui sert de conseil militaire à Staline.
- b) Le surnom de l'avion Sturmovik Il-2.
- c) La police militaire.

1 pt

10) De quoi un Front est-il l'équivalent occidental ?

- a) Un corps d'armée.
- b) Un groupe d'armées.
- c) Une armée.

2 pts

11) Quel est l'acronyme de l'aviation rouge ?

- a) BVC - b) LTM - c) VVS.

1 pt

12) Durant la Seconde Guerre mondiale, combien l'Armée rouge a-t-elle compté de femmes dans ses rangs ?

- a) 100 000.
- b) 500 000.
- c) 2 000 000.

1 pt

13) Quel est le nom de code de l'encerclement de la VI^e armée à Stalingrad ?

- a) Jupiter.
- b) Uranus.
- c) Mars.

1 pt

14) Lequel de ces ordres a été créé durant la Seconde Guerre mondiale ?

- a) Héros de l'Union soviétique.
- b) Ordre de Lénine.
- c) Ordre de Koutouzov.

1 pt

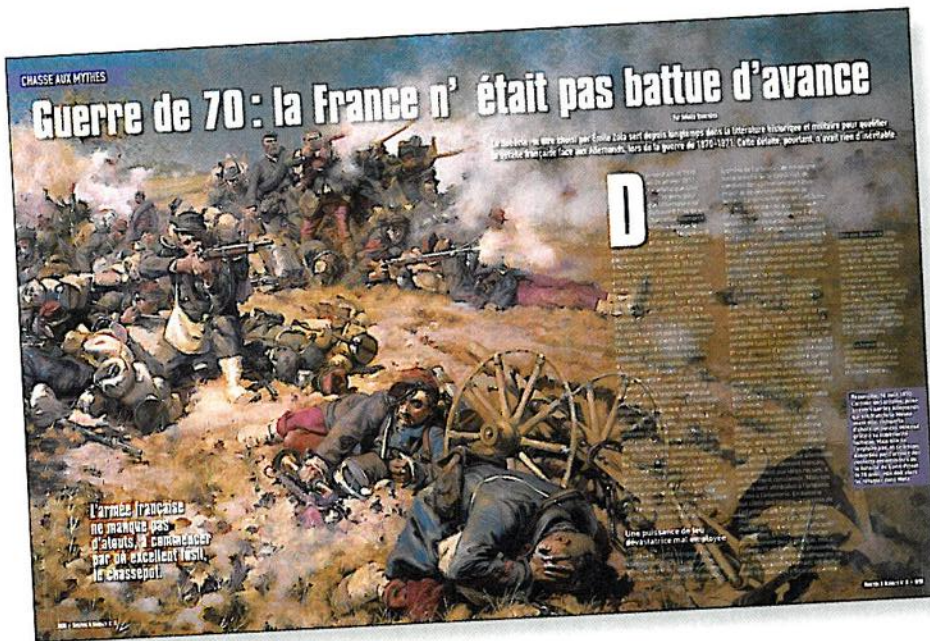
15) De quel ordre les pertes militaires soviétiques sont-elles durant la Seconde Guerre mondiale ?

- a) 5 millions de tués.
- b) 9 millions de tués.
- c) 25 millions de tués.

Réponses : 1b ; 2c ; 3a ; 4b ; 5c ; 6a ; 7c ; 8c ; 9a ; 10b ; 11c ; 12c ; 13b ; 14c ; 15b.

Total : /20 points

Si vous avez moins de 10, nous vous conseillons les livres de Jean Lopez aux éditions Economica : *Koursk, Stalingrad, Berlin* ou *Le Chaudron de Tcherkassy*.



En 1870, la pensée stratégique a aussi fait défaut

L'article d'Antoine Reverchon revisitant la guerre franco-prussienne de 1870-1871 (n° 6, p. 68) est excellent et bienvenu, ne serait-ce que pour contribuer à la vaste entreprise consistant à repenser l'histoire militaire allemande des deux derniers siècles. Pourtant, il est un point que l'auteur n'a abordé qu'un peu trop rapidement : celui de la tragique faiblesse intellectuelle et professionnelle de notre état-major. Or, c'est un élément majeur pour penser non seulement cet événement historique, mais aussi la spécificité militaire et guerrière en général. En effet, l'une des causes principales de la défaite

française tient dans le fait que, depuis 1815, nos forces armées avaient été bien trop focalisées sur les opérations de répression (insurrections populaires) et/ou de conquête coloniale (Algérie, Mexique). Quant aux deux conflits « classiques » dans lesquels la France est intervenue, ils n'ont pas suscité en retour assez de changement ; la guerre de Crimée comme l'expédition d'Italie de 1859 n'ont pas entraîné de réformes majeures du haut commandement. Du coup, l'armée ne possédait qu'une culture tactique certes solide et efficace (les pertes prussiennes de 1870 en attestent), mais uniquement fondée sur ce qu'on pourrait appeler une culture de l'« ultraviolence » qui, si elle peut avoir des conséquences sanglantes mais ponctuelles

sur un adversaire, reste largement insuffisante, a fortiori s'il s'agit d'orchestrer la manœuvre de grandes unités et d'affronter une force dirigée alors par les meilleurs « intellectuels militaires » de l'époque (même si cette pensée militaire prusso-allemande présentait déjà des éléments de ses échecs futurs). Au passage, il n'est pas inintéressant de signaler que, sous le Second Empire, la seule véritable production théorique française fut l'ouvrage du colonel Ardan du Picq, *Études sur le combat*. Mais ce qui est l'un des meilleurs livres sur les questions de combat et de la tactique, et ce encore aujourd'hui, ne constitue pas une réflexion sur la stratégie ni la manœuvre des grandes unités. En soi, cela est donc significatif...

donc tout juste à contrebalancer le mythe du « Renard du désert ». Curieusement, Manstein, « le magicien d'Hitler », n'a pas fait recette, malgré la paternité du plan Jaune (qui éventre la France) et ses arabesques tactiques sur le front russe. Gageons que Joukov, lui, l'aurait placé en deuxième position ! Enfin, la lanterne rouge de Montgomery semble justifier une fois de plus tout le mal que les Français pensent d'habitude des généraux britanniques. Sans chercher à réhabiliter qui que ce soit, G&H se réserve de revenir, sous plusieurs formes, sur le problème délicat de l'appréciation de l'apport historique des grands capitaines.



Deux conclusions à tirer, donc, par-delà la guerre de 70. Primo, le « mordant » tactique ne suffit pas à gagner les guerres ; la pensée stratégique et opérative des dirigeants politiques et militaires est toujours nécessaire. Secundo, une armée orientée plus vers les tâches de « petite guerre » et/ou de répression au détriment de la « vraie » guerre perd sa culture propre comme sa raison d'être. Toutes choses étant égales par ailleurs, nous pouvons comparer cela avec l'armée argentine qui, pendant des années, fut bien plus une super-police qu'une authentique armée, sachant à merveille torturer et massacrer des civils, mais se révélant incapable d'affronter une autre force armée, comme ce fut le cas aux Malouines, en 1982. Autre comparaison possible : l'armée israélienne présentant un bilan mitigé à la suite de son opération au Sud-Liban en 2006 car, au long des années précédentes, elle s'était par trop concentrée sur la répression des différentes intifadas. ■

Laurent Henninger

Galère de chiffres

Je voudrais corriger quelques faits que j'estime mal représentés dans l'article sur les galères (p. 29 du n° 6). Il est dit que Louis XIV disposait de 50 galères en 1690. Or, le maximum de la flotte atteint vers 1698 n'est que de 40 galères, une proportion qui déclinera vite. Ce nombre de 40 galères était d'ailleurs un objectif stratégique affiché très tôt dans le règne. Ensuite, les galériens huguenots ne constituaient pas « un vaste réservoir ». En effet, comme l'a montré André Zysberg dans son livre *Les Galériens*,

paru au Seuil en 1987, les protestants ne formaient qu'une minorité de la population totale des galériens. L'analyse des registres d'entrée aux galères fait apparaître 1551 protestants sur un total de 60401 forçats, soit 2,6 % seulement. Comme l'écrit André Zysberg : « *Ceux qui subirent leur peine ne furent pas enchaînés, comme on l'a souvent écrit, parce que le roi avait besoin de rameurs : les milliers de droits communs, de faux sauniers et de déserteurs suffisaient amplement.* » Les galériens protestants étaient plutôt destinés à effrayer leur communauté afin d'hâter sa conversion. Enfin, s'il est vrai que les galères ne représentaient plus, à la fin du XVII^e siècle, un élément décisif de la puissance navale, elles remportent toujours quelques beaux succès, comme la capture du vaisseau hollandais (encalminé) de 54 canons *La Licorne* en juillet 1702 par la galère *La Palme*. Il est donc incorrect de dire que les galères sont « *trop fragiles pour être risquées en bataille* » et « *ne subsistent plus que pour des raisons de prestige et de police* ». Au début du XVII^e siècle, les galères combattaient en Manche, pas seulement en Méditerranée !

Michel Morand, Caluire-et-Cuire (69)

Merci de ces intéressantes remarques. En matière d'effectifs, tout dépend de ce que l'on compte. S'il s'agit de galères en service, le chiffre donné par André Zysberg est de 37 en 1690. Mais l'on dépasse la cinquantaine [51 exactement] en ajoutant les bâtiments en réserve. Au reste, les chiffres mentionnant le déclin rapide des effectifs confirment mon propos*

LE SONDAGE

Sur notre page www.facebook.com/guerresethistoire,

vous avez été près de 330 à répondre à la question : « Quel est, selon vous, le chef militaire dont l'action a le plus pesé sur le déroulement de la Seconde Guerre mondiale ? » Cinq réponses vous étaient proposées. Vous avez voté comme suit : **Joukov 44,4 % – Eisenhower 25,5 % – Rommel 21,9 % – Manstein 6,1 % – Montgomery 2,1 %**. Joukov, qui remporte la bataille de Moscou, jette les bases de celles de Stalingrad et de Koursk, l'emporte donc haut la main. Eisenhower, en revanche, dispute sa place de deuxième à Rommel. L'action du chef de la coalition occidentale arrive

(40 galères en service en 1700, 15 en 1720, et encore dans un état pitoyable).

Je reconnais le raccourci un peu rapide sur l'origine des forçats, criminelle pour l'essentiel en effet. Mais votre pourcentage couvre la période 1680-1748 et dilue donc l'impact des persécutions. Quand elles battent leur plein, entre 1686 et 1690, le pourcentage des condamnations aux galères pour protestantisme dépasse 12 % en moyenne (avec un pic à 18 % en 1689), soit plus que les condamnations pour contrebande de sel, pourtant sport national à l'époque. Enfin, si le fait d'armes de La Palme est signalé comme tel, c'est précisément parce qu'il est exceptionnel: les galères, trop fragiles et mal armées, ne jouent plus, sauf exception, de rôle militaire notable au tournant du XVIII^e siècle. ■ P.G.

* Article in *Les Marines de guerre européennes: XVII^e-XVIII^e s.*, M. Acerra, J. Merino, J. Meyer (dir.), p. 415, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1998.

Un gallon gonflé

Dans votre article p. 60 du n° 5 sur les jerry cans, vous dites: « Une division mécanisée US exigeait en effet 18 000 gallons (soit

340 200 litres) d'essence à l'heure pour se déplacer. » Puis, vous écrivez « le jerry can contient cinq gallons (américains) de combustible, soit une vingtaine de litres ».

Ces chiffres sont incompatibles. De plus, la division mécanisée US de 1944 compte environ 2000 véhicules, ce qui nous amènerait à 170 l/h tous véhicules confondus. Vraiment beaucoup trop, même en l'absence de chasse au gaspi.

Michel Desart, Binche (Belgique)

Bien vu ! Un gallon américain vaut 3,78 l, cinq gallons 18,9 l. 18 000 gallons égalent donc 68 040 litres. Le mathématicien responsable est aux arrêts ! ■

Panoplie de camouflages

Vous me permettez d'être en désaccord avec votre encadré sur les uniformes camouflés (p. 31 du n° 6). Dire que la France n'a rien fait en matière de discrétion des



uniformes avant 1914 est une contre-vérité... Vous parlez de Louis Guingot et ce n'est que justice, mais décidément cette idée qui veut que « seuls les Français n'ont rien fait, ce qui leur coûte fort cher en 1914 » a la vie dure ! La France a pourtant fait plus d'essais que n'importe quel pays avant 1914: tenue dite « Boer » gris-bleu de 1903, avec chapeau du même style (!); tenue dite beige-bleu de 1906 avec un casque de liège; tenue réséda de 1911, abandonnée entre autres du fait de sa proximité avec le feldgrau allemand... Jusqu'à l'adoption (enfin !) en juillet 1914 d'un drap neutre dit tricolore — en fait bleu violacé — composé de fils bleus, blancs et rouges. Juste après, c'était la guerre, et

donc le pantalon garance s'est retrouvé en première ligne... Ce drap tricolore a été mis en fabrication dès la fin de l'été 1914, mais faute de quantités suffisantes de colorant garance (c'était une société allemande qui le fournissait avant la guerre, ironie suprême...), il n'eût qu'une existence éphémère et a conduit, faute de rouge, par la suite au fameux drap bleu horizon... Sans compter aussi les tenues de toile pour l'outre-mer, de couleur kaki-sable depuis 1901, et que l'on a retrouvées en 1915 sur le front d'Orient. Quant à dire que la France a payé cher ses pantalons rouges, c'est aller un peu vite en besogne, à mon avis. Il est vrai que la France a connu des pertes colossales dans les premiers mois de la guerre, mais c'est certainement plus du fait de la tactique adoptée qu'à cause de la couleur de ses pantalons... Chasseurs à pied et coloniaux, qui eux avaient un pantalon bleu, donc relativement peu visible, ont aussi connu des pertes énormes, rappelons-le. L'armée française eût-elle été habillée définitivement de réséda dès 1911, il est fort probable que cela n'eût de toute façon pas changé

grand-chose. Les légendes ont décidément la vie dure...

Laurent Devaux

Notre lecteur a raison de citer tous ces intéressants essais. L'armée française n'en est pas moins partie en guerre en 1914 avec les capotes « gris de fer bleuté » modèle 1877 et le pantalon rouge garance de 1829, uniforme que le musée de l'Armée qualifie de « très voyant ». Notre lecteur se méprend s'il pense que nous attribuons à ce fameux pantalon (que nous n'évoquons pas) l'unique responsabilité du massacre. Il est toutefois évident que le manque de discrétion, combiné mais compatible dans l'esprit avec la tactique d'infanterie inepte inspirée par « l'offensive à outrance », a joué un rôle dans l'hécatombe de l'été 1914. ■ P.G.

Erratum

• Dans un encadré de l'article sur les trières (n° 7, p. 93), une erreur volcanique s'est glissée. C'est bien sûr l'éruption du Vésuve en 79 qui coûta la vie à Pline l'Ancien et non celle de l'Etna... qui se trouve en Sicile ! Bravo aux lecteurs qui ne se sont pas laissés enfumer ! ■

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président: **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION - 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction: courrier.SVGH@mondadori.fr

Rédacteur en chef: **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint: **Pierre Grumberg** • Directeurs artistiques: **Pascal Quehen**, **Benjamin Leclerc** (par intérim) • Première secrétaire de rédaction: **Guillemette Echalié** • Service photo: **Stéphane Dubreil** • Documentaliste: **Virginie Briffaut**. Comité éditorial: **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro: **Gilles Bataillon**, **Benoist Bihan**, **François Coulaud**, **Roger Crowley**, **Isabelle Delpech**, **Nicolas Gavet**, **Pascal Guy**, **Laurent Henninger**, **Pierre Journoud**, **Benoît Lemay**, **Yacha MacLasha**, **Jean-Dominique Merchet**, **Laurent Pericone**, **Maurin Picard**, **Frank Stora**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION - Directrice du Pôle: **Carole Fagot** • Directeur délégué: **Vincent Cousin**.

DIFFUSION - Site: www.vendezplus.com • Directeur: **Jean-Charles Guéroul** • Responsable diffusion marché: **Siham Daassa**.

MARKETING - Responsable: **Claire Leprovost**. **PROMOTION** - Responsable: **Sarah Bordessoules** • Chargée: **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS - Responsable: **Johanne Gavarini** • Chef de produit: **Clara Billand**.

PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive: **Valérie Camy** • Directrice commerciale: **Francesca Colin** • Directrice de la publicité: **Valérie Lectère**. Commerciaux: **Lionel Dufour**, **Virginie Commun** • Assistante: **Sylvie Angerville** • Planning: **Stéphanie Guillard**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic: **Stéphane Durand**. Opérations spéciales: **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gousse**.

FABRICATION - Chefs de fabrication: **Gregory Cervantes** et **Christophe Mestdach**.

Directeur financier: **Carmine Perna** • Finance manager: **Guillaume Zaneskis**.

ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication: **Ernesto Mauri**.

Actionnaire principal: Mondadori France SAS • Imprimeur: Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cisano Bergamasco - Italie

N° ISSN: 2115-967X • N° de Commission paritaire: 0513 K 90842 • Dépôt légal: août 2012.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel: relations.clients@mondadori.fr

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros): 29 euros • Relation clientèle, abonnés par téléphone: 01 46 48 48 96 de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h 30 (mercredi et vendredi 16 h 30); par courrier: Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.

Le protocole de Karakoroum

Par Charles Turquin

L'écologie ne date pas d'hier. Dès le XIII^e siècle, on se souciait de protéger l'environnement. Mais avec d'autres méthodes...

Dix-neuf heures trente. Épuisé par une journée en ville, je prends un verre à la terrasse du « Montgolfier ». De la table voisine, un petit vieux m'observe curieusement. Drôle de bonhomme ! Une face tannée, aux pommettes saillantes. Des cheveux roux striés d'argent. Des yeux légèrement bridés, mais d'un gris inquiétant. Ce type a un regard de loup ! Le voilà d'ailleurs

qui m'apostrophe :

— Fatigué, dirait-on ?

— Lessivé serait le mot juste. La cohue du métro, le stress et le bruit, la pollution urbaine...

— Eh oui, c'est la fourmilière ! Quoi d'étonnant ? Près de sept milliards d'humains sur cette pauvre planète !

— On dit qu'elle pourrait en nourrir bien davantage...

— Sans doute, sans doute... mais il faudra manger debout ! Constatez vous-même le peu d'espace disponible dans ce bistrot. Plus de la moitié des gens vivent à présent dans des villes. Ils y perdent la santé physique et morale, le contact de la nature, leurs racines et traditions claniques. Ah, c'est bien de ma faute ! Je n'aurais jamais dû écouter ce Chinois.

— Votre faute, Monsieur... Monsieur ?

— Genghiz. On m'appelait Genghiz Khan. Mais pour vous ce sera Témoudjine. Je ne suis plus qu'un paisible retraité.

— Enchanté, Monsieur... Euh... Témoudjine. Mais en quoi seriez-vous responsable de la surpopulation ?

— Oh, c'est une vieille histoire !

De mon temps, voyez-vous, le monde était clair et net, les pâturages étaient vastes. Soumises à mon autorité, les hordes transhumaient sans litiges. Une même loi – la Yassa que j'avais édictée – prévalait pour tous. Une vierge chargée d'or pouvait chevaucher sans péril, de la mer Jaune à la Volga.

— Il existait pourtant des villes, en Chine et en Perse ?

— Oui, quelques-unes. Sarmarkand, Herat, Pékin, Kiev : des excroissances aberrantes. Des cancers démographiques qui insultaient à la majesté de la steppe et à la liberté de circulation. Un grouillement de populations loqueteuses qui multipliaient les clôtures, les murailles et les règlements absurdes ! Justement indigné, je flambais toutes ces pouilleries comme autant de

termitières indésirables. Dès lors la nature se rétablissait, habitat naturel des chevaux et des moutons, des ibex et des yacks, des aigles et des hommes !

— Mais alors... vous parliez d'un regrettable Chinois ?

— Pas vraiment chinois. Yé-liu-chutsaï était ouïgour, donc de race turque. Mais élevé chez les Célestes, complètement sinisé, mandarin

érudit, un peu comme votre Teilhard de Chardin. Il m'a circonvenu par des paroles mielleuses.

— Que disait-il ?

— Il me demandait : « *Grand Khan, égorges-tu tes moutons pour obtenir de la laine ?* » Riant de bon cœur, je lui répondais que non, il me suffisait de les tondre. « *De même pour les Chinois* », susurrail-il. « *Pourquoi les massacrer, quand tu pourrais les tondre ? Chaque année te vaudrait un riche butin d'ors et de jades, de porcelaines et soieries, de jolies femmes et de canards laqués. Épargne les hommes et perçois leur tribut !* »

— Cela vous a convaincu ?

— Cela m'a paru judicieux. J'ai donc cessé de cramer les villes. Insensé que j'étais ! Sur la fin de mon règne, j'ai eu des remords, j'ai compris – mais trop tard – que mes guerriers quitteraient l'acier et le cuir pour se vêtir de brocards et de soies ; qu'ils oublieraient leurs usages, leur langue, leurs prouesses et leur liberté. Et c'est bien ce qui s'est produit ! En peu de siècles, tout ce monde s'est effroyablement multiplié : les Chinois, les Persans, les Russes et tous les autres. Quelle prolifération incontrôlée ! Une fois de plus, l'écologie s'était laissée corrompre par le mercantilisme. Mon protocole

de Karakoroum n'a pas sauvé la planète. Et nous voilà ce soir, comme eût dit votre ami Brel. Mais je radote, je vous ennuie avec mes lamentations chamaniques...

— Pas du tout, je vous assure !

— De tant parler, me voici plus assoiffé qu'un chameau de Bactriane. Tenez, vous m'êtes sympathique, vous auriez fait un bon noyon.

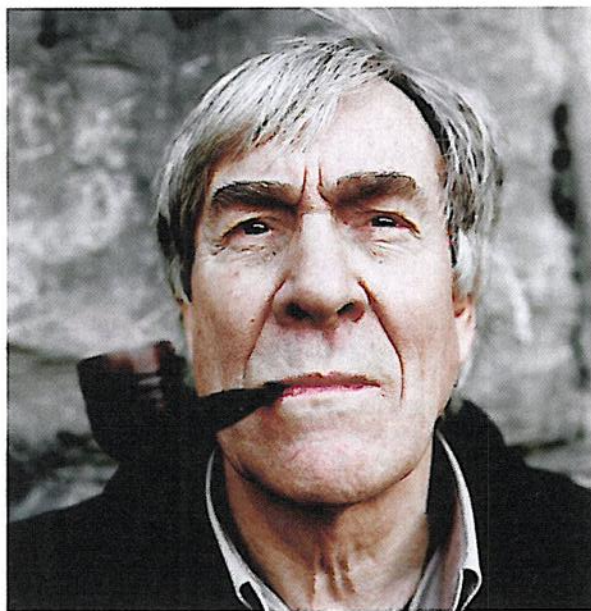
Laissez-moi vous offrir un verre. Garçon !

— Tout de suite, Monsieur Khan. La même chose ?

— Un koumiss-menthe, comme d'habitude. Et pour mon compagnon...

— Je prendrai un thé, s'il vous plaît.

— Allons bon, une boisson de Chinois ! Et un thé vert, garçon, avec du beurre de yack ! ■



« Sarmarkand, Herat, Pékin, Kiev : des excroissances aberrantes. Indigné, je flambais toutes ces pouilleries comme autant de termitières indésirables. Dès lors la nature se rétablissait. »

NOUVEAU

VOTRE COLLECTION DÉSORMAIS DISPONIBLE EN KIOSQUE TOUS LES 15 JOURS

GUERRES & Histoire

LES CHEFS-D'ŒUVRE

DU FILM DE GUERRE

N°1 MER CRUELLE

Disponible en vente par correspondance

Si vous avez raté le N°1 de la collection vendu en kiosque avec G&H N°6, vous pouvez le commander au prix de 2,95 € en vous reportant au bon de commande page 59.



N°2 LE PONT

Actuellement en kiosque avec le magazine *Guerres & Histoire*

Du 17 août au 12 octobre



N°3 CAPITAINE CONAN

Disponible chez votre marchand de journaux

Dès le 31 août et jusqu'au 28 septembre

à côté de *Guerres & Histoire* ou au rayon multimédia



visuels non contractuels
MÉR CRUELLE © 1953 CANAL + IMAGE UK LTD / © 2012 Studio Canal. Tous droits réservés.
LE PONT © 1959 Film Film / © 2012 Beta Film. Tous droits réservés.
CAPITAINE CONAN © 1996 STUDIOCANAL - Studio 37 - TF1 Films Production. Tous droits réservés.

**UN FILM SPECTACULAIRE BASÉ SUR DES FAITS HISTORIQUES
QUI ONT BOULEVERSÉ LA CHINE.**

1911

REVOLUTION



**CE FILM NOUS FAIT REVIVRE
LES ÉVÈNEMENTS QUI ONT ABOUTI
À LA CHUTE D'UN SYSTÈME IMPÉRIAL
ET À INSTAURER LA RÉPUBLIQUE DE CHINE.**



DISPONIBLE LE 14 AOÛT EN DVD, BLU-RAY ET VOD

Ciné Télé
Obs

francetélévision
distribution

www.boutique.francetv.com